

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

EPISTRES
DE SENEQUE
SENATEUR ROMAIN.

Traduites en François par le Seigneur
de Pressac Gentil-homme ordinaire
de la Chambre du Roy.

Avec le Cleandre du mesme auteur.

Plus on y a adiousté de la Providence, de la
Clemence, & la consolation à la Mort,
& vingt autres Epistres nouvel-
lement traduites.

Derniere Edition, revue & corrigée.



10

A ROYEN,
Chez Claude le Villain, Libraire & Relieur
du Roy, tenant sa boutique dans la rue du
Ponceau.



XI

Handwritten:
M. C.



AVROY.

Estoit Philippe Roy de Macedoine, SIRE, qui conuioit son fils Alexandre de se mettre sur les rangs es ieux & combats Olympiques : à quoy Alexandre respondit gentiment qu'il le feroit volontiers, si c'estoit des Roys qui eussent à debattre le prix contre luy. Et toutes-fois en la commune eschole de la sapience, il ne desdaigna point de se mettre à la presse, & de courir au prix & au fruit de la Philosophie, à l'enuy de tout autre. Aussi à dire vray est ce vn prix qui n'est pas tant souhaittable pour l'aduantage qu'on acquiert sur altruy, que pour celuy qu'on acquiert sur soy-mesme, & vn combat auquel les Roys & les grands deuroyent par raison faire plus d'effort pour en deuenir superieurs. Car i'auoueray bien que des arts qui gisent en sub-

EPISTRE

tilitez contentieuses, ou des sciences qui
 sont nuement contemplatiues, il seroit à
 l'adventure messeant, qu'un homme de com-
 mandement se mist en peine d'en acquerir
 l'excellence, ou d'en debattre la primauté.
 Mais de ces lettres qui forment l'ame à la
 Prudence, à la magnimité, à la iustice à la
 temperance de ses disciplines, qui tirent le
 cœur & le discours de l'homme à vne gran-
 deur, par laquelle il est mis au dessus de sa
 propre nature, de celle la di-*ie*, Sire, il
 est necessaire que les hommes qui sont naiz
 pour commander au reste du monde, s'estu-
 dient d'en acquerir & emporter sur tous au-
 tres l'aduantage, de tant que par la ils de-
 viennent tels, qu'il est plus expedient aux
 autres de leur obeir: qu'à eux de comman-
 der. Or entre tous les discours de la Philo-
 sophie, il n'en est point que les grands doi-
 uent estudier avec plus d'emulation & de
 ialousie, que ceux qui engendrent en l'ame
 vne ferme & absolue resolution contre la
 mort & la fortune: d'autant que l'excellen-
 ce de ceste vertu, à bien ses effets plus no-
 bles & plus esleuez, que n'ont les autres,
 lesquelles sont attachées à la sensualité, &
 ne s'employent és choses douteuses & dan-
 gereuses, qu'autant qu'il y a esperance

A V R O Y.

d'en eschapper. Mais d'imiter l'action d'un Decius ou d'un Mutius, qui se ietterent à une mort certaine & inévitable, pour le service d'autrui, c'est donner au plus haut point de l'humaine vertu, & s'il est loisible de le dire, se balancer aucunement avec Dieu, qui luy mesme s'est sacrifié pour les hommes. C'est en fin le mespris de la Mort, par lequel les hommes obtiennent une entière & souveraine iurisdiction sur toute façon de force & de puissance, qui les exempt de rien souffrir & de rien craindre, & qui les tient toujours assurées parmy les choses non assurées. Or pour establir en une ame bien née une si haute discipline, ie vien presenter à vostre Maiesté, S I R E, l'homme du monde, si ie ne me trompe, le plus propre, & qui luy mesme a, par la dernière action de sa vie, tesmoigné le profit qu'il avoit fait en une telle étude. Que s'il se trouve quelqu'un à qui il semble que telle occupation que ceste-cy, ne convienne pas fort avec la profession que ie fay, ie luy puis dire, que ce n'a pas esté mon but d'apprendre Seneque pour le traduire, mais plusost de le traduire pour l'apprendre, n'ayant eu au commencement de ceste entreprise, nulle autre consideration qu'à mon usage parti-

EPISTRE

culier : mais au long aller ie me suis tant
agréee en la beauté de ce subiect, que i'ay
pris la hardiesse d'en presenter à vostre ma-
iesté, ie ne sçay combien d'Epistres, qui
m'ont semblé plus propres à ceste instru-
ction, & qu'en m'y esprouuant i'auois mises
en nostre langue, & n'ay peu douter qu'el-
les n'eussent à vous estre agreables, tant
à cause de leur excellence, que pour la per-
fection de vostre iugement : A quoy i'ad-
iousteray que la Noblesse de vostre Royau-
me, étant attirée au desir & recherche de
vne si grande vertu, par la commodité que
elle aura d'entendre le discours qu'en fait
Seneque, portera plus auant qu'aux simples
hazards, sa vie pour vostre service, qui
est le limite de nostre deuoir, & de nostre
gloire. A tant ie supplieray nostre Sei-
gneur.

A V R O Y.

S I R E, de conseruer vostre Maiefté,
en tres longue & tres-heureuse vie.

De Pressac ce dix-huictiesme iour de Ian-
uier mil cinq cens quatre vingts deux.

Vostre tres-humble, tres-obeissant,
& tres-fidelle seruiteur
& subiect.

P R E S S A C.

A iiiiij



EPISTRES

DE L'ANNÆVS SENE-

CA, A LVCILIVS PROCV-
reur de Neron en la Prouince de
Sicile.

*Comment on doit remedier à la
fuitte du Temps.*

EPISTRE I.

E Ay ainsi amy Lucilius : ren-
tre en possession de toy-
mesme , & le temps qui
t'estoit iusques icy , ou
enleué , ou soustrait , ou
qui autrement t'eschappoit , recueil-
le-le , & le garde , persuade toy la cho-
se estre ainsi , comme i'escry , & qu'il
y a quelque temps , qui nous est rany ,
quelque autre soustraiçt , & quel-
que autre qui s'escoule. Mais la plus
honteuse perte qui puisse estre , est

celle qui est faite par nonchalance. Car si tu y veux bien prendre garde de pres, vne bonne partie de la vie eschappe à ceux qui font mal, & encore plus grande à ceux qui ne font rien, & toute entiere à ceux qui s'amusest à autre chose qu'à bien viure. Il ne se trouue personne qui aye mis quelque prix au téps, à qui le iour soit en quelque estime, & qui entende que tous les iours il se meurt. Car en cela nous sommes abusez, que nous pensons auoir la mort en teste seulement, & toutesfois vne grande partie d'elle a desia outrepassé. Tout l'âge qui est derriere nous elle le tient. Fay donc, amy Lucilius, ce que tu m'escriis, que tu fais. Embrasse & estrain toutes les heures: Il aduiendra que tu seras moins en suspens pour le lendemain, si tu tiens bien en ta main l'aujourd'huy. Ce pendant qu'on dilaye, la vie passe: toutes autres choses font à autrui: le temps seulement est nostre. La nature nous a mis en possession ceste chose fuitiue & glissante, de laquelle elle chasse quiconque elle veut: mais la sottise des hommes est si grande, qu'il souffrent

que toutes autres choses, voire les moindres & reparables, leur soient imputées quand elles sont perdues : & qui à reçu le temps, ne pense rien de-voir, encore que ce soit la seule chose que l'homme, voire celuy qui est le moins ingrat ne peut rendre. Si tu veux sçauoir ce que ie fay, moy qui te donne ces enseignemens, ie te le confesseray librement. Ie fay ce qui aduient chez vn homme luxurieux, mais diligent : Ie tien fort bien compte de ma despence : Ie ne puis pas dire que ie ne perde rié : mais ie sçay bien ce q' ie perds, & pour- quoy & comment : ie suis prest à ren- dre raison de ma pauvreté, il m'en prend ainsi cōme à beaucoup d'autres. Chacun excuse & plaint celuy qui est appauury sans qu'il y ait de sa faute, mais nul ne le secourt. Qu'est-ce donc ? Ie ne pense point pauvre celuy, à qui ce peu mesme qui reste est assez. Mais quant à toy, ie te conseille d'espargner & mesnager de bonne heure, pour commencer de iouir quand la saison y sera propre. Car, comme disoient nos peres, l'espargne qui commence par le fond est tardiuë, d'autant q' non

ÉPISTRES DE

seulement le peu, mais encore le pire
demeure auprès de la lie. A Dieu.

*Qu'il ne faut aimer le changement des
lieux, & la lecture de diuers liures:
& de la vraye richesse.*

ÉPISTRE 2.

IE conçois vne bonne esperance de
toy par les choses que tu m'escriis,
& que i'en oy dire. Tu n'es point va-
gabond, ne inquieté du desir de te
transporter d'un lieu en autre. C'est à
la verité vne agitation & souleue-
ment qui procede d'un esprit mala-
de. I'estime que le premier tesmoi-
gnage d'une ame bien composée, soit
de se contenir & demeurer avec soy-
mesme: mais prens toy garde, que cet
apetit de lire beaucoup d'auteurs &
toutes façons de liures, ne tienne du
volage, & de l'inconstant. Il se faut
arrester, & par maniere de dire se
nourrir avec certains esprits, si on
en veut tirer chose qui prenne vne as-
seurée place dans l'ame. Celuy n'est
nuile part qui est par tout. Ceux qui
passent leur vie en voyageant font beau-
coup de logis, & point d'amitié: Il est

Force qu'il en prenne de meſme à ceux qui ne s'accointent familièrement à pas vn eſprit, mais trauerſent legèrement, & cōme en courans toutes choſes. La viande ne nourrit le corps, qui prinſe eſt auſſi toſt renduë. Il n'y a rien qui empêche tant la ſanté, que de chāger ſouuent de remedes. A peine ſe peut guarir la playe où l'on eſſaye pluſieurs ſortes de medicamens. L'arbre ne profite point, qui eſt ſouuent tranſplanté de lieu en autre. Bref il n'y a rien de ſi vtile qui ſe face ſentir en le traictant & fleurant ſeulement. Le grand nombre de liure eſgare & diuiſe l'entendement : Par ainſi, n'en pouuant lire autant que tu en as, c'eſt allez d'en auoir autant que tu en peux lire. L'eſtomach eſt degouſté qui appetite pluſieurs ſortes de viandes, leſquelles tant plus elles ſont diuerſes, le gaſtent plus qu'elles ne le confortent. Ly donc ſi tu m'en croiſ, toujours les meilleurs, & ſi d'auanture tu veux par fois changer, que les autres te ſoient comme vie hoſtellerie, & ceux-cy comme ta maiſon, & retraite ordinaire. Acquers to' les iours

EPISTRES DE

quelque nouvelle force pour deffier la pauvreté, pour deffier la mort : fortifie toy de bons preseruatifs contre les autres pestes de la vie , & apres auoir tasté de plusieurs choses, prens en vne dont tu te nourrisses. De moy i'en vse ainsi. De plusieurs choses que ie ly , i'en embrasse vne. Voicy que i'ay aujourd'huy appris d'Epicurus , (car quelquefois ie passe au cap des ennemis, non pas comme fuyant mais comme espion.) C'est vne honneste chose dit-il, qu'une gaye pauvreté : mais elle n'est pas pauvreté , si elle est gaye. Qui peut se bien cōporter avec la pauvreté, il est riche. Celuy qui a peu n'est pas pauvre, mais celuy qui desire plus. Car qu'importe-il combien vn homme aye dans son coffre , dans ses greniers , en ses champs , combien en vsure , s'il abaye tousiours à l'autrui ? s'il compte non les choses acquises, mais celles qui restent à acquerir ? Je t'appren que la premiere mesure des richesses est d'auoir ce qui est necessaire ; la seconde, ce qui suffit. A Dieu.

*Comment il faut faire & garder vn amy, &
du vice auquel nous tombons pour trop de
fiance ou deffiance.*

EPISTRE 3.

TV as donné des lettres pour
n'apporter, comme tu dis, à
vn tien amy, par lesquelles tu
m'aduertis de ne luy communiquer
tous tes affaires d'autant, dis tu, que
toy-mesme n'as pas accoustumé de le
faire, de façon qu'en vne mesme lettre
tu aduouës & desaduouës qu'il soit
ton amy. Je croy que tu luy as premie-
rement donné ce nom d'amy fortuite-
ment, & comme vn nom commun, n'y
plus n'y moins que nous appellons cha-
que passant Monsieur, si nous ne sça-
uons son nom. Or iet'appren que si tu
cuides auoir vn amy, auquel tu ne te
vueilles fier comme a toy-mesme, tu
te trompes fort, & n'entens pas assez
la force de la vraye amitié. Celuy pa-
reillement s'abuse, qui va qu'estant vn
amy en l'assemblée, & se le pense as-
seurer par la table. Vn homme occupé,
& assiégué de ses biens n'a point de plus
grád malheur, que de penser que ceux
luy soyent amis, auxquels il ne l'est

EPISTRES DE

point. Delibere toutes choses avec ton amy, mais delibere plustost de l'amy mesme. Apres l'amitié faite il se faut fier, avant la faire il faut iuger. Mais ceux cōfondent tout deuoir, & le prennent au rebours, lesquels, contre les enseignemens de Theophrastre, aiment avant iuger, & apres auoir iugé, n'aiment point. Pense donc longuement, si tu dois receuoir quelqu'un en ton amitié, mais quand tu seras resolu de le faire, ouure luy tout à fait ton cœur, donne luy entrée dans tes plus secretes pensées, parle aussi franchement avec luy qu'avec toy mesmes. Tes pensées, soient toutesfois telles que tu les puisses mesmes fier à ton ennemy Mais d'autant qu'il entreuient quelquesfois des choses, que la coustume a fait estre secretes, melle librement avec ton amy tous tes desseins, toutes tes cogitations. Si tu l'estimes fidelle, tu l'en feras participant. Car plusieurs, craignans d'estre trompez, apprennent à tromper: & pour trop soupçonner, font que les autres ont raison de faillir. Il y en a aucuns qui content au premier venu, & iettent, par maniere de dire,

en toutes aureilles ce qu'il faut seulement dire aux amis: d'autres se defient tant de la conscience de ceux mesmes qu'ils cherissent le plus, qu'ils enferment & cachent au dedans d'eux quelque secret que ce soit, voire s'ils pouuoient se deffieroient d'eux-mesmes. Il ne faut faire n'y l'un n'y l'autre. C'est vice de se fier à tout le monde, & vice de ne se fier à personne. Il est vray qu'on pourroit quasi nōmer l'un plus honeste, l'autre plus asseuré. Par comparaison de ceux-cy il faut aussi reprendre ceux qui sont tousiours en inquietude, & ceux qui sont tousiours en oisueté. Car la façon de viure des premiers n'est pas industrie & habileté, mais plustost le cours & recours d'une tempeste qui agite leur ame. Et quāt à ceux qui pēsent que tout mouuement soit trouble & faicherie, c'est plustost dissolution & langueur que quietude. Retien donc ce que i'ay leu dans Pomponius. Il y en a, dit-il, qui se sont tellement retirez, & cachez, qu'ils pensent toutes les choses estre en garboiil, qui sont en lumiere. Il faut temperer ces choses ensemble.

EPISTRES DE

& choisir les interualles propres à l'
 action, & au repos. Consulte avec la
 nature: elle te dira qu'elle a fait le iour
 & la nuit. A Dieu.

*Du mépris de la mort, des grandeurs,
 & des richesses.*

EPISTRE 4.

Continue comme tu as com-
 mencé, & haste toy le plus que
 tu pourras, afin que tu iouisses
 plus longuement d'une ame reformée
 & reiglée. Cela mesme de la refor-
 mer & reigler est quelque iouissance,
 mais le contentement qu'on reçoit
 de la contemplation d'une ame belle,
 & qui reluit sans aucune tache, est
 bien plus doux & plus agreable. Te
 souvient-il du plaisir que tu eus, quand
 ayant laissé la liurée de page, tu prins
 la casaque de gendarme? Attens en vn
 sans comparaison plus grand quand tu
 auras despouillé ceste ame d'enfance,
 & que la Philosophie t'aura enrollé
 au nombre des hommes. Car l'enfance
 nous passe bien, mais ce qui est le plus
 facheux, l'enfâtillage nous demeure,
 & le pis que i'y voy est que nous auons
 desia l'autorité des vieillards, & en-

cores les vices des garçons, & non pas seulement des garçons, mais des enfans. Ceux-la ont peur des choses de peu ceux-cy de celles mesmes qui sont fausses. Nous craignons les vnes, & les autres. Si tu y veux bien penser, tu entendras qu'il y a certaines choses, lesquelles pour la mesme raison qu'elles apportent beaucoup de crainte, deuroient estre moins craintes. Nul mal n'est grand qui vient le dernier. Il faudroit craindre la mort si elle pouuoit demeurer avecque nous. Mais il est necessaire, ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle outrepatte incontinent. Que si tu disois que ce fust chose mal-aisée de ramener l'ame au mespris de la vie regarde pour cōbien legeres occasions aucuns l'ont mesprisée. L'un se fera perdu soy-mesme deuant la porte de celuy qu'il aimoit, l'autre se fera ietté du haut de la maison en bas pour se soustraire à la cholere de son maistre: l'autre se fera donné d'un poignard dans l'estomach plustost q̃ de se laisser ramener au lieu d'ou il s'en estoit fuy. Ne penserás-tu point que la vertu puisse ce que peut vne frayeur excessiue?

Croy moy, nul ne peut iouir d'une vie tranquille & asseurée, qui pense trop à l'allonger, & qui cōpte pour vn grand bien de voir passer & reuenir beaucoup d'années. Trauaille donc chacun iour a pouuoir laisser libremēt & sans peine la vie, laquelle plusieurs embrassent, ny plus ny moins que ceux embrassent les rōces & espines, qui ont esté emportez au trauers d'elles par la violence de quelque torrēt. Ils nagent entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie. Ils ne veulent pas viure, & ne sçauent pas mourir. Fay toy donc vne plaisante vie, en quittant toute sollicitude, qui te pourroit aduenir pour l'amour d'elle. Nul bien n'est agreable au possesseur, que celuy, à la perte duquel l'esprit est desia tout preparé, & n'y a rien dont la perte soit si aisée à supporter, que de ce qui estant perdu, ne peut estre desiré. Pren donc cœur & assurance contre ces choses qui assubietissent à mesme necessité q̃ toy, ceux qui sont les plus puissans. Vn pupille & vn chastré ont ordonné de la teste du Grand Pompée. Crassus à seruy d'instrument à la cruauté & insolence.

de d'un Parthe. C. Cæſar commanda
 q Lepidus preſentaſt ſon col au Tri-
 bun Decius: Luy meſme porte le ſien à
 Chereas. La fortune n'a iamais fai-
 tât de faueur à perſonne, qu'elle ne luy
 ait fait autant de menaces. Ne te fie
 point par trop à ce calme, En vn inſtât
 la mer eſt rompuë, & en moins de rien
 les bateaux periffent au meſme endroit
 ou ils ſe iouent Penſe qu'un voleur, ou
 ennemy te peut porter le couſteau à la
 gorge, quand vne plus grande puisſan-
 ce en ſeroit à dire. Il n'y a eſclaue qui
 n'aye droit d'arbitrer de ta mort & de
 ta vie. Je te dy, que quiconque meſpri-
 ſe ſa vie eſt ſeigneur de la tienne. Tien
 compte de ceux qui ſont morts par les
 complots de leurs domeſtiques, ou par
 force ouuerte, ou par trahiſon, & tu
 verras qu'il n'en eſt pas moins tombé
 par l'indignation des eſclaues, que par
 celle des Roys. Qu'importe-il donc,
 combien celuy que tu crains ſoit puis-
 ſant, ſi tout le monde l'eſt aſſez pour
 faire ce pourquoy tu le crains? Que ſi
 par fortune tu tombes entre les mains
 de tes ennemis, le vainqueur comman-
 dera que tu ſois mené & gardé en lieu

EPISTRES DE

ou il t'aye tousiours à sa mercy. A l'heure qu'on te mene, pourquoy te deçois tu toy mesme ? Pourquoy commences tu deslors seulement à sentir ce que tu as dés tout le temps souffert ? Je te dy, que dés l'heure que tu es nay, tu es mené & gardé comme cela. Telles choses & semblables doiuent estre souuent ramentues en nostre esprit, si nous voulons attendre avec asseurance ceste dernière heure, la crainte de la quelle remplit toutes les autres d'inquietude. Je feray icy fin à ma lettre, en te faisant part du fruit que j'ay ce iourd'huy recueilly au iardin d'autrui. La pauvreté mesurée à la reigle de la nature, est vne grande richesse. Or ceste reigle de nature, sçais tu bien quels limites elle nous donne ? n'auoir n'y faim, n'y soif, n'y froid. Mais afin de chasser la faim & la soif, il n'est ja besoin que tu fasses la cour à ces grandes & superbes portes, n'y que tu souffres ces cōtenances desdaigneuses & imperieuses, n'y que tu t'exposes aux appasts de ces courtoisies dissimulées & tyrâniques. Il ne faut point pour cela tenter

la fortune de la mer & des armées. Ce que nature desire se trouue par tout. Les choses superflues sont celles qui nous font suer pour les auoir, qui nous font venir dans les tentes, & qui nous iettent aux riuages estrangers. Ce qui nous suffit nous est en main, & qui s'accorde avec la pauureté est trop riche. A Dieu.

De ne chercher point reputation par l'estrange & austere façon de viure : de l'esperance, & de la crainte.

EPISTRE 5.

 Vant à ce que tu trauailles continuellement, & toutes autres choses laissées, à te faire tous les iours plus vertueux, ie te louë, & en suis bien aise, & ne te conseille pas seulement de perseuerer, mais ie t'en prie. Bien te veux- ie exhorter, qu'à la façon de ceux qui ne cherchent pas tant de profiter comme d'estre veuz, tu ne t'appliques à faire certaines choses qui soient trop particulieres & remarquables d'estrangeté, ou en ta façon de viure, ou en tes habits. Fuis toutes ces

mines qui vont au deuant de l'ambition par le derriere: cōme de porter les che-
 ueux trop lōgs, herissez & crasseux, la
 barbe non peignée, coucher par terre
 & faire vne profession d'auoir vne hai-
 ne iurée à l'or & à l'argent. Le seul nom
 de Philosophie, quelque modestie
 qu'il y ait, est de soy mesme assez batu
 de l'enuie & de la calōnie. Que sera ce
 si no^s nous separōs de la compagnie des
 hommes? Il faut bien que par le dedās
 toutes choses soient dissēblables, mais
 que nostre visage & nos contenance
 s'accordent avec le peuple. Nos habits
 n'ayent par trop de lustre & d'eclat,
 mais qu'ils ne soient point aussi sales,
 & mal propres. Que nostre argent ne
 soit point enrichy d'orfeuterie: mais
 ne pensons point que ce soit indice de
 frugalité de n'auoir n'y or n'y argent.
 Faisons en sorte que nous mētions vne
 meilleure vie que le peuple, mais non
 du tout contraire: autrement en lieu de
 le corriger, nous le chassons. Bannis-
 sons de nous, & sōmes cause que pour
 ne trouuer bon d'imiter toutes nos a-
 ctions, il n'en veut imiter par vne. Les
 premiers presens de la Philosophie
 sont

sont, le sens commun, l'humanité, l'entre-gent, & société, de laquelle nous viendrons à estre separez par ceste dissimilitude de profession. Prenons nous plustost garde que ces façons par lesquelles nous voulons estre en admiration, ne soiēt ridicules & ennuyeuses: nostre but est de viure selō nature. Or c'est chose qui luy est cōtraire, d'affliger le corps, d'estre affreux & sordide, d'vser de viandes non seulement grossieres, mais encores nuisibles & facheuses. Car tout ainsi que c'est luxure de chercher la delicatesse, aussi est-ce bestise de fuir les choses qui sont vstées, & qui se recourent sans grande despense. La Philosophie demande la frugalité, & nō la misere: & puis qu'il y peut auoir vne hōneste & bien seante frugalité, iē trouue bon qu'on garde ceste mesure. Il faut que la vie soit balancée entre les bonnes mœurs & les populaires. Je veux bien qu'on admire nostre vie, mais iē ne veux pas qu'on l'abhorre. Je veux bien qu'il y ait beaucoup de differēce entre nous & le peuple, mais celuy-la le recognoisse qui nous obseruera de bien pres. Qui en-

trera dans nos maisons, iette plustost les yeux sur nous que sur nos meubles. Celuy est grád & genereux qui vse de la vaisselle de terre, comme de celle d'argët: & celuy n'est moindre qui vse de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. Ne pouuoir souffrir les richesses, est plustost foiblesse d'ame q̃ sagesse. Or pour tē communiquer le profit que i'ay fait ce iourd'huy, i'ay trouué dans Hecaton, que la fin de couiterfert à remedier à la peur. Tu cesseras, dit il de craindre, si tu cesses d'esperer. Il est ainsi, amy Lucilius: Encore que ces choses semblent estre contraires, elles sōt iointes & coufues l'une à l'autre. Cōme vne mesme chaine lie la garde & le prisonnier, semblablement ces choses, bien qu'elles semblent dissemblables, marchēt du pair. La crainte suit l'esperāce, & ne m'ē esbahy point. Tontes deux sont passions qui procedent d'une ame vague & mouuante, & qui est en sollicitude pour l'attente de l'aduenir. Or la plus grande cause de l'une & de l'autre est, de quoy nous ne nous mesurons, & ne nous tenons pas aux choses presentes, mais enuoyons

nos pensées bien loin au deuant de nous. Ainsi la preuoyance, qui est le plus grãd bien de la cõdition humaine, nous reuiet à dommage. Les bestes fuyent les dangers qu'elles voyent, & les ayãs eschappez, n'en retiennent pas seulement l'ombrage: elles viuent apres en plaine seureté & nonchalance, & nous nous donnons peine pour l'aduenir & pour le passé. Pour auoir trop de bien, nous auons beaucoup de mal: car nostre memoire nous r'ameine & represente le tourment de la peur passée, nostre preuoyance l'anticipe. Celuy seroit trop heureux, qui ne seroit miserable que par les maux presens. A Dieu.

De l'amitié, & du profit & aduancement qu'il y a à conuerser avec vn homme de bien.

EPISTRE. 6.

IE cognoy, amy Lucilius, que ie ne m'amende pas seulement, mais que ie me refons, & me transforme: non que ie me vante ou croye qu'il ne reste plus rien en moy qui doie estre changé. Je sçay qu'il y a beaucoup de choses qui d'eussent estre corrigées, & du tout retranchées: mais cela

EPISTRES DE

mesme est vn tesmoignagne d'une ame qui va en mieux, quand elle recognoist en soy les vices, qu'elles ignoroit au parauant. On se conioit avec certains malades, quand d'eux-mesmes ils se sont sentis estre malades. Je desireroys te communiquer: ce soudain changement qui s'est fait en moy: alors ie commenceroys d'auoir plus certaine fiance de nostre amitié, ie d'y de ceste vraye amitié, laquelle nulle esperance, nulle crainte, nulle consideration de profit particulier ne peut faire despendre: avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils meurent. Je t'en allegueray plusieurs qui n'ont pas eu faute d'amy, mais ouy bien d'amitié. Telle chose ne peut aduenir quand deux ames sont attirées en vne estroite alliance par vne semblable volonté de desirer les choses honnestes. Et comment pourroit cela aduenir à ceux qui sçauent que toutes choses leur sont communes, & les aduerses plus que les autres? Tu me mandes que ie t'envoye ces receptes que i'ay esprouué estre si souueraines: certes ie souhaiteroys les pouuoir, par

maniere de dire, verser toutes dás toy. Je me resiouy d'apprendre, pour pou-
 uoir enseigner, & n'y a chose, pour ra-
 re & salutaire qu'elle fust, qui me sceut
 plaire, si ie la deuois sçauoir pour moy
 seulement. Si la sagesse mesme m'estoit
 donnée a condition de la cacher, & de
 ne l'annocer, ie la refuseroy. De nul
 bien la possession n'est agreable, sans
 vn compaignon le feray donc ce que tu
 me mandes, & t'enuoyeray vn recueil
 des choses qui me semblent les meil-
 leures: mais la viue voix & la cōuersa-
 tion auanceroit bien d'auantage. Par
 ainsi il faut que tu te trāsportes sur les
 lieux, premierement, pource que les
 hommes croient mieux aux yeux que
 aux oreilles: Et puis la voye des pre-
 ceptes est lōgue celle des exemples est
 bien plus courte, & a beaucoup plus
 d'efficace. Cleanthes n'eust iamais re-
 presenté Zenon, s'il l'eust seulement
 ouy: mais il a tousiours assisté aux a-
 ctions de sa vie, l'a regardé iusques dás
 le cabinet, s'est pris garde s'il viuoit
 selon ce qu'il enseignoit. Platō & Ari-
 stote, & tous les autres Sages, qui se
 sont depuis espars en diuerses famil-

EPISTRES DE

les ont plus appris de mœurs, que des paroles de Socrates. Metrodorus. Hermacus, & Polixemus furent grâds, non pour auoir esté à l'escolle d'Epicurus, mais pour auoir demeuré avec luy. Or ie ne t'appelle pas seulement à moy, afin que tu y reçois de l'vtilité, mais afin que tu y en apportes aussi. Nous nous entr'aiderons beaucoup l'un l'autre. Cependant, pour m'acquiter de la rente que ie te doy, ie te vay dire ce qui m'a pleu ce iourd'huy dans Hecaton. Demandes-tu, dit il, en quoy i'ay profité? I'ay commencé de m'estre amy à moy-mesme. Celuy a beacoup acquis qui s'est asseuré de n'estre iamais seul. Sçaches que chacun peut auoir vn tel ami. A Dieu.

Qu'il faut fuir la multitude.

EPISTRE.

7.

VEux tu sçauoir ce que i'estime qu'il te faille principalement fuir? La tourbe: tu ne t'y pourrois encores ietter sans hazard: Et pour mon regard, ie confesse mon impuissance: ie n'en r'apporte iamais les mœurs que i'y ay apportées. Il se trou-

ne tousiours quelque chose de ce que
 i'auoy establi, & ce que i'auoy vne fois
 chassé, reuiet derechef sans que i'y
 pense. Que cuides tu que ie die? Ie te
 di que ie deuens non seulement plus
 auare, plus ambitieux, plus luxurieux,
 mais plus cruel, & plus inhumain pour
 auoir esté entre les hommes. Ce qui
 aduiét aux malades, qui sont tellement
 atteints d'une longue foiblesse, qu'on
 ne les remuë iamais sans qu'ils s'en
 trouuent pis: ainsi en aduiet à nous,
 desquels les esprits commencent a re-
 uenir d'une longue maladie. La fre-
 quentation du peuple nous est cōtrai-
 re, chacun nous preste quelque tache,
 ou no^r l'imprime, ou bien on no^r la tra-
 ce, & on nous la clouë sans que nous la
 sentions: Et tant plus la foule, où nous
 nous meslons, est grande, tant plus en
 est grand le danger. D'autant donc
 qu'on suit aisement la plus grande par-
 tie, il faut sequestrer du peuple vne
 ame qui est tēdre, & en laquelle la ver-
 tu n'est pas encore du tout bien esta-
 blie. La frequentation d'une dissem-
 blable multitude eust à l'auenture peu
 esbranler ces grādes ames à Socrates,

Caton & Lælius: tât n'y a-il personne d'entre nous, qui trauaillons a reformer nos esprits, qui puisse soustenir l'effort & la charge des vices, venans avec si grâde troupe. Vn seul exemple de luxure ou d'auarice, fait beaucoup de mal. La compagnie d'un homme delicat amollit peu à peu ceux qui viuent avec luy. Vn riche voisin allume nostre conuoitise: vn homme de bauché & corrompu, fraye par maniere de dire, & applique son vice ainsi que vne roüille au plus entier & au plus net. Qu'aduiendra-il donc à plus forte raison de ces mœurs, ausquelles tout le mōde court à bride abbatuë? Il les faut par force ou imiter ou hair: mais l'un & l'autre doit estre euité, de peur que tu ne sois ou semblable aux meschans, à cause qu'ils sont plusieurs, ou ennemy à plusieurs, à cause qu'ils te sont dissemblables. Retire toy donc en toy-mesme autant que tu pourras, hante ceux avec lesquels tu peux profiter, reçois ceux ausquels tu peux profiter: car ces choses se font reciproquemēt. Les hommes, en enseignant, s'apprennent. Sur tout

garde toy de te produire aux grandes
 assemblées, & y disputer, & enseigner
 par ostentation & desir d'y monstrier
 ton esprit. Je desireroiy bien que tu le
 fisses, si tu pouuois profiter de quelque
 chose avec ce peuple : mais il n'y a pas
 vn seul d'entre eux qui te puisse entē-
 dre: Et quād par fortune il s'en trouue-
 roit vn ou deux, encores faudroit il in-
 struire ceux la mesmes, à ce qu'il s'en
 rendissent capables. Pour qui donc, di-
 ras tu, ay-ie appris ces choses? Ne
 crains point d'auoir perdu ta peine. Tu
 les as apprises pour toy mesmes. Mais
 à ce que ie ne iouysse pas tout seul du
 profit que i'ay fait ce iourd'huy, ie te
 cōmuniqueray trois beaux mots que
 i'ay leu sur ce mesme sēs: desquels l'vn
 fera pour acquiter ceste Epistre de ce
 qu'elle te doit: les autres deux te serōt
 donnez d'auance. Democritus dit: Ie
 cōpte vn seul pour tout vn peuple, &
 tout vn peuple pour vn seul. Et celuy
 quicō que il fust (car on doute de l'au-
 theur) respondit tresbien, quād on luy
 demandoit pourquoy il prenoit si grād
 peine à mettre sus vn art qui ne profi-
 teroit qu'à fort peu. Peu de gens, dit il,

me sôt assez, assez m'est vn, assez m'est nul. Et ce troisieme est encore beau. Epicurus escriuant à vn de ses compagnons d'escolle : I'escry ces choses, dit-il, non pas à plusieurs, mais à toy : car nous nous sômes assez grand theatre l'vn à l'autre. Ce sont telles choses, ami Lucilius, qu'il faut que tu mettes dans l'entendement, afin de mespriser ceste volupté qui vient de la reputatiõ & consentemēt de plusieurs. Car pour estre loué de beaucoup de gens, qu'as tu pour cela, dequoy tu te doiues plus resiouir ? Dõc si tu es tel que plusieurs estiment tes biens & tes plaisirs ayent l'aspect dans toy-mesme.

*Qu'il faut fuir les faueurs de fortune, & que
servir à la vertu est estre libre.*

EPISTRE. 8.



V me commandes, dis-tu, de fuir le peuple, de me retirer à part, & d'estre content de ma conscience. Que deuiendront donc tous vos preceptes, qui ordonnent que la vie se termine en action ? Le conseil que ie te donne ie l'ay pris pour moy. Ie me suis

retiré, & ay fermé ma porte, afin de pouuoir profiter à plus de gens. Je ne passe aucun iour en oisueté, voire la plus part des nuits ie les emploie à l'estude, soustenant en forçant mes yeux contre le sommeil. Je me suis retiré, non pas des hommes seulement, mais des affaires, & premieremēt des miens propres. Je fay les affaires de la posterité, en escriuant ce q̄ luy pourra estre profitable. Je luy mets par escrit beaucoup de bons & salutaires aduertissemens, comme recetes que i'ay esprouué en mes propres playes estre tres-souueraines lesquelles encores qu'elles ne soient pas du tout cōsolidées & guaries, ont toutes fois cessé d'échan-crer, & s'estendre plus auant. Je montre aux autres le droit chemin que i'ay appris sur le tard, & apres estre las de longuement foruoier & errer deçà & delà, ie ne cesse de crier : Fuyez les choses qui sont casuelles, & qui ont gagné plus de credit enuers la commune. Ne courez pas apres les biens fortuits, mais plustost tenez bride, & deffiez vous de leur belle apparence. Les bestes & les poissons sont deceuz

ÉPISTRES DE

par vne esperance qui les chatouille. Vous pēsez que ce soient des presens de la fortune & ce sōt des embusches. Quiconque de nous voudra viure vne vie asseurée, qu'il fuie autāt qu'il pourra ces faueurs pipeuses & traitresses. Nous les pensons tenir, & elles nous tiennent. No^y courōs, & ceste course nous porte dans des precipices. L'issue d'une si eminente vie est de choir en vne miserable, & qui pis est, il ne nous est plus possible de tenir ferme, depuis que la felicité s'entonnant au dedans de nous, commence de no^y enlever & emporter decà & delà comme vn estourbillon. Il faut dōc se contenter des choses qui sont bonnes & certaines, ou plustost de soy-mesme. La fortune ne vient point à mordre ceux qui en vsent ainsi: Elle ne fait seulement qu'abaier à l'étour. Mesprise toutes ces choses, qu'un traual superflu & excessif a adiouté, comme pour ornement à l'ambition. Pense qu'il n'y a rien en toy d'admirable que l'ame, à laquelle riē n'est grand si elle est grande. Ayez seulement autant de soin du corps comme il est expedient pour le

tenir sain : Voire il le faut estimer, &
 traiter vn peu rigoureusement, afin
 qu'il ne soit rebours & desobeissant à
 l'ame. Que la viande appaise sa faim : la
 boisson estaigne sa soif : la robe le cou-
 ure contre le froid : la maison luy soit
 comme vn rempart contre les choses
 pernicieuses. Il ne peut chaloir qu'elle
 soit bastie ou de gason ou de Porphy-
 re : car l'homme est aussi suffisamment
 couuert de chaume, comme d'or. Si ie
 discours ces choses en moy-mesmes, si
 ie les pronõce à la pøsterité, ne te sem-
 ble-il pas que ie profite plus que si ie
 m'en alloay au conseil y estant appelé,
 ou si ie me trouuoy à la Cour pour ai-
 der de ma faueur quelque poursuiuât.
 Croy moy, ceux qui semblent ne rien
 faire ou faire le moins, sont ceux qui
 font le plus. Ils traittent les choses
 diuines & humaines tout ensemble.
 Mais il est mes-huy temps de faire fin,
 & payer la gabelle que ie te doy pour
 ceste Epistre. Ce sera aux despens d'E-
 picurius, chez lequel i'ay ce iourd'huy
 leu ce mot : Il faut que tu serues à la
 vertu, afin que tu iouysses d'vne vraye
 liberté. Qui s'est assuiety & asseruy à

EPISTRES DE

elle, est tout à l'instant mis en franchise: car cela mesme de la seruir est estre libre. Tu trouueras à l'aduëtture estrange de quoy i'vsurpe plustost les mots d'Epicurus que ceux de nos gës: mais à cause de quoy ne pëseras-tu que ces voix soient publiques? Combien de choses ont dit les poëtes qui ont esté ou deuoient estre dites par les Philosophes? Combien y a-il de mots dans les farces des charlatãs dignes d'estre mis en quelque belle tragedie? I'allegueray vn vers de Publius, ou il nie qu'il faille compter pour nãstre, ce qui est fortuit.

*Tout ce qui vient par souhait, est d'autrui,
Il me souuient que tu as dit toy-mesme cela en ceste sorte,*

Ce que le sort à fait tien n'est pas tien.

Et cecy, qui est encore de toy,

Le bien peut estre osté qui peut estre donné.

Je nedemãde point d'acquit pour tout cecy: car ie te paye du tien mesme.

A Dieu.

*Comment on doit entendre ceste proposition,
que le sage est content de soy-mesme.*

EPISTRE 9.

TV desires ſçauoir ſi c'eſt à bonne raiſon qu'Epicure reprend en quelque Epiſtre ceux qui diſent que celuy qui eſt parfaitement ſage eſt content de ſoy-meſme, & que pour ceſte cauſe il n'a point beſoin d'amis. Il ſ'en prend en ceſte Epiſtre là à Stilpon, & à ceux qui penſent que l'impaffibilité de l'ame eſt ſon ſouuerain bien. La difference qui eſt entr'eux & nous, eſt ceſte ci. Nous diſons que celuy qui eſt parfaitement ſage ſurmôte toutes aduerſitez, mais qu'il les ſent: Eux, qu'il ne les ſent pas ſeulement. En cecy nous ſommes d'accord. Nous diſons bien que le ſage ſe contente de ſoy-meſme: mais toutesfois qu'il veut auoir vn amy, vn voiſin, vn compaignon, encore que luy ſeul ſoit aſſez, & tellement aſſez, que quelquefois il eſt content d'vne partie de ſoy. Car ſi vne maladie, ou vn ennemy luy à oſté vne main, ſi quelque accident luy a arraché vn œil, ce qui luy demeurera de reſte luy ſuffira, & ſera auſſi content ayāt vn corps mutilé & eſtropié, comme quand il l'auoit entier. Il aimeroit bien mieux que rien ne luy defaillit, mais il ne deſirera

point pourtant ce qui luy defaut. Ainsi le sage est iusques là content de soy-mesme qu'il puisse estre sans amy, non qu'il le vucille : qui est autant à dire q'il porte patiemmet la perte d'un amy. Et à la verité, il n'est iamais sans amy, d'autant qu'il en peut recouurer vn aussi tost qu'il voudra. Cōme Phidias ayant perdu vne statuë, en referra tout soudain vne autre, ainsi ce bon artisan d'amitié remet incontinent vn amy en la place de celuy qui est perdu. Si tu t'enquiers cōment il puisse faire & refaire si tost tant d'amitiez, ie te le diray, si cela est premierement conuenu entre nous, que ie demeure quitte du debte de ceste lettre. Ie te monstreyray, dit Hecaton, vn moien de te faire aimer sans medicament, sans herbe, sans enchantement. Si tu veux estre aimé, aime. Or il n'y a pas seulement plaisir en l'vsage & fruition d'une ancienne amitié, mais encore en la creation d'une nouuelle : & la mesme difference est entre celuy qui a vn ami ja tout acquis, & celui qui l'acquiert, qu'entre le laboureur quand il seme, & quād il moissonne. Attalus le

Philosophe disoit que c'estoit chose plus plaisante de faire vn amy, que l'auoir tout faict, comme il est plus agreable à vn peintre de peindre, que d'auoir acheué sa peinture. Ceste attētion qu'il applique à son ouurage a ie ne sçay quoy de doux, que celuy ne sent point qui y a mis la derniere main. Apres auoir peint il iouit du fruiēt de son art, mais il iouissoit de l'art mesme quand il peignoit. L'adolescence de nos enfans nous est plus profitable, mais l'enfance nous est plus douce. Et pour reuenir à nostre propos, le sage ores qu'il soit content de soy-mesme, veut toutes fois auoir vn amy, quand ce ne seroit que pour exercer l'amitié & ne permettre qu'une si grande vertu demeure sans vsage: non pas comme disoit Epicurus en ceste mesme Epistre, pour auoir quelqu'un qui luy assiste s'il est malade, ou qui luy dōne secours s'il est en prison ou en necessité, mais au contraire, afin que luy mesme aye quelqu'un a qui il assiste, & auquel il secoure. Car celuy a vne mauuaise intention, qui regarde à soy quand il faict vn amy. Il acheuera son amitié

ainsi qu'il l'aura commencée. Qui a acquis vn amy pour auoir secours de luy en sa prison, prendra l'essor aussi tost que la chaisne aura craqué. Ce sont des amitez q̄ le peuple appelle iournalieres. Qui est fait amy pour l'vtilité, aura autāt de durée comme il pourra estre vtile. Ainsi ceux qui sont en félicité se voyent enuironnez d'vne presse d'amis, & chez ceux qui sont accablez de la fortune, il ni a que solitude. Car telle façon d'amis fuyent les lieux ou ils sçauent qu'on les espreue. De la se voyent tant de meschans exemples d'amitez laissées & trahies par crainte. Il est nécessaire que le commencement & la fin s'entresemblent. Qui a cōmencé d'estre amy, pource qu'il est expedient, qui a pensé qu'il y a gain en l'amitié hors elle mesme, pourra bien estre induit & suborné contre elle par l'offre d'vn plus grand gain. A cause dequoy donc fay-ie vn amy? afin d'auoir pour qui ie puisse mourir, que ie puisse accompagner en exil, à la mort de qui i'oppose la mienne. Car l'autre qui regarde son profit, & qui compte ce qui luy peut doubler, est plustost

trafic qu'amitié. Il est certain que l'amitié à quelque chose de semblable à l'affection des amoureux. On pourroit à l'aduenture bien nommer ceste passion, vne folle amitié. Or le bût de l'amour n'est ni le gain, ni l'ambition, ni la gloire, ains mesprisant toutes autres considerations, de soy-mesme allume en nos ames le desir de la forme ay-mée par l'esperance d'une affectiō reciproque. Et qui osera dire qu'une vicieuse habitude soit produite d'une cause plus honnestes que la vertueuse? Mais si tu me dis que si l'amitié est souhaitable à cause de soy, il ne faut point que le sage qui est content de soy-mesme, la suive pour autre consideration, quelque hōnestes qu'elle soit, que pour la beauté qui reluit en elle, & que ce soit rabattre de sa dignité & maïesté de l'acquérir pour quelque autre respect. Je te respōdray, ami Lucilius, que ce que nous disons que le sage est content de soy-mesme, est mal interpreté de plusieurs. Ils ostent par maniere de dire, le sage de toute place, & l'enferment & enueloppent dans sa peau. Or il faut distinguer cecy. Le sa-

ge est content de soy-mesme pour viure bien & heureusement, mais non pas pour viure. Car pour viure, plusieurs choses sont requises. Pour bien viure il ne faut qu'une ame entiere, reposée, & esleuée au dessus de la fortune, ie te veux monstrier cōment Chrysippus le distingue. Il dit que le sage se sert de beaucoup de choses mais qu'il n'a besoin de rien: & au contraire que le sot & fol a besoin de toutes choses, d'autant qu'il ne sçait se servir de riē. Le sage se sert des mains & des yeux, & de plusieurs autres pieces pour l'usage ordinaire de la vie, mais il n'en a point pour cela de besoin: car auoir besoin emporte necessité. Or à celuy qui est sage, rien n'est necessaire. Ainsi encore qu'il soit content de soy-mesme, il ne laisse pas de se servir de ses amis, & desire d'en auoir plusieurs, mais non pas pourtant qu'il en ait besoin pour viure heureusement: car heureusement peut-il viure sans ses amis. Le souverain bien ne cherche point d'instrument estranger, il est tout accompli de soy-mesme. Il commence d'estre subiect à la fortune, s'il faut qu'il cherche quel-

que partie de soy hors de soy. Mais toutesfois quelle sera la vie du sage s'il est delaisſé en prison ſans amis, ou s'il eſt en quelque pays eſtrange abandonné de tout le monde, ou retenu en quelque longue nauigation, ou ietté en quelque riuage deſert & incogneu? Telle que du grand Iupiter, quand en la reuolution du monde & conſuſion, & meſlange de tous les Dieux, la nature des choſes venant a ceſſer, peu à peu il ſe reſoſe & ſe retire en ſoy-meſme, rempli & ravi de ſes cogitations. Sé- blable choſe fait le ſage, Il eſt reuolu en ſoy, il eſt ſeulement avec ſoy : mais ce pendant qu'il lui eſt loifible d'ordonner ſes affaires a ſon plaifir & volonté: il eſpoſe vne femme, il nourrit des enfans, & avec tout cela il ne laiſſe pas d'eſtre content de ſoy-meſme : & toutes fois il ne viuroit point ſ'il lui falloir viure ſans cōpagnie. Il eſt porté & conuié à faire des amitez, nō pour aucune ſiēne commodité, mais par vn inſinct & éguillō de nature. Car tout ainſi qu'elle a imprimé en nous vn appetit & douceur des autres choſes, ainſi elle fait de l'amitié. Elle a fait la

solitude ennuyeuse, & la compagnie, agreable & par mesme moien que la nature à associé l'homme à l'homme, aussi à elle quant & quāt laissé en nous ie ne sçay quelle pointe, qui nous fait rechercher les amitez. Neantmoins bien qu'il soit tres affectionné à ses amis, bien qu'il les égale, & souuēt preferé à soy-mesme, tout son bien sera clos & terminé au dedās de soy, & dira cōme dit Stilpon, celuy mesme cōtre lequel Epicur^s dispute en son epistre, car ayant à la prinse & l'accagement de sa ville perdu ses enfans & sa femme, & luy estant seul, mais toutefois heureux & contēt, sauué de la ruine & desolation publique. Demetri^s, celuy qui fut surnommé Poliorcetes, c'est à dire le preneur de villes, luy demanda s'il auoit rien perdu: Non, luy dit-il, ie n'ay rien perdu, par tous mes biens sont avec moy. Regarde comment ce grand & genereux personnage est victorieux sur la victoire de son propre ennemy? Je n'ay, dit-il, riē perdu. Il le contraint douter s'il a vaincu ou nō. Tous mes biens, dit-il, sont avec moy: c'est à sçauoir la iustice, la vertu,

la tēperance, la prudence, & cela mesme, de tenir que ce qui peut estre osté n'est pas bien. Nous nous esmeruillons de quelques animaux qui trauer-
sent le feu, sans en estre endommagez. Combiē estoit plus admirable ce personnage, qui sās perte ny blesseure eschappa du feu, du fer, & de la ruine? Considere vn peu combien il est plus aysé de vaincre tout vn peuple, qu'vn homme seul. Ceste voix luy est commune avec le Stoique, qui luy-mesme porte ses biens tous entiers par le milieu des flammes, & des pillages, d'autant qu'il est content de soy. Luy-mesme est la borne de sa felicité. Ne pense point que nous seuls iettions de ces grandes & genereuses paroles. Epicurus mesme qui reprent Stilpon, à dit vne pareille chose. Celuy dit-il est miserable encore qu'il fut seigneur de tout le monde, à qui ses biens ne semblent pas estre tres-grāds, ou bien si tu pēses qu'il soit mieux dit en ceste sorte (car il se faut arrester au sens & nō aux mots) celuy est miserable qui ne se pēse estre tresheureux, encore qu'il commandast à tout le monde. Et afin

que tu sçaches que ce sont des sens communs , que la nature dicte à tous generalement , tu trouueras dans vn Poëte Comique.

Il n'est heureux qui ne se cuide l'estre.

Car qu'importe-il quelle soit ta condition si tu la iuges mauuaise ? Quoy donc, diras-tu, si celuy qui est indigne-ment riche, & celuy qui est maistre de plusieurs hommes mais serf de beaucoup plus se dit heureux, le seroit-il ? Je t'auise qu'il ne faut pas regarder ce qu'il dit, mais ce qu'il sent, & non pas encore ce qu'il sent vn iour mais ordinairement. Or ne faut il point craindre qu'un homme indigne iouisse d'un si grand bien: il n'y a que le sage à qui ses biens puissent plaire. La sottise est ordinairement trauaillée de l'ennemy de soy-mesme. A Dieu.

Qu'on doit empescher que les mal-aduisez ne demeurent seuls : & de la façon de prier Dieu.

IE ne change point encore d'avis, ie te conseille de fuir les grandes assemblées, voire les petites, voire la frequentation d'un tout seul. Ie ne trouue personne à qui ie vueille que tu te communiques. Regarde vn peu le iugement que ie fay de toy, i'ose biẽ te fier à toy mesme. Crates auditeur de ce mesme Stilpon, duquel ie te parloy en l'Epistre precedente, ayant veu vn ieune homme qui se promenoit à l'escart luy demanda que c'estoit qu'il faisoit là tout seul. Ie parle, luy dit le ieune homme, à moy-mesme : prens garde ie te prie luy repliqua Crates, que tu ne parles avec vn meschant homme. Nous auons accoustumé d'observer ceux qui sont en quelque detresse, ou en quelque crainte, quand ils se retirent à part, de peur qu'ils n'vsent mal de la solitude. Et à la verité nul de ceux qui sont imprudens ne doit estre laissé en sa garde : car c'est lors qu'ils machinent de mauuais desseins, & qu'ils ourdissent quelques malencontre ou pour eux, ou pour les autres. Lors ils arment & acheminent leurs mauuaises & pernicieuses cõuoitises.

Lors l'ame descouvre & publie ce que auparavant la crainte ou la honte luy faisoit cacher, Lors ils aiguissent leur audace, affilent leur appetit, & esueillent leur colere. En fin le seul bien qu'a en soi la solitude de ne se commettre a personne, & de ne craindre point le iuge, perist à l'endroit de celuy qui est mal aduisé : il se descouvre & trahist soi-mesme. Cōsidere dōc ce que i'espere, ou plustost que ie me promets de toi (car esperer est parole du bien qui est incertain) ie ne trouue point avec qui i'aime mieux que tu sois qu'avec toi. Quand ie me ramen-toy les hauts & genereux propos que ie t'ai ouy tenir, ie m'eslouys en moy-mesme, & me persuade que ce n'est point simplement du lāgage, mais que ce sont des voix qui ont de hautes & profondes racines au dedans. Ie croy certainement que cesont paroles d'un homme qui foste de la presse, & qui regarde au salut. Continue donc, ami Lucili^o, parle tousiours ainsi. Vy tousiours ainsi : qu'une chose ne t'abaisse, & ne te face flechir le courage. Rends graces à Dieu pour les anciens vœux,

que tu luy as faits , & recōmence à luy en faire tout de nouueau. Demande lui vne bonne ame, & fais lui priere premierement pour la santé de l'esprit, & puis pour celle du corps. Pourquoi ne lui feras tu pas ceste priere , puis que tu ne lui demandes rien de l'autrui ? Mais afin que selon ma coustume i'accompagne ceste lettre de quelque present, reçois ce que j'ay trouué ce iourd'hui dans Athenodorus. Sçache, dit-il, que tu es deliuré & deffait de toutes mauuaises volonteiz , quand tu es arriué à ce poinct de ne demander rien à Dieu , que tu ne lui puisses demander deuant tout le monde. Car aujourd'hui combien est grande l'hipocrisie des hommes ? Ils barbottent entre leurs dents quelques vilaines prieres , & se taisent au si tost que quelqu'un y preste l'aureille, taschans de celer aux hommes ce qu'ils n'ont point de honte de conter à Dieu. Iuge dōc si ce precepte ne seroit pas salutaire , ni ainsi avec les hommes , comme si Dieu le deuoit regarder , & parle ainsi avec Dieu, comme si les hommes le deuoient entendre. A Dieu,

EPISTRES DE

*De la rougeur & de la honte, & qu'il se
faut proposer quelque homme de vertu à
imiter.*

EPISTRE II.

Et honneste homme, tient amy
à parlé avec moy. Les pre-
miers propos qu'il m'a tenu
m'ont incontinent tesmoigné
combien il y auoit le cœur & l'esprit
bon, & combien il auoit profité en l'e-
stude qu'il à entrepris. Il m'a laissé vn
goust auquel ie m'asseüre qu'il respõ-
dra: car ie l'ay surpris, & à parlé à moy
sans s'y estre preparé. Il rougist aisé-
ment, qui est vn bon signe en vn ieune
hōme, & lors mesme qu'il se viēt à r'as-
seürer, à peine peut il abatre toute ce-
ste hôte tāt la rougeur se prêt viuemēt
en sa face. Ie me doute que lorsmesme
qu'il sera bien rassis, & despouillé de
tous vices, ceste complexion l'accom-
pagnera, voire en sa parfaicte sagesse,
Car les vices qui sont naturels ou en
l'ame ou au corps. ne peuuent estre du
tout effacez par aucune industrie. Ce
qui est nay avec nous, peut bien estre
adoucy & corrigé par art, mais non du
tout surmōté & arraché. On à veu des

plus asseurez hommes du monde, lors qu'ils se presentoient pour parler deuant vne grāde assemblée, fondre tous en sueur, ne plus ne moins qu'on voit aduenir à ceux qui ont longuement trauaillé en vn temps chaud, à d'autres les genoux tremblent, à d'autres les dents claquent, la langue variée, les leures balottent. N'y la discipline, ni l'usage ne peut enleuer du tout ces imperfections. Car nature exerce sa force en cela, & admoneste chacun de son defaut & de sa foiblesse: ie sçay que le rougir est entre ces choses. Car on voit que souuent il court, & s'espend tout a coup en la face de ceux qui ont le plus de grauité & d'expériēce. Bien est-il plus apparent aux ieunes hōmes qui ont & la chaleur plus grande & le teint plus delicat, mais toutesfois les vieux mesmes n'en sont pas exempts. Il y en a qui ne sont iamais tāt à craindre, que quand ils rougissent, comme s'ils verfoiēt en vn coup tout ce qu'ils ont de hōte. Sylla estoit lors tref-violent, que le sang luy estoit monté au visage. Il n'y auoit rien de si mol que la face de Pompée: car il ne parla iamais

en grande compagnie qu'il ne rougisse. Et me souvient que Fabianus en fit autant ayant esté mené au Senat pour déposer de quelque chose, d'ot il n'eust jamais meilleure grace à rougir. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais plustost de la nouveauté de la chose qui encore qu'elle n'esbranle pas, toutesfois esmeut ceux qui nî sont pas duits & exercez, & qui au demeurât sont subiets à rougir par vne naturelle facilité & mollesse du corps. Car comme il y en a aucuns qui ont le sang bon & ferme, ainsi d'autres l'ont mobile, & aisé à se produire au visage. Nulle sagesse, cōme i'ay dit, ne peut oster ces choses là : autrement elle tiendrait la nature sous boucle, si elle pouvoit raser tous les vices qu'elle no^r imprime. Ce qui nous vient par la condition de nostre naissance, & la temperature de nostre corps, quand l'ame se sera autāt reiglée qu'elle pourra, no^r demeurera tousiours. Nous ne pouons faire venir ces choses quand nous voulons, ni les chasser quand nous les auons. Les Comediens qui se messent d'imiter les affections, qui expriment la crainte &

tremblement, qui representent la tristesse, ont accoustumé de contrefaire ainsi la honte ils courbent la teste, ont la parole basse, regardēt en terre, mais de rougir ils ne peuuent: la rougeur ne peut estre ni prohibée ni commandée: telles choses ne reçoüēt loy que d'elles: elles viennent sans nous demander congé, & s'en vont de mesme. Mais il faut meshuy clorre ceste lettre, & luy dōner son saufconduit. Reçoy donc de moi ce precepte, comme tres-salutaire, & lequel ie veux que tu retienne: en ton esprit. Il nous faut choisir quelque homme de bien, lequel nous nous representations à toute heure deuāt nos yeux, afin que nous viuions, comme si l'on regardoit toutes nos actions. C'est, ô amy Lucilius, vn des preceptes d'Epicurus: Il nous veut donner vne garde & vn gouuerneur, & non sans cause. La plus grâde partie des pechez en seroit à dire si quelque tesmoin assistoit à ceux qui commettent le peché. Que l'ame donc se propose quelque personnage qu'elle respecte, par l'autorité duquel elle face son secret mesme plus saint & plus religieux. O

que celuy est heureux qui n'amende pas seulement ses actions, mais ses pensées! heureux qui peut respecter quelqu'un de telle sorte, que seulement en s'en souuenant il en reforme son ame! Qui peut ainsi respecter sera bien tost digne d'estre respecté luy-mesme. Choisi doncques Caton, ou si celuy te semble trop aspre & trop seuer, choisi Lelius, qui est plus doux & plus facile, choisi celuy de qui la vie & la parole te sera plus agreable, & te remettant à chaque heure deuant les yeux son ame & son visage, près-le ou pour guide, ou pour exemple. Il est besoin d'auoir quelqu'un, aux mœurs duquel les nostres se dressent. Les choses deprauiées ne se corrigent qu'avec la reigle. A Dieu.

Le bien & commodité de la vieillesse. ou nous deuons borner nostre vie: & qu'en ne peut estre contraint de viure en necessité.

EPISTRE. 12.

DE quelque costé q'ie me tourne i'apperceoy des preuues de ma vieillesse. Estant n'aguères arriué à ma maison que i'ay près de la ville, ie me plaignoy de la despence que

Py faisoÿ tous les iours en reparations: mon seruiteur que ie tien là me respõd que ce n'est point sa faute, qu'il fait tout le mieux qu'il peut, mais que le bastiment est trop vieil & caduc, & toutefois c'est moi qui l'ay fait. Je laisse à penser comme il m'en va, puis que les pierres de mon aage tombent d'ancienneté. Estant picqué de cela, ie pren occasion de me courroucer sur chaque premiere chose que ie rencontre en chemin. Il paroist bien, di-ie, que ces arbres ne sont point labourez: ils n'ont point de feuilles, leurs branches sont toutes halées & abougries, & leur tronc couuert de mousse & d'ordure: cela ne seroit point si on les deschaussoit, & si on les arroüoit souuent. Il iure par son Dieu qu'il y a fait son deuoir, & qu'il n'a chômé iamais: mais qu'il ni a ordre que les arbres ont fait leur temps. Lors il me souuient de les auoir plantez moy-mesme, & d'en auoir veu les premieres feuilles. Je doy cela en ma maison Rustique, qu'en quelque part que ie puisse mettre les yeux, elle m'y represente ma vieillesse. Embrassons-la donc, & ay-

EPISTRES DE

mons-la : elle est toute pleine d'agrea-
ble volupté, si on la sçait bien goustier.
Les pommes ne sont iamais si bonnes
que quand elle commencent à passer.
L'enfance est tres-aggreable en son is-
sue. A ceux qui aiment à boire, la der-
niere fois est la plus delectable, cel-
le qui le trempe dans le vin, & qui est
donnée à l'yuresse comme pour son
dernier œillage. Tout ce que la volu-
pté de l'homme a de plus plaisant, elle
se le reserve sur la fin. L'âge qui de-
cline est aussi tres-aggreable quand il
n'est pas encore du tout sur la decheu-
te. Et celuy mesme qui cōme vne gou-
te d'eau se tient au bord de la dernie-
re tuille, à ses plaisirs particuliers, ou
cela succede en lieu de plaisirs de n'en
avoir point de besoin. O combien il est
doux & plaisant de se voir deschargé
de toutes conuoitises ! Mais, diras-tu,
il est fascheux d'avoir tousiours la
mort deuant les yeux. Premièrement
elle doit estre autāt deuant les yeux au
ieune qu'au vieil : car deuant elle, nul
n'est releue pour estre mineur, & puis
il n'en est point de si vieil qui n'aye es-
perance de viure au moins vn iour. Or

est vn iour vn degré de la vie: car tout nostre âge est cōme vne sphere a plusieurs cerceles, les vns enfermez dās les autres. Il y en a vn qui les comprend & encerne tous, qui est celui de la natiuité iusques à la mort: vn autre qui exclud les années de l'adolescēce: vn autre qui cōtient toute la ieunesse: apres ceux-ci vient l'année, qui encloft tous les temps, par la multiplication desquels la vie est composée. Dans le cercele de l'année est le mois, & dans celui du mois est le iour, qui est le plus petit de tous. Mais si a-il toutefois son commencement & sa fin, son leuer & son coucher. Et pour ceste raison Heraclitus, qui fūt surnommé Scotinos, à cause de l'obscurité de son parler, disoit qu'un iour estoit pareil à tous. Ce que quelqu'un a interpreté autrement: à sçauoir qu'un iour estoit pareil à tout en nombre d'heures, & disoit vray. Car si le iour est vn tēps de vingt quatre heures, il est necessaire qu'ils soiēt tous pareils, parce que la nuit a ce que la lumiere a perdu. Vn autre a dit, qu'un iour estoit semblable à tous, à cause de la conformité & ressemblan-

ce: car il ni a rien en l'espace d'un fort long temps, que tu ne trouues en vin iour, la lumiere & la nuit, les tours & les retours du Ciel. Par ainsi il faut disposer de telle sorte chacun iour, comme s'il tenoit en soy tous les autres, & s'il deuoit remplir & consommer nostre vie, Pacuius, celuy qui vsurpa la Syrie, s'estant enseveli le soir dans le vin & les viandes qu'il auoit fait richement & somptueusement apprester, quasi comme si lui-mesme se fust fait ses obseques, se faisoit emporter de la table en son liect: de telle façon que parmy les danses & claquemens de mains de ses amoureux, on chantoit en musique, *Il a vescu, Il a vescu*, & ne se passoit iour qu'il ne s'ensevelist ainsi. Ce qu'il faisoit de mauuaise foy, faisons le nous de bonne, & comme nous approcherons de l'heure de la retraite, disons en nous resiouyssant,

J'ay vescu, & achené le cours, que fortune m'auoit donné.

Si Dieu y adioust le lendemain, receuons-le avec actions de graces. Celui est tres-heureux, & assuré possesseur de soi-mesme, qui attend le iour

du lendemain sans sollicitude. Quiconque en se couchant a dit, J'ay veſcu, met en ligne de gain de quoy le lendemain il ſe leue. Or ne reſte-il plus rien à ceſte lettre, q̃ de la charger de quelque beau preſent pour te la porter. C'eſt mal de viure en neceſſité, mais d'y viure, il ni a nulle neceſſité. Car le chemin qui mene à la liberté, eſt de tous coſtez ouuert, court, & aiſé à tenir. Louons Dieu de quoy perſonne ne peut eſtre contraint à viure, & qu'il eſt loiſible à chacun de fouler aux pieds la neceſſité, C'eſt, dis-tu, vn mot d'Epicurus. Puis qu'il eſt veritable, il eſt mien : Car toutes choſes bonnes ſont communes. A Dieu.

De l'vtilité qu'il y a à s'exercer contre les aduerſitez: & des remedes contre la crainte.

EPISTRE. 13.

E ſçay que tu as beaucoup de courage : car auparauant que ie te dreſſaſſe aux preceptes ſalutaires & vainqueurs des aduerſitez, tu te plaiſois aſſez de t'exercer contre la fortune, & t'y es aſſeuré encore d'auantage, depuis que tu as eſprouué tes forces, & es ve-

ÉPISTRES DE

au aux mains avec elle. Car auât auoît
 veu, & quelquefois approché l'énemi,
 on ne peut bonnemēt iuger cōbien on
 a d'assurance à l'encontre de luy. Les
 choses contraires & difficiles font la
 vraye touche d'une ame qui est toute
 à soy, & qui n'est pour se soumettre à
 la puissance de personne. L'athlete ne
 peut apporter fort grande aspreté au
 combat, qui n'a iamais veu la chair
 meurtrie & descouppée. Celuy qui a
 veu souvent verser son sang, à qui les
 coups de poing ont fait sauter les dēts
 hors de la bouche, qui ayât esté réuer-
 sé, a fait perdre terre à son ennemi, qui
 estant ietté à bas, n'a point ietté le
 courage, qui autant de fois qu'il est
 cheu, fest releué plus ardent & fu-
 rieux, celuy, di-je, entre dans le
 camp avec vne grande assurance. Et
 pour persister en ceste similitude, la
 fortune t'a souvent mis au dessous
 d'elle, & si toutesfois tu ne t'y es point
 rédu, mais tousiours t'es releué, & luy
 as fait teste avec vn cœur plus fier &
 plus vigoureux. Aussi à la verité, vne
 ame genereuse gagne ordinairement
 quelque auâtage alors qu'elle est irri-

tée. Toutesfois fil te semble bon ainsi, prens de moi encore des forces pour te fortifier de plus en plus. Plusieurs choses, amy Lucilius, nous font plus de peur que de mal, & sommes souvent plus trauaillez par l'opinion que par l'effet. Je ne parle pas à ceste heure avec toy vn langage Stoique, mais vn bas & vn plus vulgaire: Car nous disons, que toutes ces choses qui causent en nous les cris, & les gémissemens sont legeres & contemptibles. Laissons à part ces grandes paroles, mais toutesfois tres-veritables. Je t'admoneste seulement de ne te faire point miserable auât le temps, en craignant, comme toutes prochaines les choses qui peut estre n'aduiendront iamais, ou à tout le moins qui ne sont point encores venuës. Souuent nous augmentons nostre mal, ou luy allons au deuant, ou le forgeons nous mesmes, quand il n'est point ailleurs. Accorde moi donc cela qu'à chaque fois que tu seras parmi des gens qui tascheront à te persuader que tu es miserable, tu viennes à considerer à part toi ce que tu sens, & nō ce que tu oys.

EPISTRES DE

Consulte premierement avec ta patience, & interroge toy toy-mesme qui dois mieux cognoistre ce qui te touche, q̃ tout autre. Parle à toy ainsi, Pourquoi est-ce que ceux-ci lamentent ma fortune ? dequoy est-ce qu'ils tremblent, comme s'ils craignoient que le contrecoup de ma calamité ne faute iusques à eux ? Ce que ie crains n'est il point plus descrié que dangereux ? Est-ce point sans cause, que ie m'afflige pour vne chose, en laquelle il n'y a nul mal que celuy que i'y fay ? Or si tu veux sçauoir par quelle reigle tu pourras cognoistre, si les choses qui te tourmentent sont fausses ou veritables, la voici. Nous nous donnons peine, ou pour ce qui est present, ou pour ce qui doit suruenir. Quant à ce qui est present, il est aisé de s'en refoudre : car si ton corps est auourd'huy libre & sain & sans douleur, di en toi-mesme, Auourd'huy ie me porte bien, demain no' verrons que ce sera. Et pour le regard de l'aduenir, premierement pres-toi garde s'il y a des preuues certaines qu'il doie aduenir quelque mal : car le plus souuent nous sommes agitez par

soupçon, & sommes effrayez par l'illusion du bruit commun, lequel aiant bien le pouuoir d'esbranler tout vn cāp, & vn peuple, à, par plus forte raison, beaucoup plus d'autorité sur chaque particulier. Il est sans doute ainsi, ami Lucilius, nous nous laissons aller bien viste à l'opinion commune, nous ne contrerollons pas les choses qui nous causent la peur, ny ne les secouons, Nous les receuons seulement, & en tremblons, & leurs tournons le dos, semblables à ceux, que la poussiere leuée par vn troupeau de bestial priné, met en desroute, ou ceux qui s'espouuantent par vn bruit qui court, sās qu'on en puisse trouver l'auteur. Et par malheur, ie ne sçai comment il se fait, que les choses fausses nous troublent plus que les vraies: car les vraies ont vne certaine mesure: les autres sont liurées à la vague coniecture & licence de l'ame, qui est desia espouuentée d'où il se fait; qu'il n'y a point de fraieurs si pernicieuses ne si irremediabiles, que celles qu'on nomme Paniques. Car toutes les autres sont bien sans discours, mais celles.

cy sont sans entendement. Si donc on nous denonce qu'il est vray semblable que quelque mal-heur doit arriver, difons à l'opposite, Il y a donc du temps, avant qu'il soit vrai. Combien de choses s'ôt aduenües, auxquelles on n'auoit point pensé? & à combien a-on pensé, qui ne sont pas aduenües? Et posé ores qu'il d'eust aduenir, quel gain y a-il à preuenir son mal-heur? Il ni aura que trop de temps de le sentir, quád il sera venu. Ce pendant promettons nous quelque meilleur succez: ce sera pour le moins autant de bon temps gagné. Et puis il peut suruenir beaucoup de choses, par le moyen desquelles le dâger, quád il seroit prochain, voire presque tout porté, ou subsistera, ou du tout passera, ou à l'aduenture se diuertira sur la teste de quelque autre. Souuent les flâmes se font ouuertes, & ont donné passage pour les éuiter. Tel est cheu de bien haut, qui s'est trouué doucement couché à terre. Quelquesfois vne teste exposée au dernier supplice a esté sauuée sur le brâle mesme de l'exécution: Et se trouuera quelqu'un qui aura en-

feueli celuy qui deuoit estre son bour-
 reau. La mauuaise fortune n'est pas
 elle-mesme sans son inconstance, &
 sa legereté. Il peut estre que le mal-
 heur sera, & peut-estre qu'il ne sera
 pas. Et ce pendant qu'il n'est pas, au
 moins propose toi ce qui peut arriuer
 de mieux. Mais tout au contraire, il
 aduient par fois que lors mesme qu'il
 n'y a nulle apparence de mauuais pre-
 sage, l'esprit se forge de fausses ima-
 ginations, ou il interprete quelque
 mot de double signification en la pire
 partie, ou se propose l'offence & l'indi-
 gnation de quelqu'un plus grande que
 elle n'est, & songe non combien il est
 irrité, mais combien il peut, si est
 irrité. Or n'y a-il plus d'occasion de
 viure, il n'y a plus de fin à la misere, si
 on craint tout autāt qu'on peut erain-
 dre. Il faudroit tout au rebours reiet-
 ter & mespriser la crainte mesme, qui
 a les occasions toutes apparentes. C'est
 là où la prudence & la force d'enten-
 dement nous deuroient principale-
 ment seruir: pour le moins faudroit-il
 chasser vn vice par l'autre, & tempé-
 rer la crainte par l'esperance. Car il

n'est rien si certain de tout ce qu'on peut craindre, qu'il ne soit encore pl^{us} certain que les choses craintes peuvent s'escouler, s'esuanoüir, & les esperées decevoir. Balance donc la peur avec l'esperance, & s'il y a du doute de tous costez, croy ce que tu aymeras le mieux, & quand bien il y aura plus d'apparence pour la crainte, fay le contrepois toy-mesme en inclinant vers la part plus fauorable, & cesse de t'affliger. Discour à toute heure en ton entendement que la pl^{us} grande partie des mortels se trouble & s'agite pour chose ou il n'y a mal quelcōque, n'y n'en y peut auoir : & la raison de cela est, que personne ne se resiste à soy-mesme, depuis qu'on commence d'estre esbranlé. Nul ne pretend la peine de verifier sa crainte, personne ne pense en soy-mesme, que l'autheur est à l'aduenture vn homme vain, qui le peut auoir ou songé, ou creu de leger. Nous faisons le contraire : nous nous rendons d'ouïe, & nous donnons tous entiers au premier venu, qui no^{us} r'apporte quelque chose. Nous craignons l'incertain, comme certain, & ni sça-

uons tenir aucune mesure. Le simple soupçon deuient incontinct vne crainte formée. Mais i'ay honte de parler ainsi avec toy, & t'appliquer de si legers remedes. Quand quelqu'autre donc te dira, Pren courage, ce que tu crains n'adiendra point : di tout au contraire, Et quand il aduiendra, quoy pour cela ? Ce sera à l'aduenture pour mō bien & aduantage qu'il aduiendra, & ceste mort fera hōneur à ma vie. La ciguë a fait grāde & illustre la renommee de Socrates. Qui osteroit à Caton ce glauiue proteſteur de sa liberté, luy emporteroit la plus grande partie de sa gloire. Il est vray, que ie suis trop long temps à t'exhorter, toy qui n'as point de besoin d'estre exhorté, mais d'estre instruit & admonesté seulement. Ce ne sont pas icy choses contraires à ta nature. Tu es né pour accomplir tout ce que nous en disons. Et de tant plus dois-tu estre soigneux d'augmenter & embellir les graces que la nature t'a faite Mais il est mes-huy temps de cacher ceste lettre, l'ayant premieremōt chargée de quelque haute & genereuse parole, pour

te l'apporter. Entre les autres maux la folie a encore cestuy-cy, quelle commence tousiours a viure. Considere, amy Lucilius, que ceste parole signifie & tu entendras cōbien est sordide la legereté des hommes, lesquels sont tous les iours occupez à proiecter de nouueaux fondemens de la vie, & sur leurs issuë entrent en nouuelles espérances. Si tu iettes l'œil sur vn chacun, tu rencōtreras des vieillards qui s'apprestent à l'ambition aux voyages, & aux negotiations. Et qu'y à-il de plus laid, qu'un vieillard commençant à viure? Ie n'auroy que faire d'alleguer. l'hautheur de ceste sentēce, si elle n'estoit des plus secretes, & nō couchée entre les mots vulgaires d'Epicurus, que ie me suis permis d'vsurper & adopter.. A Dieu.

*Que c'est que nous deuons à nostre corps:
d'euiter les occasions qui peuvent nuire,
& que celuy a le plus de richesses qui
n'en a point de besoin.*

EPISTRE. 14.

L'Aduoué que nature à empreint en chacun de nous vn soin & affection

à sa propre personne: ie confesse, que nostre corps est sous nostre tutelle: ie ne nie point qu'il ne faille vser en son endroit de quelque indulgence: mais il ne faut pas qu'il nous tienne en seruitude. Celui sera serf de plusieurs qui le sera de son corps, qui s'en donra trop de peine, & qui y rapportera toutes choses. Nous nous y deuons comporter, non comme ayans la vie pour luy, mais comme ne la pouuans auoir sans luy. Le trop lui porter d'affectiō nous inquiete de mille craintes nous charge de diuerses sollicitudes, & nous expose & assuiettit à vne infinité d'outrages. Celuy qui en fait trop de compte, en fait peu de ce qui est honneste. C'est raisō qu'il soit gardé soigneusement, mais à telle condition toutes fois que quand la raison, l'honneur, & la foi le requerra on soit prest à le ietter au milieu des fournaises. Fuiōs neantmoins autant que nous pourrons, non seulement les dangers, mais les incommoditez. Mettons nous à couuert, & retirons nous en lieu de seureté, pensans à toute heure par quels moyens nous pourrons esloigner de nous les

choses qui sont à craindre, desquelles, si ie ne me trompe, il y à trois especes. On craint la pauvreté, les maladies, & la violence des plus puissans. De toutes ces trois, celle qui nous translit le pl^o, est la menace que nous fait la grandeur & la puissance d'autrui, d'autant qu'elle se presente avec beaucoup de bruit & de tumulte. Les maux naturels que i'ay dit, comme la pauvreté & les maladies se trainent à cachette & avec silence. Ils ne nous mettent point la fraieur par les yeux, n'y par les oreilles. Mais cet autre mal vient avec vne grande pompe. Il à autour de soy le fer, le feu, les chaines, & vn nombre de bestes farouches, pour les acharner sur nos entrailles. Tant de prisons, tât de rouës, tant de tenailles, ce pieu, ou l'on empale les homnies, les membres rompus, & tirez à quatre cheuaux, & tels autres artifices de cruauté, desquels la varieté est si grande, & l'apprest si terrible. Ce n'est pas grande merueille s'ils apporte beaucoup de crainte: car tout ainsi que le bourreau tant plus d'instrumens de douleur il presente au patient, tant plus il l'afflige:

ge: aussi entre les choses qui sur char-
gent, & blessent nos ames, celles ont
plus de forces qui ont plus de quoy se
faire voir. Ce n'est pas à dire que les
autres peste, i'enten la faim, la soif,
les abscez & apostumes des intestins,
& la fieure qui nous seche & rostit les
boyaux, ne soient autant fascheuses &
douloureuses, mais elles s'ont occultes,
n'aians rienqu'elles puissent produire
& faire marcher deuant elles. Celles
icy comme les grandes armées, ob-
tiennent la victoire par la grandeur de
leur mōstre & de leur apprest. Mais le
vray remede contre ces dangers est de
s'abstenir de les prouoquer. Par ainsi le
sage n'irritera iamais les plus puissās,
ains euitera leur courroux, comme le
marinier le grain de la tempeste. Quand
tu traiectas en Sicile, ton pilote mal-
aduisé mesprisa les menaces du vēt de
midy, qui est celuy qui fait bouillon-
ner & tournoyer ceste mer-la: il ne
double pas charibde, ains chasse droit
au plus pres, ou les bancs brisent les
flots, & font rouler les eaux, Quelque
autre mieux entendu se fust enquis à
ceux du pais, auant s'embarquer de la

nature de ceste mer, & des signes que
 portoient les nues & eust tenu sa rou-
 te loin des endroits descriez de ces
 tournoyemēs. De mesme en fait le sa-
 ge: il fuit ceux qui luy peuuent nuire,
 se donnant premierement garde de ne
 monstrier de les fuir. Car vne grande
 partie de l'asseurāce git à ne faire pas
 estat de la chercher. Ce n'est pas de
 nostre professiō de quēster les faueurs
 du peuple, ny aussi ne sert à nostre seu-
 reté de faire profession de les fuir,
 d'autant que les choses qu'on fuit, on
 les condamne. Il nous faut donc soi-
 gneusement prendre garde par quel
 moie nous nous en pourrons asseurer:
 ce que nous ferons, si premierement
 nous ne cōuoitions aucune de ces cho-
 ses qui mettent les competeurs en
 querelle: Et puis si nous n'auons rien
 qui par l'apparence du profit nous fa-
 ce dresser des embusches. Ainsi ie te
 conseille qu'il y aye à butiner sur toy
 le moins qu'il se pourra. Personne n'est
 affamé du seul sang de l'homme, où à
 tout le moins fort peu. La pluspart
 demande plus la bourse que la vie. Le
 brigand donne passage à l'homme nud,

& en vn chemin guetté, le pauvre ne trouue point d'empeschemēt. Apres il faut selō l'anciē precepte, mettre peine d'éuiter trois choses, c'est à sçauoir d'estre hay, enuie & mesprisé: ce qui ne no^r peut estre enseigné que par la seule Philosophie: autrement il est bien mal aisé de se gouuerner de telle sorte, qu'on se sauue de tous les trois. Iettōs nous donc sur ses ailles, qui nous seront comme des Isles & lieux de franchise, ie ne dy pas enuers les bons seulement, mais enuers ceux qui ne sont que mediocrement mauuais. Car l'e-loquence, & telles autres professions qui tendent à esmouuoir vne commune, ont leur aduersaire. Ceste ci qui est pacifique & retirée, & qui ne se mesle que de soy mesme, ne peut estre ni enuie ni mesprisée, ains luy est porté honneur & respect par toutes les autres sciences, voire du consentement de s plus meschans. Iamais le vice n'acquerra tant de force, iamais on ne cōiurera tant contre la vertu que tousiours le nom de la Philosophie ne demeure saint & venerable. Mais au demourant, il la faut traitter avec mode-

ration & tranquillité. Il est vray qu'à
 l'adventure tu me diras que Caton ne
 l'a pas traitée avec cette modestie, qui
 se persuada de pouuoir reprimer par
 son seul aduis l'ardeur de la guerre ci-
 uile, qui se ietta au milieu des armées
 de deux Princes forcenez: qui comme
 les vns offensaient Pompée, les autres
 Cesar, offensoient to^r les deux ense-
 mble. Mais ie te respōdray qu'on pour-
 roit débattre, si c'estoit en ce temps la
 sagement fait à luy de s'entremettre
 des affaires publiques. Que prétendois
 tu faire Caton? La cause de la liberté
 ne se plaidoit pas alors: il y auoit long
 temps quelle estoit mise sous les pieds
 On debitoit seulement lequel des deux
 seroit le maistre, ou Cesar, ou Pom-
 pée. Qu'auois tu que faire de cette
 querelle? Tu ni auois nulle part: il e-
 stoit question de choisir vn Seigneur.
 Que pouuoit-il chaloir lequel ce fust,
 veu qu'on ne pouuoit prédre les deux,
 ni le pire, ni le meilleur? I'ay touché
 le dernier acte de la vie de Caton mais
 ni ses premieres années ne furent ia-
 mais telles, qu'il fust conuenable à vn
 homme sage de s'entremettre de la

chose publique qui estoit ja exposée en proye. Car que fist-il autre chose que tempester, & ietter des voix inutiles, & paroles perduës, pendant que le peuple, en le fousleuant, se iouoit de luy comme d'un balon, luy crachoit au visage, le trainoit par force hors la place, & du Senat le menoit à la prison? Or ie laisse à disputer si le sage doit employer sa peine en lieu ou elle doieue estre perduë. Ce pendant ie te renuoie à ces Stoiques, lesquels reiettez de la chose publique, se sont retirez pour reformer la vie, & faire des loix au gère humain, sans encourir l'indignation des plus puissans. Il est sans doute plus expedient au sage d'en vser ainsi, que d'aller troubler & heurter les mœurs publiques, & de se faire montrer au doigt par l'estrangeté de sa vie. Ce n'est pas pourtant à dire, que celuy qui suiura ce dessein, soit de tout poinct couuert & asseuré. Car cela ne peut-on non plus promettre que la sante à vn homme temperant, bien que la temperance l'entretienne & le face. On a veu par fois des nauires se perdre à la rade: mais le danger est bien plus

grand quand ils singlent en haute mer. Or quelle seurété y pourra-il auoir en la negociation & entremise de plusieurs grands affaires ? il n'y en a point mesme en la solitude. L'innocent est quelques fois condamné, mais le coupable l'est bien plus souuent. En fin le sage regarde ce qui est le plus expedient en chaque chose, & non ce qui y suruiuent. Car les deliberations sont en nostre main, & des enuenemens, la fortune en ordonne, au iugement de laquelle le sage ne se soubmet iamais. Mais ie voy bien que tu tends la main pour receuoir la rente que te doit porter ceste lettre ; ie te la veux payer en or : regarde donc comment l'usage & fructification d'icelui t'en seroit plus agreable. Celuy iouit de plus de richesses qui en a le moins affaire : car qui a affaire de richesses est en peine pour elles. Or personne ne iouit du bien qui apporte sollicitude. Pendant qu'il pense à les accroistre, il s'oublie d'en user. Il faut qu'il aie tousiours les iettons en main, qu'il se trouue en la place à l'heure de banque, qu'il visite ses liures de raison : Bref de maistre il de-

nient procureur. A Dieu.

*Du traitement du corps, & comment il faut
exercer sa voix : & que la vie du fol est
ingrate.*

EPISTRE. 15.

LEs Anciens auoyent vne coustume, qui à esté obseruée encore de mon temps, de commencer les lettres par ces mots : Si tu es sain, cela va bien: de moy ie suis sain. Or i'estime que celuy diroit aussi bien qui commenceroit ainsi: Si tu vacques à la Philosophie cela va bien: car c'est à la verité estre sain: sans cela l'esprit est malade, & le corps mesme, encore qu'il soit fort & vigoureux n'est pas autrement sain, que comme on le pourroit dire d'un furieux ou d'un frenetique. Ayes donc premierement soin de ceste premiere santé, apres de ceste seconde, qui ne te coustera pas beaucoup si tu te veux bien porter. Car il est mesfisant si vn homme qui traueille à se faire sage, de s'occuper à exercer ses bras, grossir son col, & eslargir ses costes. Quand tu auras la poitrine large, & haute en venaison, autant que tu la

peux auoir, encore n'esgaleras-tu iamais ni la force, ni le poix d'un bon bœuf. Outre ce l'ame estant accablée par la trop grãde charge du corps, en est de beaucoup moins agile. Reserre donc & restrain ton corps le plus que tu pourras, afin de donner vne belle & spacieuse place à ton ame. Ceux qui sont trop soigneux de luy, trainent apres eux plusieurs incommoditez. En premier lieu, le trauail des exercices espuise l'esprit, & le redinhabile à l'estude des sciences plus hautes & plus aiguës. Et puis ils meinent vne suite de tres dangereuses desbauches, comme ce sale & vilain mestier des hommes, occupez entre l'huyle & le vin, à qui le iour semble estre heureusement passé, s'ils ont bien sué, & si en lieu de ce qui cest exalé par la sueur, ils ont de rechef remply de vin leur estomach vuide. Boire & suer, c'est la vie d'un Cardiaque. Il y a biẽ des exercices qui sont courts & faciles, & qui relachent le corps sans grande perte de temps, auquel il faut principalement regarder : comme courir, danser, sauter & voltiger. Choisi de tous ceux la lequel

que tu voudras l'vsage t'en fera ayse. Mais quelque chose que tu faces, retourne biẽ tost du corps à l'ame: à celle-là vacque y iour & nuit. Elle se nourrist & s'entretient avec peu de peines. Ni le froid, ni le chaud n'empeschera point son exercice, non pas la vieillesse mesme. Trauaille dõc soigneusement apres ce bien, qui est fait meilleur par la vieillesse. Ce n'est pas que ie vueille que tu sois tousiours touché sur vn liure, ou que tu ayes incessamment la main sur des tablettes: il faut donner quelque rafraichissement a l'ame, mais que ce soit pour la relascher seulement, non pour la lacher du tout. Vn simple geste agite tout le corps, & n'empesche point l'estude. Tu pourras lire dicter parler, & ouyr mesme en te promenât. Ne mesprise pas aussi l'elevation de la voix, pourueu qu'ores elle ne se hausse: ores se baïsse a certaines pauses: non qu'il la faille dès le commencement monter aussi haut qu'o peut Car c'est chose si naturelle que de l'inciter peu a peu, que mesme nous voyons les plaideurs venir ordinairement du parler

au crier: nul n'ignore du premier coup
la misericorde des iuges. Mais ie veux
dire, que faisant exercice de la voix se-
lon que tes flancs, & ta voix mesme te
le conseilleront, tu ne vienne par fois
à la forcer en tempestant d'une façon
rustique & mesleante: & aussi quand
tu la voudras ramener, quelle descende
peu à peu, & quelle ne tombe pas tout
à coup. Car ce n'est pas nostre intétion
d'exercer la voix: nous voulons que ce
soit elle qui nous exerce. Or pour clorre
ma lettre, voicy vn bel enseigne-
ment. La vie de l'homme fol est ingra-
te, & remplie d'effroy & d'agitation
pour l'attente de l'aduenir. Mais quels
sont, dis tu, ces hommes fols? Nous
mesmes que l'aveugle conuoitise pre-
cipite dans ces choses qui nous tour-
mentes, ou a tout le moins qui iamais
ne nous contétent, auxquelles si quel-
que chose pouuoit estre assez, ja elle
seroit qui ne considerons pas, combien
il est plaisant de ne demander rien, &
cōbien il est magnifique d'estre tout à
foy mesme, & ne tenir ni recognoistre
rien de la fortune. Souuienne toy donc
à toute heure, amy Lucilius, combien

font grandes les choses auxquelles tu es parueni iusques icy. Quand tu auras regardé ceux qui marchent deuât toy, regarde aussi ceux qui marchent apres Si tu ne veux point estre ingrat enuers Dieu, & enuers ta propre vie, considere combien tu en laisses derriere toy. Mais pourquoy te compare-ie aux autres? Tu t'es, si tu y prens garde, deuanté toy-mesme. Estably vne borne que tu ne vueilles outre-passer, mesme quand tu pourrois. Ces biens pipeurs, sont meilleurs à ceux qui les esperent, qu'à ceux qui les iouissent, fen iront à la fin. S'il y auoit en eux quelque chose de solide, ils rempliroient quelques fois: ou tout au contraire, ils conuient à boire par leur seule apparence: & tant plus on en boit, tant plus on fen altere. Mais ce que le sort incertain du temps aduenir charie & traine avec soy, pourquoy impetreray-ie plustost de la fortune, qu'elle le me donne, que de moi que ie ne le demande. Et pourquoy en le demandant, m'oublieray-ie de la fragilité du genre humain? pourquoy accroistray-ie l'amas de mes peines. Voicy le dernier iour, ou fil ne

l'est, c'est le prochain voisin du dernier. A Dieu.

Comme la Philosophie nous est en toutes façons nécessaire, & que celui est pauvre qui se mesure à la nature, ny riche qui à l'opinion.

EPISTRE 16.

IE sçay bien qu'il t'est notoire, amy Lucilius, que nul ne peut heureusement viure, voire non pas passablement, sans l'estude de la sagesse, & que la vie est faite heureuse par la perfection d'icelle, & tolerable par son seul commencement. Mais ce n'est pas assez que cela te soit notoire. Il reste encore de l'enchasser dans ton ame, & l'y asseurer par assidue meditation. Car il y a bien moins à faire de se proposer vne chose honneste, que de la conseruer, quand on se l'est proposée. Il faut perséuerer, & par continuelle diligence accroistre sa force, afin que ce qui est à ceste heure seulement bonne volonté, passe en naturel & complexion. Tu n'as donc que faire d'vser de longues & affirmatiues paroles en mon endroit. Car i'enten que tu as beaucoup profité. Je sçay de quel-

le ame partent les choses que tu es-
 cris, & qu'elles ne sont ny fardées, ny
 desguisées: Toutesfois ie te veux dire
 franchement mon opinion. I'ay desia
 quelque esperance de toy, mais non
 pas encore entiere asseurance, & si
 tu m'en crois, tu en feras ainsi toy mes-
 me. Ne croy pas si soudainement &
 si aisement. Sonde toy, & obserue toy,
 & auant tout regarde si tu as profité
 ou en la science, ou en la vie mesme.
 La philosophie n'est pas vn artifice po-
 pulaire, n'y forgé pour l'ostentation:
 elle ne gist pas aux parolles, mais aux
 œures. Il ne la faut point appeller
 pour passer le temps & empescher l'é-
 nuy de l'oisiueté. C'est elle qui forme
 l'ame, qui dispose la vie, guide les a-
 ctions, monstre ce qu'il faut suivre ou
 fuir: elle qui tient le timon, & adres-
 se la route a ceux qui flottent parmy
 les bancs & les escueils de ceste vie:
 sans elle nul n'est asseuré. Il y suruient
 a chaque heure vne infinité de choses
 qui requierent conseil, qu'on ne peut
 prendre d'ailleurs que d'elle. Mais
 quelqu'un pourra dire, Aquoy sert la
 Philosophie, s'il y a vne destinée ou vn

Dieu qui regisse tout, ou vne fortune
 que commande? Car les choses cer-
 taines ne peuuent estre changées: &
 contre les incertaines qu'elle proui-
 sion peut-on faire, si Dieu à preoc-
 cupé toutes les deliberatiōs des hom-
 mes? S'il a desia ordonné ce qui doit
 estre fait? ou si la fortune ne permet
 rien à leur conseil? Quoy qu'il soit de
 tout cela, ou si tost cela est, il faut, ami
 Lucilius, vacquer à la Philosophie, ou
 soit que la destinée no^r tienne estrains
 à des loix irreuocables, soit que Dieu,
 arbitre de l'vniuers, dispose de toutes
 choses, soit que sans ordre la fortune
 jouë des choses humaines à la pelotte,
 la Philosophie nous doit seruir de sau-
 uegarde: elle nous exhortera d'obeir
 à Dieu volontairement, & de resister
 constamment à la fortune: elle nous
 enseignera de suivre Dieu, & de por-
 ter l'accident. Mais ce n'est pas a ceste
 heure qu'il faut entrer en dispute si
 nous y auons quelque droict, & si la
 preuoyance est en nostre pouuoir &
 arbitre, ou si la fatalité nous traine en-
 chainez a la suite, ou si quelque puis-
 sance soudaine & fortuite est la mai-

fresse absoluë. Je reuiens a t'exhorter,
 de ne laisser point alentir & refroidir
 ceste ardeur de ton esprit. Entretien
 le de façon, que ce qui est a ceste heu-
 re en lui viuacité & gaillardise, de-
 uienne habitude. Si ie te cognoy bien,
 dès le commencement tu as ietté l'œil
 sur ce que ceste lettre t'apporte de
 present. Je continuë encore d'estre li-
 beral des biens d'autrui: mais d'au-
 trui ne sont-ils point d'antât que tout
 ce qui est bien dit, par quiconque ce
 soit ie le puis dire moienn. Epicure dit,
 Si tu reigles ta vie a la nature, tu ne
 peux estre pauvre, si a l'oppinion, tu ne
 peux estre riche. La nature demande
 peu, l'opinion trop. Que tu ayes seul
 tous les biens, que beaucoup d'hōmes
 riches possèdent: que la fortune t'en-
 richisse par dessus la mesure d'vn hom-
 me priuë: qu'elle te couure d'or, te ve-
 stisse de pourpre: qu'elle te verse tant
 de delices & de facultez, q̃ tu puisses
 courir la terre de marbre, & que tu
 n'ayes pas seulemēt des richesses pour
 les iouir, mais pour les ietter, adioust
 yencore les peintres & les statuës,
 & tous les engins & labours des arti-

sans de la luxure, tu apprendras de toutes ces choses à conuoiter tousiours d'auantage. Les desirs naturels sont limitez, ceux qui partent de la fausse opinion, ainsi que toutes choses fausses n'ont point de limite. Retire toy donc des choses vaines, & quand tu voudras sçauoir si tō desir est naturel ou non, regarde si tu y verras quelque borne ou il puisse demeurer ferme. Si tant plus tu iras vers luy, il s'esloigne tousiours de toy, appren qu'il n'est point selon nature. A Dieu.

Que la pauvreté est vn moyen pour s'acheminer à la vertu.

EPISTRE. 17.

Iette toutes ces choses, si tu es sage, ou plustost afin que tu sois sage puis va à tire d'aile vers la bonne conscience. Si quelque chose te retiēt, ou desnouë là où la romps du tout. Je suis me diras-tu, retardé par mes affaires domestiques: Je les veux ordonner de telle sorte que mon reuenu me puisse nourrir sans rien faire, afin que la pauvreté ne me soit importune, ou moy à quelque autre Je te dy, que quand tu allegues cela, tu monstres n'entendre

pas assez la grandeur & la dignité du bien que tu veux acquérir. Tu vois bien en general, & comme en bloc, que la Philosophie est profitable : mais tu ne vas pas subtilement sonder toutes les parties, ni ne sçais pas encore combien elle nous peut aider par tout, & de quelle façon elle nous secourt aux grandes choses, & s'accommode aux petites. Croy moy, prens auis d'elle : elle te conseillera de ne t'amuser pas apres tes comptes. Tout ce dōc que tu cerches, est de t'affrāchir de la pauvreté : & que diras-tu si elle est souhaitable ? Les richesses ont empesché beaucoup d'hōmes de s'addōner a la Philosophie : la pauvreté est toujours libre. Quand la trompette de l'ennemy sonne, le pauvre sçait bien que ce n'est pas a luy qu'on en veut. En vne surprise & chaude alarme, il n'a soucy de sauver autre chose que soy mesme. S'il luy faut faire vn voyage en mer, le silence n'en est pas moindre au port, pour le peuple qui l'accompagne en son embarquement : il n'a point autour de soy si grande troupe de seruiteurs qu'il luy faille pour les nourrir, se servir de

EPISTRES DE

la fertilité des pays d'outre-mer. Car il est aisé de nourrir peu de vêtres qui ne demandent autre chose que d'estre remplis. Il ne couste gueres d'appaiser la faim, mais il couste beaucoup de contenter la delicatesse. La pauvreté se contète de satisfaire aux desirs qui la pressent. Pourquoy donc, refuseras tu d'avoir celle pour familiere, de laquelle les riches mesmes imitét les façons pour viure sainemét? pour bien vacquer aux affaires de tō ame, il faut, ou que tu sois pauvre, ou q tu invites le pauvre. On ne peut tirer profit de cet estude sans la frugalité, qui est vne pauvreté volontaire. Mets donc à part toutes ces excuses. Ne dis point que tu n'as pas encore tout ce qui te fait besoin: que si tu peux acquerir tant de rente, tu te retireras des affaires, pour te dōner du tout à la Philosophie. Car tout au contraire, c'est elle qui se doit acquerir la premiere: cest par elle que tu dois commencer. Te veux dis-tu, acquerir de quoy viure: Appren donc quant & quant, comment il faut acquerir. Si quelque chose t'ēpesche de bien viure, rien ne t'empesche de bien

mourir. Il ne faut pas que la pauvrete nous destourne de la Philosophie, nõ pas la necessite mesme. Il faut pour elle endurer la faim, laquelle plusieurs ont bien enduré dans ces places assiegées. Et si le seul pris de ceste patience estoit de ne se rendre point a la discretion du vainqueur, combien est plus grand celuy par lequel est promise vn liberte perpetuelle, & certitude de ne s'effraier ny pour Dieu, ny pour homme? Des armées entieres ont souffert l'extreme necessite, insques a viure de racines d'herbes, & a supporter vne faim, horrible mesmes a estre racotée & cela pour acquerir vn Royaume, & qui est encore plus estrange pour le seruice d'autrui. Qui doubtera donc de porter la pauvrete pour chasser les peurs & les fureurs hors de son ame? Il n'est point besoin de rien acquerir premierement il est loisible de paruenir a la Philosophie sans prouisions. Or quand a toy, tu la veux acquerir apres tout le reste tu entens que ce soit le dernier instrumēt de la vie, ou pour mieux dire l'accession. Tout au contraire, ou soit q tu ayes quelque choi

se, appliques toy à elle (car d'où peux
 tu sçauoir, si tu n'as point desia trop?)
 ou soit que tu n'ayes du tout rié, cher-
 che la plustost que toute autre chose.
 N'ayes point de peur que les choses
 necessaires te defaillent : Nature se
 contente de fort peu , à laquelle le sa-
 ge s'accommode , si d'aduanture les
 extremes necessitez luy suruiennent,
 il eschappera de ceste vie, & cessera de
 festre importunn à soi-mesme. Et fil
 à dequoy la prolongner , il en louera
 Dieu , & ne se mettra en plus grande
 peine, que pour les choses necessaires,
 Il rendra à son ventre & à ses espaules
 ce qui leur appartient, & content de
 soy-mesme, se rira des occupations des
 riches , & des allées & venuës de ceux
 qui suent pour acquerir des richesses,
 & dira. A quel propos cherches-tu le
 plus long chemin? pourquoy attens tu
 le gain de ton vsure , ou la succession
 de quelque vieillard , ou le profit de la
 marchandise , si tu peux deuenir riche
 tout à coup? Il ne faut que recourir à la
 sagesse: elle paye auant main, & donne
 les richesses à quiconque elle les fait
 sembler superflus. Mais ceci seroit bô

pour quelque autre: car quãd a toy, tu es du nombre des riches. Descharge toy donc, tu as trop. Tu trouueras en cet endroit finir ma lettre, si ie ne t'eusse donné vne mauuaise coustume. On ne peut salüer les Rois de Parthie sans leur faire vn present. Mais à toy on ne te peut dire à Dieu a credit. L'emprunterai donc d'Epicure pour te payer. L'acquisition des richesses, dit-il n'est point a plusieurs fin de misere. Mais changemēt, Car le vice n'est pas aux choses, mais en l'ame. La mesme occasion fait les richesses fascheuses, qui faisoit la pauureté insupportable: ainsi que cest tout vn de mettre vn malade en vn liēt de bois, ou en vn liēt d'or, d'a utant qu'en quelque lieu qu'o le remuē, il porte tousiours son mal avec soy de mesme façon, il ny a nulle difference de mettre vne ame malade dans les richesses, ou dans la pauureté, d'autant que son mal la suit par tout. A Dieu.

Qu'il ne se faut du tout sequestrer des festes publiques, de s'accoustumer à la pauureté: & de fuir les courroux demesuré.

Decembre est vn moys auquel toute la Cité degoutte deueur : on à lasché publiquement la bride à la luxure : tout resonne des apprests qu'on fait pour la desbauche, comme si c'estoit vn extra-ordinaire, & qu'il y eust quelque difference entre les Saturnalle, & les autres iours. Il s'enfant tant qu'il y ait difference, que celuy me semble auoir tresbien rencōtré qui dit qu'anciennemēt Decembre estoit vn mois : mais que maintenant il est vne année. Si tu estois icy, ie te demanderoiy volontiers ce que tu serois d'aduis que nous fissions, ou si nous ne chāgerions rien de nostre façon ordinaire, ou si pour ne sembler trop ennemis de la façon publique, nous nous mettrions à faire comme les autres. Ie croy que tu ordonnerois que nous ne fussions ny du tout semblables au commun, ny aussi du tout dissemblables : si n'est qu'à l'aduanture il faille commander à nostre amie d'estre la seule qui s'abstienne des voluptez, en ces iours principalement que tout le monde s'y desborde. Elle reçoit vne certaine preu-

ue de sa fermeté, si elle ne va, ny ne se laisse mener aux chose flatueuses, & qui la conuient à luxure. Mais c'est chose beaucoup plus difficile d'estre seul sobre alors que tout le reste du peuple regorge d'yuerffe : ceci à plus de ciuilité & de discretion de ne se sequestrer pas entierement de la foule, & ne se particulariser par trop, ny ne s'y meller aussi tout à fait, ains faire les mesmes choses, mais non pas à la mesme façon. On peut bien celebrer vn iour de feste sans yurôgner. Au demeurant il me plaist tant d'essaier la constance de ton ame, qu'en ensuiuant le precepte de plusieurs grâds personages, ie te conseille de prendre certains iours auxquels tu te nourrisse, & vestisses trespauurement, & te dies à toy-mesme, Voicy ce qui fait tant d'horreur au monde. Il est bon que l'ame au milieu de son aise se prepare aux choses mal aisées, & que parmy les biens-faits de la fortune elle se munisse cōtre les iniures. Le soldat s'exerce en pleine paix aux armées, & aux escarmouches, & se lasse par vn travail superflu, afin qu'il y soit duit & ac-

ERISTRES DE

coustumé, quâd le besoin le requerra
Celui que tu voudras ne voir point e-
stonné en vn accident, accoustume l'y
deuant l'accident. Ceux qui tous les
moys se sont exercez à l'imitation de
la pauureté , ont gagné cela de ne
craindre point lapauureté mesme que
ils auoient si souuēt apprise. Ne pense
pas que ie t'ordonne d'aller quelque
fois prendre vn mauuais soupper chez
vn pauvre homme, te cõtendant de son
pain, & de son vin, & faire telles au-
tres choses, par lesquelles la luxure
mesme secouë l'ennui & fait ardisse des
richesses. Ie veux que ce soit ton liçt
& ta robbe , qui soit veritablement
pauvre & que ton pain soit noir &
moisi, & que tu souffres telles choses
trois & quatre iours, voire quelque-
fois plus afin que ce ne soit plus passe-
temps , mais espreue. Lors croi moy,
amy Lucilius, tu tressailliras d'aise,
quant estant refait de peu, tu cognoi-
stras que pour nous saouler, nous n'a-
uons que faire de la fortune, & qu'el-
le nous doit malgré qu'elle en ait, ce
qui est suffisant cõtred la necessité. Nô
que pour auoir accompli tout cela, il
faill

faillie que tu persuades d'auoir beaucoup fait. Car que fais-tu, q̄ plusieurs milliers d'esclaves & de pauvres mendiens ne font tous les iours ? Tout l'honneur que tu t'en peux donner est que tu le fais sans contrainte. Il te sera autant aisé de l'endurer tousiours, que de l'essaier quelque fois. Exerçons nous donc à la luitte, pour n'estre surpris de la fortune. Rendons nous la pauureté familiere, nous serons plus asseuremēt riches si nous sçauōs qu'il n'est pas fort fascheux d'estre pauvre. Ce maistre de volupté Epicure auoit certains iours, ausquels il traittoit maigrement & eschartement sa faim, pour esprouuer si en ce mauuais traitement il se trouuoit à dire quelque chose de l'entiere & pleine volupté, ou cōbien il y auoit à dire, & si c'estoit chose qui meritaist qu'on mist grande peine à la reparer. Luy-mesme dit cela en ses epistres que il escrit à Carinus, & se vante que toute sa nourriture d'un iour ne pesoit pas du tout douze onces : & que celle de Metrodor⁹ qui n'auoit pas du tout tāt profité que luy, ne pesoit que douze onces entieres. N'estime point qu'en

ceste façon de viure on trouue seule-
 ment vne refection suffisante, il y a en-
 core de la volupté, non de ceste vola-
 ge & legere, mais de ceste autre qui
 est ferme & certaine. Car l'eau & la
 bouillie, & vn morceau de pain d'orge,
 n'est pas nourriture plaisante de soy:
 mais c'est vn incroyable plaisir de s'e-
 stre accoustumé & reduit à vne reigle,
 de laquelle nulle rigueur de fortune ne
 nous peut plus oster. L'ordinaire des
 prisons est encore plus grád que cela.
 Et ceux qui sont condamnez à mourir
 celuy mesme qui les doit tuer ne les
 nourrist pas si pauurement. Quelle
 grandeur de courage est-ce d'auoir
 fait en soy volontairemēt vne habitu-
 de de ce qu'on a accoustumé d'ordon-
 ner pour peine? & de se faire de soy-
 mesme vn tel traictement, qu'on ne le
 peut faire pire à ceux auxquels on veut
 oster la vie? C'est veritablement faire
 vne contre batterie à la fortune. Com-
 mence donc, amy Lucilius, d'ensuyure
 la façon de ces hōmes. Pren quelques
 iours pour toy: retire toy de tes affai-
 res, & appriuoise toy avec ce qui est
 peu: commēcée de dresser quelque in-

telligence avec la pauvreté: Oze mespriser les richesses, & ren toy digne de Dieu. Nul n'est digne de la deité, que celuy qui les peut mespriser: Non que ie vueille defendre d'en posseder, mais ie ne voudrois pas qu'elles te possedassent. Ce qu'elles ne feront, si tu te persuades q sans elles tu peux heureusemēt viure, si en les ayant tu les regardes, comme pouuant ne les auoir pas. Je feray icy fin à ceste lettre: mais tu demandes que ie paye premierement ce que ie doy. Epicure me fournira de quoy te payer. Le courroux demesuré, dit-il, engendre la furie. Il est necessaire que tu sçaches combien cela est vray, veu que tu as eu des esclaves & des ennemis. Ceste passion s'eschauffe, & s'embrase contre toutes personnes. Elle se produit autant parmy l'amour que parmy la haine, & autant parmy les ieux que parmy les choses serieuses, & n'importe de rien combien grāde soit la cause d'où elle naisse: mais seulement qu'elle soit celuy en qui elle naisse. Tout ainsi que le feu, le quel estant fort grand, n'a peu penetrer des choses solides, & vne simple estincelle tombée sur des ma-

rieres arides, & legeres, sy est nourrie
& multipliee iusques a mettre tout en
flamme. Il est ainsi, mon Lucilius : l'is-
sue d'une grande cholere est furie, &
pour ceste occasion il la faut fuir, non
pas par l'honestete seulement, mais
pour la sante. A Dieu.

*De l'incommodité qu'il y a à l'entremise des
grands affaires, & combien il est mal aisé
d'eschapper aux grâdes dignitez qu'il faut
auoir vn amy avec lequel on viue.*

EPISTRE 19.

IE me resiouy bié fort à chaque fois,
que ie reçois de tes lettres, car elles
me remplissent de beaucoup de bonne
esperance. Mes-huy elles ne me tes-
moignent pas simplement, mais me
respondent de toy. Fay donc ainsi, ie
te supplie, comme tu m'escriis. Car de-
quoy seroit-il plus seant que ie priasse
mon amy, que de ce dont ie deuerois
prier Dieu pour luy? Si tu peux, desro-
be toy à ces occupations, ou si tu ne
peux enleue toy par force. Nous auons
assez longuement esté prodigues du
temps, commençons a le mesnager sur
la vieillesse. Si nous auons vescu en
haute mer, mourons à tout le moins

au riuage: non pourtant que ie te conseille de tascher d'acquérir reputation par ta retraicte, laquelle tu ne dois ni esuenter ni cacher. Je ne condamneray iamais la fureur du genre humain iusques là, que pour la fuir ie te vueille enclorre dans vn hermitage, & ietter en l'oubly perpetuel les choses du monde. Fay en sorte que ceste tienne retraicte soit apparente, mais non eminente, & puis ceux à qui il est libre de viure à leur façon, verront s'ils se doiuent du tout cacher, ou non. Quant à toy, il ne t'est pas libre. La gentillesse de ton esprit, l'elegance de tes escrits, & beaucoup de grandes & illustres alliances t'ont produit au public. Tu es desia tant engagé dās la cognoissance des hommes, que quand tu serois confiné au dernier coin du monde, encores tes actions premieres te descouuroient elles. Tu ne te peux mettre à l'obscur, il y aura tousiours quelque rayon de l'ancienne lumiere qui te suyura, en quelque lieu que tu te vueilles sauuer. En repos te peux-tu bien mettre sans haine & sans desir, & sans morsure d'esprit: car que

lairras tu que tu puisses penser de laisser mal volontiers? Seront ce ceux qui te suivent & te courtisent? Or de ceux la nul ne te suit à toy, mais quelque chose de toy. Seront-ce tes amis que tu regretteras? anciennement on suivoit l'amitié: à cet heure on suit la proye. Craindras tu que les vieilles gens abandonnez de toy ne changent leurs testamens? Considere pour contrepoix de tout cela qu'une si précieuse chose comme la liberté, ne peut estre que bien cherement acceptée. En fin regarde que tu aimeras mieux laisser, ou quelque chose de tes appartenances, ou toy-mesme. Pleust à Dieu qu'il t'eust esté octroyé de vieillir sous la condition de tes ancestres, & que la fortune ne t'eust point porté si haut qu'elle a fait. Les charges & dignitez que tu as eues, & les esperances qui naissent d'elles, t'ont enleué & emporté bien loin hors de la veüe de ton salut. Plus grâdes choses encores te saisiront par cy apres, & les vnes s'engendreront des autres. Quelle fin y aura-il? Attens-tu qu'il ne te reste rien plus à desirer? Cela n'adviendra jamais. Tel-

le que nous disons estre la fuite, & en-
 chaineure des causes qui lient la desti-
 née, telle la dirons nous estre aussi des
 conuoitises. L'une prend son commen-
 cement de la fin de l'autre. Tu es r'en-
 uoyé mes-huy en vne vie, qui ne fera
 point de fin à ta misere & à ta seruitu-
 de. Oste donc ton col du ioug : il vaut
 mieux le trencher vn coup tout à fait,
 q de le laisser perpetuellement estrain-
 dre. Or si tu te vèges à vne vie priuée,
 il est vray que tu auras toutes choses
 plus petites: mais elles rempliront d'a-
 uantage, ou à cet heure plusieurs en-
 semble mises & entassées les vnes sur
 les autres, n'ont pas le pouuoir d'as-
 souuir ta faim. Et lequel te semble plus
 fouhaittable d'auoir ou fatieté par le
 peu ou par le beaucoup la deffaillance?
 La felicité est conuoiteuse, & exposée
 à la conuoitise d'autry. Les autres ne
 seront iamais contens de toy, tandis
 que rien ne te cōtentera à toy mesme.
 Trouue donc moyen deschapper en
 quelque façõ que ce soit: Cōpte com-
 bien tu as perdu de tēps pour acquerir
 des richesses, & pour suivre des hon-
 neurs. Il faut entreprēdre à la fin quel-

EPISTRES DE

que chose pour ton repos, ou vieillir en ce tumulte de sollicitudes, & ce flux & reflux de charges & dignitez, que nul ne peut éuiter par aucune modestie, qu'il ne s'en retire tout à fait. Car dequoy luy peut il seruir de vouloir se mettre en repos, si sa fortune y est contraire? A laquelle fil permet encore de croistre, tant plus elle ira vers son bon succez, tant plus s'approchera elle de la crainte. Je te veux icy reciter vn mot de Mecenas, lequel a descouvert la verité sur la gehēne: La hauteur mesme tonne à l'entour des choses hautes: c'est au liure qu'il a intitulé Prométhée, qu'il dit cela. Il a voulu dire que la hauteur tient les choses hautes en frayeur & estourdissement. Et quelle puissance y a-il si grande que tu voulusses accepter pour auoir dequoy tenir vn langage si enyuré? C'estoit à la verité vn personnage de gentil esprit, si la faueur de fortune ne l'eust du tout enerué, ou plustost chastré. Ceste mesme fin t'attend si tu ne cales & fressles les voiles, & ce qu'il fit trop tard, si tu ne prens terre de bonne heure. Je pourroy estre quitte avec toy, pour

ceste sentence de Mecenas : mais ie me doute , que tu ne voudras receuoir payemēt en ceste monnoye: l'emprunteray dōc d'Epicure. Il faut, dit-il, plustost prēdre garde avec qui tu bois ou māges. Car de prendre son repas sans vn ami, est mener vne vie de Lion & de Loup. Mais cela ne peux tu faire, si tu ne te retires, & separes de la multitude : autrement tu auras à ta table non tes amis , mais ceux que ton maistre d'Hostel aura choisis parmy ta suite. Or celuy se trōpe, qui cherche vn ami en sa basse cour, & le pēse assēurer par la table. Vn homme occupé & assiegé des ses biens , n'a point de plus grand mal que de penser que ceux luy soient amis auxquels il ne l'est point, & qu'il croit que les biens-faits sont suffisans pour lui acquerir des amis, veu q̄ plusieurs haissent d'autant plus qu'ils sont obligez. Vn petit debte fait vn debteur : vn grand, fait vn ennemy. Les biens-faits font des amis, si on les a bien colloquez, & non temerairement iettez. Sers-toy donc de ce conseil des sages, & pense qu'il est plus important de regarder à qui tu donnes, qu'à ce

EPISTRES DE .
que tu donnes. A Dieu.

*Par quels moyens on se peut affeurer contre
les maux qui nous menacent : de ne crain-
dre pour la mort: & aussi de s'y precipiter.*

E P I S T R E. 24.

TV m'escriis q̄ tu es en peine
de l'issue du iugement, dont
la furie de tō ennemi te me-
nace: & te persuades que ie
te contenteray de te paistre cependant
de bonne esperâce, & te proposer vne
fin meilleure. Car aussi quel acquest y
a-il d'anticiper les maux qui ne vien-
dront que trop tost, & perdre le bien
present pour la crainte du mal à venir.
C'est à la verité grande folie de se fai-
re dès ceste heure miserable, pource
que quelquefois on le doit estre. Mais
ie te veux bien mettre en seureté par
vne autre voye. Si tu te veux oster de
peine, fais estat que la chose que tu
crains qui n'aduienne, aduiendra cer-
tainement: & quelque mal que ce soit,
mesure le, & taxe ta crainte. Tu iuge-
ras par là, ou que le mal n'est pas grād,
ou qu'il n'est pas loin. Et si ne te faut
pas fort long temps à recueillir les ex-

emples qui peuvent estre propres à te faire prendre vne resolution. Les histoires tant ciuiles, qu'estrangeres en sont pleines. Il n'a esté aage, qui n'ait porté des ames vertueuses & courageuses, que tu ne puisses proposer. Te peut-il donc, si tu es cōdamné, pis aduenir, que d'estre banny, ou mis en prison? Le corps peut-il souffrir pis, que d'estre brulé, & aneanty? Pense de bien pres à chacune de ces choses, & apres represente toy ceux qui les ont mesprisées. Tu verras commēt vn Metellus porta courageusement vn exil, & Rutilius encore volontairement: l'vn accordant son retour à la chose puplique, & l'autre le refusant à Sylla, auquel en ce temps-la on ne refusoit rien. Tu verras vn Socrates, se souciant si peu de la prison, qu'ayant moyen d'en sortir, il y ayma mieux demeurer, pour oster aux hommes, par son exēple, la crainte de deux choses tres-espouuantables, à sçauoir la prison & la mort. Tu verras vn Muti⁹ qui iette sa main au trauers des flammes. Chacun peut penser que c'est chose tres-aspre, & tres-douloureuse d'estre

brûlé, mais encore la douleur redou-
 ble, quand celui qui la souffre se la fait
 soi-mesme. C'estoit-là vn homme, qui
 ne fut iamais instruit & discipliné cō-
 tre la mort, & contre la douleur, mais
 qui poussé seulement d'une force &
 ardeur soldatesque, exige de soy mes-
 me la punition de son entreprise fail-
 lie, il demeura constant & assuré spe-
 ctateur de sa dextre degoutée dans le
 foier de son ennemi, & ne l'en osta pas
 plustost que l'ennemy mesme la voyāt
 fonduë & escoulée iusques aux os, ne
 luy eut fait soubstraire la braise. Quel-
 que chose a peu estre faite en ceste
 armee plus heureusement, mais rien
 plus genereusement. Regarde com-
 bien la vertu est plus prompte a rece-
 uoir & souffrir les tourmēts, que n'est
 la cruauté à les commander: Porſena
 pardonna plus aisement à Mutius, de-
 quoi il l'auoit voulu tuer, que Mutius
 ne se pardonna à soi mesme, de quoi
 il n'auoit tué Porſena. Ce sont me di-
 ras tu, des vieilles fables chantée par
 les escholes. Je ſçai bien aussi que
 sur le mespris de la mort, tu m'alle-
 gueras Caton. Et pourquoy ne l'alle-

gueray-je & représenteray ie, laissant ceste derniere nuict le litte de Platon avec le glaive derriere le cheuet? il s'estoit preparé de ces deux instrumens, pour se deffendre des choses fortuites: l'un estoit de vouloir, l'autre de pou-
 uoir mourir. Ayant donc donné ordre aux affaires, autât qu'ordre se pou-
 uoit donner à des affaires rompus & perdus, il pourueut principalement à ce que nul ne peust ou se venger de Ca-
 ton, ou luy pardonner: Et ayant l'es-
 pée traitte, laquelle il auoit iusques à ce iour-là gardée pure & nette de
 tout meurtre, Tu n'as, dit-il, ô fortune,
 encore rien fait contre moy, en-
 t'opposant à tous mes desseins & en-
 treprises. Ce n'a point esté pour mali-
 berté, que j'ay combattu iusques icy,
 ç'a esté pour celle de ma patrie: & ne
 me suis point tant opiniâtre de viure
 libre, que de viure entre les libres.
 Maintenant, d'autant que les affaires
 du genre humain sont deplorez, Ca-
 ton trouuera bien ou se mettre en frâ-
 chise. Apres cela, il se fit vne playe
 dans l'estomac, laquelle ayant esté ap-
 pareillée & bandée par les Medecins,

Caton qui auoit ia beaucoup perdu de sang & de sa force, mais rien de la grandeur de son courage, mes-huy non seulement irrité contre Cesar, mais cõtre soy-mesme, y mit les mains avec violence, & rendit, ou plustost ietta ceste ame genereuse, & contem-
ptible de toute puissance. Je ne se-
cueille pas à ceste heure ces exem-
ples, pour exercer mon esprit, mais
plustost pour te donner cœur contre
yne chose qui semble estre si terrible
& si effroiable. Et cela pourray-ie fai-
re à mon aduis plus aisement, si ie te
monstre que non seulement les grands
& genereux personages ont mesprisé
ce moment de rendre l'ame, mais que
aucuns hommes de peu de vailleu en
toutes autres, choses, ont en cela es-
galé la vertu des plus genereux. Com-
me ce Scipion, beau pere de Cn. Pom-
pée, lequel ayant esté forcé par vn vêt
contraire, de relascher en Afrique, &
voyant que son nauire estoit desia in-
uesty par ses ennemis, se donna vn
coup de poignard, respondant à ceux
qui demandoiët ou estoit l'Empereur,
que l'Empereur se portoit bien. Ceste

voix l'a rendu semblable à ses ancêtres, & n'a point permis que la gloire qui semble estre fatale aux Scipions en Afrique, fust interrompuë. Car de vaincre Carthage, auoit bien esté aux autres choses tres-glorieuse, mais il l'estoit encore plus de vaincre la mort. L'empereur, dit-il, se porte bien. Et de quelle autre façon deuoit mourir vn Empereur, & mesmes celuy de Caton? le ne te veux point r'enuoyer aux histoires anciennes, ny trier les exemples de ceux, qui ont mesprisé la mort, desquels il se trouuera bñ nombre en tous siecles. Regarde seulement en ce temps mesme, des delices & lachetez, duquel nous faisons tous les iours des plaintes, tu trouueras des homes de tous estats & de tous aages, qui par leur mort ont couppe le cours de leur peines. Croy moy, amy Lucilius, il s'en faut tant que la mort soit à craindre, que c'est elle qui nous fait ce bien de nous affranchir de toute crainte. Escoute donc, sans t'esmerouoir en façon quelconque, les menaces de ton ennemy, & bien que ta conscience te promette toute seurété, tou-

ÉPISTRES DE

tesfois pource q̄ beaucoup de choses ont credit outre la cause, espere la iustice, & prepare toy contre l'iniustice. Mais souuienne toy sur tout de regarder les choses simplement en elles mesmes, & les despouiller du tumulte & bruit qu'on leur donne, & tu trouueras qu'il ni a rien en elles de terrible que la seule crainte. Ce que tu vois arriuer aux enfans nous arriue à nous qui sommes enfans vn peu plus grandelets. Ils s'espouuantent de ceux mesmes qu'ils aiment, & avec lesquels ils frequentent & se iouënt tous les iours, fils les voyent masquez & trauestis. Ce n'est pas aux hommes seulement qu'il faut oster le masque: il le faut oster aux choses mesmes, & leur rendre leur vray, & naturel visage. Il faut parler ainsi à la mort, A quel propos nous monstres-tu tant de glaiues, & tât de feux & ceste troupe de bourreaux, qui fremissent autour de toy? Oste ceste pōpe sous laquelle tu te caches, & par l'horreur de laquelle tu costonnes les plus simples. Te n'es en fin autre chose que la mort, qu'un valet & vne simple chambriere ont nagueres

mesprisée. Les fouëts, les geines, les manottes, & milles autres inuētiōs de bourreller les hommes piece à piece, si tu fais contenir les cris, & gémissements espouuâtables, & ces voix hideusement entrecoupées souz les pointures du tourment, ne sont autre chose, qu'une douleur mesprisée par vn gouteux, supportee parvne femmelette en son enfantement, & qu'un choliqueux endure mesme parmy les delices. Si ie la puis souffrir elle est legere: si ie ne la puis souffrir elle est courte. Discours en ton esprit ces choses, que tu as souvent ouyes, que tu as souvent dites. Esprouue par effet si tu les as veritablement dites, & veritablemēt ouyes. Car c'est vn vilain reproche celuy que on nous fait, que nous traictōs les paroles, & non les œures de la sagesse. Et quoy? Cuides-tu que ce soit de ceste heure, que premierement la mort, le bannissement, & la douleur te menacent? Tu te trompes. tu en es menacé dès l'heure de ta naissance. Il se faut donc resoudre & faire estat de tout ce qui peut aduenir cōme s'il deuoit certainemēt estre. Par ainsi ie te conseille

de n'enterrer point cependât tō cœur
 dans ceste sollicitude, d'autant qu'il en
 deuendroit plus pesant & plus mor-
 ne, lors qu'il seroit besoin de le guin-
 der & roidir, pour luy faire franchir le
 saut. Destourne le plustost de ta fortune
 priuée à la condition commune, &
 dy toy : I'ay vn petit corps fresse &
 mortel, auquel l'iniure estrangere & la
 tyrannie ne peuuent pas seulemēt nuire,
 mais duquel les voluptez mesmes se
 tournent en déplaisirs & tourmēs. Les
 delices des viâdes causent crudité d'es-
 tomach. l'iuressse, tremblement & en-
 dormissement de nerfs: les plaisirs ve-
 neriēs, generale deprauation de mains
 & de pieds, & de toutes les iointures.
 Si ie deuiens pauvre ie seray du nombre
 de la plupart des hommes. Si on me
 bannit, ie me persuaderay que le lieu
 ou ie seray confiné, sera le lieu de ma
 naissance. Si on me tient lié & garot-
 té, ie me ramenteuray que ie ne fus
 iamais libre, & q nature dès que nous
 sommes nez, nous enferme dans ceste
 pesante masse de corps, comme dans
 yne forte prison. Si ie doy mourir, ie
 me consoleray en ce que ie cesseray de

pouuoir estre malade, ie cesseray de
 pouuoir estre lié, ie cesseray de pou-
 uoir mourir, & ne seray pas si sot de
 prédre pied aux chafons d'Epicure. Ie
 ne craindray point les horreurs des
 Enfers : ie ne croiray point qu'il y aye
 vn Ixió perpetuellemēt pirouëttré par
 vne rouë ny vn Sisyphe receuant, &
 r'enuoiant contremont sās cesse ceste
 grosse & pesante pierre: ny qu'il y aye
 quelqu'un, à qui les entrailles soiēt be-
 quetées & tiraffées par vn aigle, & re-
 faites toutes les nuits pour sa gorge du
 lendemain. Il n'est point de si enfant
 qui craigne Cerbere, & les tenebres
 ni les ombres & esprits qu'on dit aller
 de nuit. La mort ou nous consume,
 ou nous deliure. Vne meilleure con-
 dition, excepte de toute charge, attend
 ceux qui sont deliurez par elle. Aux
 cōsómez il ne reste rien plus, les biens
 & les maux leur estans égalemēt otez.
 Permits moy en cest endroit de te re-
 mettre en memoire vn vers que tu as
 fait, & pense que tu ne l'as point escrit
 aux autres, mais à toy-mesme. Car s'il
 est mesleant de dire vne chose, & en
 sentir dans le cœur vne autre, il est en-

core plus laid d'escrire autrement qu'il ne croit. Il me souuient que traittant quelquefois ce lieu, tu dis q nous ne tomblôs pas tout à coup dâs la mort, mais que nous nous y acheminiôs par degrez & peu à peu. Nous mourons tous les iours: car chaque iour nous racle quelque partie de la vie, & à mesure que no' croissons, la vie nous décroist. Nous auons perdu l'enfance, & apres l'aage qu'on nôme virile, & puis l'adolescēce, bref tout ce qui s'est passé de temps, iusques au iour d'hier, est mort pour nous, Et ce mesme iour auquel nous viuions, nous le partageôs avec la mort. Tout ainsi qu'en vn horloge la derniere partie du sablon qui tombe n'est pas la seule, qui fait marquer l'heure, mais, encore toute celle qui est tombée deuant, ainsi ceste derniere heure en laquelle nous cessons d'estre, n'est pas seule qui nous amene la mort, mais c'est la seule qui la consomme. Nous y paruenons bien alors, mais nous y venons long temps deuant. Or es tu tousiours beau, & grand par tous tes escrits, mais tu n'as iamais tant de grace & tant de force,

que quand tu prestes tes paroles à la verité. Tes mots sont ceux-cy.

*La mort a des degrez, & celle n'est premiere,
Qui nous vient à ravir : mais c'est bien la
derniere.*

J'ayme mieux que tu te lises toy-mesme q mon Epistre. Il t'apparoistra que ceste mort que nous craignons, est bien la derniere, mais non la seule que nous souffrons. Je voy bien ce que tu attens. Tu cerches, de quel beau mot i'auray esclairé ceste Epistre. Je t'en enuoye donc vn, sur le propos qui traicte à ceste heure. Epicure le courrouce autant contre ceux qui desirent la mort, comme contre ceux qui la craignent, & dit ainsi, C'est vne chose ridicule, que l'ennuy de la vie nous face courir à la mort, quand nous auons fait par nostre façon de viure, qu'il nous faille recourir à elle. Puis il dit en autre lieu, Qu'y a il de tât de ridicule, que de souhaiter la mort, quand par la crainte de la mort on s'est fait vne vie inquiete? Tuy peux encore adiouster cecy, qui est de mesme marque. Que la folie, ou plustost bestise des hommes est si grande, qu'il y en a plusieurs qui sont con-

..... EPISTRES DE
traints de mourir pour crainte de mourir. Laquelle de ces sentences que tu retiennes en ton entendement, elle te confirmera en la patience ou de la mort, ou de la vie. Car nous auons besoin d'estre admonestez & confirmez en l'un & en l'autre, à ce que nous n'aymions pas trop la vie, & ne la hayssions pas aussi par trop. Lors mesme que la raison nous conseille de finir, ce n'est pas temerairement, ny en prenant courage qu'il se faut élâcer. Vn homme courageux & sage doit sortir de la vie & non pas en fuir. Mais sur tout il faut euitier ceste rage qui saisit plusieurs hommes, à scauoir l'apetit de mourir. Car comme en toutes autres choses, amy Lucilius, il y a aussi au mourir vne desreglée inclinatio de l'ame, qui surprend souuēt les hommes de haute & genereuse nature, & souuent les timides & faineans. Ceux-là mesprisent la vie: ceux-cy s'en sentent grenez. Il s'en trouue d'autres qui sont las de viure, & saouls de faire tousiours vne mesme chose, & ne hayssent pas tant la vie comme ils s'en ennuyent. Et à cela la Philosophie mesme nous meine, quand

nous disons: Iusques à quand ne cesserons nous de recommencer & retistrer tousiours mesme ouurage: Ie me leuerray, ie dormiray, ie me laouleray, i'auray faim, i'auray froid; i'auray chault, il ny à nulle fin; la queue & la teste sentrelaissent ensemble: c'est vn ceruele roulant, ou les mesme choses ne font incessamment que reculer & approcher. La nuit vient apres le iour, & de rechef apres le iour la nuit: l'Esté se termine en l'Automne: à l'Automne succede l'Hyuer, à l'Hyuer le Printéps. Toutes choses passent pour reuenir apres. Ie ne voy rien, ny ne fay rien de nouveau. A la fin il nous prend ennuy de telles choses. Plusieurs ont iugé que il n'estoit pas fascheux de viure, mais superflu. A Dieu.

Des commoditez de la vieillesse, & que nostre mort est la preuue de nostre valeur, & que c'est chose excellente d'apprendre à mourir.

EPISTRE. 26.

IE te disoy nagueres que ie commence d'étrier sur les marches de la vieillesse: ie crain à ceste heure que ie ne l'aye outrepassée & laissée dernière.

EPISTRES DE

moy, Mes annéez & mon corps ont
 mes-huy besoin d'un autre mot. Car
 vieillesse est un nom d'age las & re-
 creu, & nom de celuy qui est du tout
 cassé & atterré. Compte moi entre les
 plus decrepites, & qui ont, comme on
 dit, desia un pied dans la fosse. Toutes
 fois ie me coniouy avec toy, de quoy
 ie sens au corps seulement l'iniure de
 l'age, & non en l'ame, & que les vices
 & les esguillós, & vices sont assoupis
 par la vieillesse. L'ame se ragailladit
 de quoy elle n'a gueres plus d'affaire a-
 vec le corps, qu'elle est deffaite d'une
 grande partie de sa charge, & me fait
 une querelle pour la vieillesse. Elle dit
 que c'est icy sa fleur & son printemps.
 Croyés la donc, & laissons la iouir de
 son bien. Ie pren plaisir à recognoistre
 & discerner en moi quelq part ie doy
 à la Philosophie de ceste trāquilité &
 modestie de mœurs que i'ay, & quelle
 part a mon age, & à prendre garde de
 pres a ce que ie ne pourrai pl^s, & a ce
 que ie ne voudroi faire. Et s'il me ser-
 uiroit de riē d'auoir encore quelqu'un
 ne des choses que i'ay perduës, veu q
 ce m'est plaisir de ne pouuoir plus ce
 que

que de tout temps ie n'ay pas voulu. Car de quoy se peut-on plaindre, & quelle perte y a-il si tout ce qui doit n'estre pas, à cessé d'estre? C'est, diras-tu, vne grande incommodité de diminuer, de perir, & pour pl⁹ proprement parler, de fondre, & s'écouler peu à peu. Car nous ne sommes pas engloutis tout à coup, nous sommes plustost suçotez, chaque iour humant quelque partie de nos forces. Et quelle ylluë y peut-il auoir meilleure que de glisser tout bellement en sa fin, par la dissolution qu'en fait la nature? Non qu'il y ait mal aucun à estre feru, & soudainement emporté hors la vie, mais ceste voye est merueilleusement douce & amiable d'estre peu à peu soustrait & desrobé à soy-mesme. Quand a moy, comme si i'estoy sur le point de l'esprouuer, & que le iour fust venu, qui doit prononcer la sentence de toutes mes années: ie me sonde & me parle ainsi: Tout ce que nous auons ou parlé, ou fait iusques à cet heure, n'est autre chose qu'une simple & legerë promesse de l'ame couuerte de beaucoup de piperie. La mort sera le seul tesmoin si-

dele, & asseuré respondant de ce que i'auray profité ou non. Par ainsi ie me prepare courageusement pour ce iour la, auquel ie pronoceray de moy-mesme, si ce n'a point esté vne brauerie Thraconique & contrefaïcte, tout ce que i'ay dit d'outrage à la fortune. Il ne faut point mettre en ligne de conte la reputation des hommes: car elle est tousiours douteuse & inuable: oïtons en aussi la profession que nous aurons faite toute nostre vie. La mort sera la seule qui pronocera l'arrest d'issinitif de ce que nous aurons esté ou non. Ie veux dire que les disputes, les belles parolles, les discours Philosophiques ne tesmoignent poit la vraye force du courage: car les plus timides n'en sont pas le plus souuent despourueus. Ce que nous aurons fait se verra quand nous rendrons l'ame. I'accepte la condition humaine, ie ne redoute point ce iugemēt. Ce sont les choses que ie me dy moy mesmes, mais pèse aussi que ie te les dy à toy. Car bien que tu sois pl' ieune, quoy pour cela? La mort ne tient point conte de nos années: tu ne sçais pas ou elle t'attend, par ainsi il

faut que tu l'attendes par tout. Je vou-
 loy clorre ceste lettre, mais ie me suis
 resouuenu qu'il luy faut donner son
 sauf conduit. Je pescheray donc encor
 pour ce coup dans la boëte d'Epicu-
 re, esperant que dans peu de iours ie
 te payeray du mien propre. Considere
 dit-il, s'il est plus cōmode que la mort
 vienne a nous ou nous à elle. Voicy le
 sens : C'est vne tresbelle chose que
 d'apprendre à mourir. Mais à l'aduan-
 ture penserois-tu qu'il fust superflu
 d'apprédre ce de quoy on ne peut vser
 qu'vnefois, ou tout au cōtraire, c'est la
 raison pour laquelle il y faut plus pen-
 ser. Car il faut perpetuellemēt appré-
 dre ce que nous ne pouuōs iamaïs es-
 prouuer si nous le sçauōs ou non. Ce-
 luy qui presche de penser à la mort,
 presche de penser à la liberté. Qui ap-
 prent à mourir, des-apprent de seruir.
 Il est au dessus de toute puissance, ou
 pour le moins hors de toute subiectiō.
 Que luy peuvent nuire les prisons, les
 gardes, & les barrieres? L'issuë luy est
 tousiours libre. Car il n'y a qu'vne
 chaine qui nous tient liez : sçauoir le
 desir de viure, lequel comme il ne faut

pas du tout reietter, aussi ne le faut il retrancher, afin que si l'occasion le requiert, rien ne nous empesche que nous ne soyons prests de faire incontinent ce qu'il faut faire quelquesfois. A Dieu.

Comment se doit cōporter celuy que la vieillesse meine à la mort, & que c'est vne grande lascheté que de la craindre.

EPISTRE 30.

I'Ay veu ce bon homme Bassus Aufidius, cassé & accablé de vieillesse, qui resiste & luitte autant qu'il peut contre son aage: mais il est mes-huy tant surchargé, qu'il ne luy est possible de se souleuer: la vieillesse s'est iettée sur luy de tout son poix. Tu sçais bien qu'il a eu tousiours vn corps mince & sec, lequel il à longuement contenu, ou pour mieux dire, r'abillé & r'appiécé: mais en fin il est venu à defaillir tout à coup. Tout ainsi qu'en vn nauire qui fait l'eau, on remédie biē à vne ouuerture ou à deux: mais quand il s'entrouue & fabreuue par plusieurs endroits, il n'y a plus moyen de le vuidier, & d'empescher qu'il ne coule en fond. Ainsi en vn corps qui est vieil &

caduc, la foiblesse peut estre quelque tēps soustenuë & fortifiée: mais quand les iointures viennent à se descoudre, ainsi qu'en vne vieille charpenterie, & que comme l'une est reprise, l'autre se desprend, il ne faut pl^{us} auoir soin d'autre chose que de regarder cōment on s'en ira. Toutesfois le bon homme ne laisse pas de se resiouir. La Philosophie luy vaut cela. Elle le fait courageux en toute habitude de corps, ioyeux en la presence de la mort, & non failly de cœur en la defaillance de sa vie. Vn grād pilote nauigue, bien que ses voiles soyent deschirez, & si la tempeste l'a desarmé, se sert des restes du bris pour paracheuer son voyage. De mesme en fait Bassus, & regarde de tel cœur & de tel visage sa fin, q̄ tu iugerois celuy estre trop ferme & resolu, qui regarderoit ainsi la fin d'un autre. C'est vne haute vertu, & qu'il faut de longue main apprendre, quand ceste heure ineuitable est arriuée de sy en aller franchement & courageusement. Toutes autres façons de mort sont entremeslées d'esperāce. Les maladies se guarissent: le feu s'esteint: la ruine cou-

EPISTRES DE

che quelquefois doucemēt ceux qu'il sembloit qu'elle deust du tout moudre tel qui auoit esté englouty d'un coup de mer, a esté reietté à bord sain & sauf par vn coup opposite : l'espée qui estoit desia haussée pour frapper, a esté retenüe sur le point de l'ébrâslement : mais celuy que la vieillesse meine à la mort, n'a rien plus à esperer. C'est la seule avec laquelle on ne peut composer. Les hommes ne meurent point plus doucement qu'en ceste façon, mais n'y aussi plus longuement. Or Bassus me semble sy comporter comme fil deuoit suruiure à soi-mesme, tant il mōstre de constance & de sagesse en ceste sienne decadence. Car il nous fait plusieurs beaux discours de la mort, & le fait plus soigneusement pour nous persuader que fil y a ou de l'incommodité ou de l'espouuement, ce n'est pas par son vice, mais par le vice du mourant; & qu'il n'y a en elle non plus de mal, qu'après elle. Car qui peut penser qu'o puisse sentir la mort, si par elle il se fait que rien ne se sente? Dōcques, disoit-il, la mort n'est pas seulement hors de mal, mais hors de crainte de tout mal,

Le ſçay bien que tels diſcours ont eſté ſouuent faits, & ſe doiuent ſouuent faire : mais il ne m'a iamais tant profité de les lire ny de les ouyr , quand ceux qui en parloient eſtoient eux-mesmes eſloignez du danger des choſes qu'ils diſoient ne deuoir eſtre craintes. Ceſtuy cy a eu beaucoup de force & d'autorité en mon endroit , parlant ainſi de la mort que ie voyois luy eſtre toute prochaine. Je diray franchement ce qu'il m'en ſemble. Je penſe que celuy donne plus teſmoignage de la vertu & fermeté de ſon ame , qui approche des confins de la mort , que celuy qui eſt par maniere de dire aux abois & en la mort meſme. Car celle-cy donne cœur aux plus timides de s'enhardir contre ce qui eſt ineuitable. Ainſi le gladiateur tres-eſpouuenté durant le combat , preſente volontairement la gorge à ſon ennemy , & ſi le glaïue foruoye , luy meſme le redreſſe & l'accompagne de ſa main. Mais pour meſpriſer celle qui nous donne loïſir de la voir venir , & qui eſt ſur le point de nous empieter , il y faut vne fermeté plus raſſiſe & eſtablie de longue main , la-

quelle ne peut estre qu'à celuy qui est
 parfaitement sage. Je l'escoutoy donc
 attentiuement, & l'oyois tres-volon-
 tiers opināt de la mort, & descōurāt
 quelle estoit sa nature, pour l'auoir au-
 sagée de bien pres. Car ainsi que i'esti-
 me, si quelqu'un estāt resuscité, t'asseu-
 roit qu'il n'y a point de mal en elle, tu
 luy adiousterois foy, comme à celuy
 qui auroit essayé quel trouble son ac-
 cez apporte : aussi ceux t'en pourront
 tresbien esclarcir qui la voyent de
 bien pres, & sont tous les iours à l'en-
 tour d'elle : entre lesquels tu peux met-
 tre Bassus, lequel n'ayant voulu que
 nous fussions en cela trompez, nous a
 dit qu'il est autant inepte de craindre
 la mort, que de craindre la vieillesse.
 Car tout ainsi que la vieillesse suit l'a-
 dolescence, ainsi la mort la suit-elle.
 Celuy n'a pas voulu viure, qui ne veut
 pas mourir. Car la vie nous est donnée
 à condition & reserue de venir à la
 mort : de craindre laquelle il est d'au-
 tant plus sot qu'on doit craindre les
 choses douteuses, & attendre les cer-
 taines. Or ayant la mort vne necessité
 égale & inexorable, qui se peut plain-

de d'estre obligé, à vne condition, de laquelle persõne n'est exempt, veu que la premiere partie de iustice est l'equa-
 lité? Mais c'est chose hors de propos, de plaider à ceste heure la cause de la nature, qui n'a pas voulu q̃ nostre condition fust autre que la sienne mesme. Elle d'effait tout ce qu'elle a fait: & ce qu'elle a deffait, elle le refait dere-
 chef. Que s'il est aduenü à quelqu'un d'estre doucemẽt emporté par la vieil-
 lesse, & non tout à coup arraché à la vie, n'a il pas occasion de louer Dieu, pour luy auoir enuoyé, apres la fatieté vn repos necessaire à l'humanité; & agreable à la lassitude? On en voit au-
 cuns qui souhaitent la mort, voire a-
 uec plus grãd zele qu'on n'a accoustu-
 mé de demander la vie: & ne sçauroy
 dire bonnement, lesquels nous don-
 nent plus de cœur, ou ceux qui la de-
 mandent, ou bien ceux qui l'attendent
 sans trouble & fascherie d'autant que
 la rage & l'indignation soudaine peut
 estre cause de ceste premiere affectiõ.
 la où ceste derniere ne peut estre autre
 chose qu'une tranquillité qui procede
 de discours & de iugemẽt. Quelqu'un

se peut precipiter à la mort par despit
 & par cholere, mais nul ne la reçoit a-
 uec contentement lors qu'elle vient,
 que celuy qui sy est formé par vne lō-
 gue accoustumâce. Je confesse que i'ay
 beaucoup plus souuent visité ce bon
 homme & mien grand amy, pour voir
 si ie le trouueray tousiours le mesme,
 & si la roideur de son ame ne se lasche-
 roit point par la foiblesse du corps.
 Mais i'ay tousiours cogneu qu'au con-
 traire elle luy croissoit, ainsi que la
 ioye se voit plus manifeste en ceux qui
 apres festre beaucoup agitez pour gai-
 gner le prix de la course, approchent
 du lieu où la palme est proposée. Il di-
 soit, s'accordant au precepte d'Epicu-
 re, qu'il esperoit premierement qu'il
 n'y auroit point de douleur en ce der-
 nier soupir, ou s'il y en auoir, qu'il se
 cōsoloit en ce quelle ne seroit pas lon-
 gue, d'autant que nulle douleur n'est
 longue qui est grāde, & au fort q̄ sur le
 point mesme de la diuision du corps
 & de l'ame, si elle se faisoit avec tour-
 ment, il se secouroit de l'assurance
 que pour le moins, apres ceste douleur
 il n'en pourroit iamais plus venir d'au-

tres, & qu'il ſçauoit bien q l'ame & la vie d'un vieillard ne tenoit qu'un peu au deſſus des leures, & qu'avec un petit ſouffle elle ſ'en iroit aiſement, tout ainſi que le feu qui ne trouuât de quoy ſe nourrir, ſ'eſuanouiſt de ſoi-meſme. P'eſcoutoy fort volontiers ces choſes, amy Lucilius, non comme nouuelles, mais comme eſtant arriué dés meſhuy au temps de les eſprouuer. I'en ay biẽ veu beaucoup q arreſtoiẽt tout court la courſe de leur vie, mais i'eſtime pl^{us} ceux qui viennent à la mort ſans haine de la vie, & qui ne l'appellẽt pas, mais la reçoient. Il diſoit d'auantage que ce tremblement & frayeur q nous auons quand nous croyons que la mort eſt pres de nous, nous la forgeons nous meſmes, & trauaillons pour nous trauailler. Car de qui n'eſt-elle touſiours pres en tous lieux & à toutes heures? Mais conſiderõs, diſoit-il, quãd quelque occaſion de mourir ſẽble approcher de nous, combien d'autres nous ſont plus prochaines que no^{us} ne craignons pas. Nous craindrons la mort des mains de noſtre ennemy, & ce pẽdant vne crudité ou vn catterre nous

enleue. Nous ne craignons pas le coup de la mort, mais le vent. Car nous ne sommes pas esloignez d'elle vne fois plus que l'autre. Ainsi fil la faut craindre, c'est tousiours qu'il la faut craindre. Car quel temps pouuons no^r choisir qui ensoit exēpt? Je crain pourtant que tu ne haissēs pis que la mort ces lettres si longues. Je ferai donques fin. Mais toy pour ne craindre la mort, pensē tousiours à elle. A Dieu.

*De reietter les cōseils & souhaits du vulgaire
& qu'elle chose meine l'hōme à souverainbiē.*

EPISTRE 31.

IE recognoy à ceste heure mon Lucilius: il commence de se decouurir tel qu'il nous a tousiours promis qu'il seroit. Continue donc d'aller de cet air, & suy ce train & ceste ardeur de ton ame, par laquelle en mesprisant les biens populaires, tu embrasses les choses meilleures. Je ne demande point que tu te faces ny plus grand ny meilleur, que ce que tu tasches d'estre. Tes fondemēs ont l'enceinte bien grande, fay seulement autāt que tu as desseigné de faire, & tien toy aux choses q̄ tu as desia conceuēs.

En somme tu seras sage, si tu sçais bien fermer les oreilles, auxquelles ce n'est pas assez de mettre de la cire : il faut bien les boucher d'autre façon qu'Vlisses ne fit celles de ses compagnons. La vois qu'il craignoit estoit bien douce & flateuse, non toutefois publique. Mais celle qui est à craindre, ne vient pas d'un rocher seulement, elle raisonne de toutes les parties de la terre. Passe donc viftement non seulement un lieu suspect de ceste trahison voluptueuse, mais toutes les villes. Rêve-toy sourd à ceux qui semblent t'aimer le plus : Ils te font à bonne intention de mauvais souhaits, & si tu veux estre heureux prie les Dieux de ne permettre qu'il t'arriue aucune des choses lesquelles ils te souhaitent. Ce ne sont pas biens : ceux dont ils veulent que tu sois remply. Il y a un bien qui est la cause & le firmament de la vie heureuse, se fier à soy-mesme. C'est là le souverain bien, duquel si tu peux iouir, tu n'as plus que faire de parler aux Dieux les genoux à terre tu commences de viure avec eux de pair à compagnon. Mais demandes-tu comment

on paruiét là ? Ce n'est point par l'A-
 pennin , ou par le mont Cenis. Il ne
 faut point trauerfer les deserts de Cá-
 dauie, ny les Syrtes, ny traiećtes Scyl-
 la & Charibdis , chose que tu as faite
 pour le prix d'vne chetive petite lieu-
 tenance. Le chemin que la nature t'a
 fait , est plein de seureté & de plaisir.
 Elle t'a donné des choses lesquelles te
 rendront pareil à Dieu, si tu ne les de-
 laisses point. Or cela ne feront point
 les richesses : Dieu n'en à point. Tes
 superbes habillemens ne le feront nó
 plus : Dieu est tout nud. La reputation
 des hommes, ton ostentation & la co-
 gnoissance de ton nom ne le feront
 pas aussi : personne ne cognoist Dieu :
 plusieurs parlent de luy mal à propos,
 & si n'en sont pas punis. La troupe
 des seruiteurs qui sont autour de ta
 litiere, & qui la portent sur leurs bras
 aux chāps & à la ville , ne t'y peut pa-
 reillement de rien seruir : Dieu tout
 grand & tout puissant est celuy qui
 porte tout le monde. Ce ne seront pas
 aussi ta beauté & ta force qui te ferōt
 plus heureux : ces choses sont subie-
 ćtes a vieillir. Il en faut donc chercher

quelque autre qui ne s'empire point par l'aage, & qui soit telle qu'on n'en puisse souhaitter de meilleure. Et que fera-ce? Ce sera vne ame belle, genereuse & bonne: laquelle ne peut estre autrement nommée qu'un Dieu, hôte d'un corps humain. Or vn affranchy & vn esclaupe peut aussi bien auoir vne telle ame qu'un Cheualier. Car Cheualier affranchy, & esclaupe sont des noms forgez par l'ambition & par l'iniure. Il est loisible du moindre coin du monde de s'enleuer iusques au ciel. Souleue toy donc & façonne toy digne d'un Dieu. Mais ce ne sera point avec de l'or & de l'argent que tu seras tel. De telle matiere que cela on ne peut faire vne image qui ressemble à Dieu. Souvien toy, que quand il nous estoit fauorable, ses images n'estoient que de terre. A Dieu.

Qu'il se faut accoustumer à supporter les choses difficiles, & à mespriser la mort.

EPISTRE 36.

EXhorte ton amy de mespriser ceux qui le blasment d'auoir gagné l'ombre & le repos, & prefere à la dignité & à ses es-

perances vne vie retirée & pacifique. Qu'il leur face tous les iours paroistre combien ses affaires s'en portent mieux. Ceux mesmes desquels la felicité est enuiée ne lairront pas de passer fleur: Aucuns d'eux flestriront, aucuns tomberont tout à fait. La felicité est vne chose turbulente: elle mesme s'exagite & se tourne-boule en diuerses façons: elle pousse les vns à la grandeur, les autres aux delices: elle amollit & relasche du tout ceux-cy, & enfle ceux-là. Quand tu dis que quelqu'un porte bien sa felicité, c'est autant comme si tu disois, qu'il porte bien son vin. Apprens luy donc de souffrir sans s'esmouuoir qu'on le nomme inutile & faineant. Tu sçais qu'aucuns parlent le contre-langage, & en disant l'un, signifient le contraire: en l'appellant ainsi, on l'appelle heureux. Moins se doit il soucier de sembler trop triste & trop seuer. Ariston disoit qu'il aimoit mieux qu'un jeune homme fut triste qu'en ioué & d'aggreable compagnie. Le vin se fait bon qui est trouble & aspre quand il est nouveau: celui qui est fin & delicat

dés la cune, n'est pas de bonne garde. Qu'il se laisse hardiment appeller triste, & ennemy de son aduancemēt: ceste tristesse se donra à biē sur l'arriere saison. Qu'il perseuere seulemēt d'aimer la vertu, & traiailler apres les bōnes & liberalles sciences, non pas de celles dont il suffit d'estre teint & coloré seulement, mais dont il faut que l'ame soit abreuée & trempée. C'est à ceste heure qu'il est en la vraye saison d'apprendre: non qu'il y ait quelque saison, en laquelle il ne le faille plus, mais tout ainsi qu'il est bien seant de studier en tout aage, aussi en tout aage n'est-il pas bien seant de commencer. C'est vne chose laide & ridicule que de voir vn vieillard à l'alphabet. Il faut que le ieune acquiere, & que le vieil iouisse. Tu feras donc beaucoup pour toy, si tu le fais homme de biē. Il faut rechercher de faire ces presēs, ou il est autant expedient de donner que de receuoir. Finablemēt puis que desia il promet beaucoup de foy, il faut qu'il continuē. Car il est moins vilain de faire banqueroutte au creancier, qu'à la bonne esperance. Pour s'acqui-

ter de ses debtes, il est besoin à celuy qui traficque d'une bonne & heureuse navigation; à celuy qui cultiue une terre, d'un champ fertile, & d'un Ciel fauorable: mais à luy il ne faut qu'une bonne volonté pour payer ce qu'il doit. Puis donc que la fortune n'a point de droit sur les mœurs, qu'il les compose de telle sorte qu'à la fin ceste ame tràquille vienne à estre parfaite: qui sente que rien ne luy peut estre osté ny adiousté, & quelque issuë que les choses prénent, qui demeure toujours stable & permanente en mesme assiette: qui ou soit que les biës du vulgaire luy viennent en foule, se voye esleuëe au dessus d'eux, ou soit que quelque accidēt les luy oste, qui ne se voye iamais moindre. Si vn enfant estoit né en Parthie, il banderoit aussi tost vn arc: si en Allemagne, il lanceroit aussi tost vn dard si de l'aage de nos peres, il eust incōtinent sceu piquer vn cheual, & approcher l'ennemi. Ce sont choses que la discipline du pays, apprend, & commande à chacun. Qu'est-ce donc, qu'il faut que cestui-ci apprenne? Ce qui est à l'espreuue de toutes armes of-

sensives, & de toutes façons d'ennemis;
 à sçauoir le mespris de la mort. Car il
 n'y a point de doute, qu'elle n'aye en
 soy quelque chose d'espouuentable &
 qui offense nos sentimens, que la na-
 ture à formé à l'amour de soy-mesme.
 Aussi ne seroit-il point besoin de se
 dresser & accoustumer à ce à quoy no-
 stre inclinatio naturelle nous porte as-
 sez, cōme est le desir de se cōseruer. Nul
 n'apprend de pouuoir s'il lui estoit ne-
 cessaire, coucher doucement & mole-
 ment entre des roses: mais on s'accou-
 stume bien de ne sous-mettre point sa
 foy son honneur aux tourmens, &
 à demeurer tout debout en garde dans
 les tranchées, voire quelquefois estāt
 blessé. La mort n'a nulle incommodi-
 té: car il faudroit qu'il y eust quelque
 chose, dont elle fut incommodité.
 Que si tu as vn si grand desir d'vn aage
 plus long considere que nulle de ces
 choses, qui fuyent de deuant nos yeux,
 & se recachent dans le sein de la natu-
 re, d'où elles sont parties, & partiront
 encore, n'est consumée. Elles cessent
 bien mais ne finissent pas: & la mort
 que nous craignons & refusons, inter-

EPISTRES DE

rompt seulement la vie, & ne la rauist point. Vn iour viēdra qui nous remettra encore en lumiere, laquelle à l'adventure plusieurs refuseroient s'il se pouuoiet souuenir d'y auoir esté. Mais ie monstreray par cy apres plus exactement, que ce qui semble perir, ne fait que changer. Celuy donc qui doit retourner ne se doit pas falcher de partir. Obserue le cercle des choses qui retournent sur elles-mesmes: tu veras que rien ne s'esteint du tout, mais que toutes choses descendent & remontent par interualles. L'Esté s'en va, mais vne autre année le ramaine. L'Hyuer se passe, mais encore a il ses mois qui le r'aportent: la nuit cache le Soleil, & le iour la chasse tout soudain à elle: le train des Estoilles chemine derechef vers le lieu qu'il a vne fois outrepasé: vne partie du Ciel se hausse l'autre s'abaisse. Bref, ayant adiousté cecy, ie feray fin, que ny les enfās, ny les insensez ne craignent la mort. Et ce seroit vne chose trop vilaine, si la raison ne nous fournisoit pour le moins ceste assurance, laquelle la sottise nous meine. A Dieu.

Qu'on ne se doit legerement persuader d'estre homme de bien, & de regarder à la commodité ou incommodité des choses auant les accepter.

EPISTRE 42.

C'Estuy-cy f'est desia persuadé d'estre homme de bien : & toutes fois vn homme de bien ne se peut si tost faire, ny comprendre. Et sçais-tu de quel homme de bien i'entens parler à ceste heure ? De celuy qu'on nomme ainsi communement. Car cet autre parfait ne se voit, non plus que le Phœnix, qu'en cinq cens ans vne fois. La fortune produit souuent les choses qui sont mediocres, mais les excellentes, elle les recommande par la seule rareté. Cestuy-cy pourtant est encore bien loin de ce qu'il se promet : & s'il sçauoit que c'est qu'un homme de bien, il ne se persuaderoit pas si tost qu'il le fust : à l'aduenture desespereroit-il de l'estre iamais. Car s'il se fonde sur ce qu'il a mauuaise opinion des meschans, il n'est si meschant homme, qui ne l'aye aussi, & la plus grande peine qu'aye la meschanceté, est de-

quoy elle desplaist & à soy & aux siens
Moins se peut-il dire tel, pour hayr
ceux qui vsent insolemment d'une grã-
de puissance, qui leur est soudainement
escheuë : car ce peut estre plustost en-
uie que haine du vice. A l'adventure il
pouuoit autant qu'eux, feroit-il en-
core pis. Les vices de plusieurs sont
cachez, pource qu'ils sont foibles,
prests toutes fois d'oser autant que
ceux que la felicité a descouuert, aus-
si tost qu'ils pourront prendre quel-
que assurance de leurs forces. Ainsi
peut-on avec toute seureté manier les
plus venimeux serpens quand il tran-
sissent de froid, non qu'il n'ayent lors
du venin, mais il est assopy. La cruau-
té, l'ambition, & l'intemperance de
plusieurs feroient des choses toutes
pareilles à celles que font les meschans
si la fortune ne leur manquoit. Que
elle leur donne seulement la puissan-
ce, & eux ils feroient paroistre leur
volonté. Te souuiens-tu quand tu me
me disois que tu tenois quelqu'un en
ta puissance, que ie te respondy que
il estoit leger & volage, & que tu
n'en tenois pas le pied, mais la plu-

me ? T'ay-ie menty ? N'as-tu pas bien
cogneu que tu n'en tenois voirement
qu'une plume, laquelle il a laissée en-
tre tes mains, & s'en est allé ? Tu sçais
bien quelles tragedies il t'a depuis ex-
citées, & cōbien de choses il a entre-
prises contre ta teste, sans considerer
que la ruine qu'il preparoit aux autres
deuoit aussi tomber sur luy-mesme, &
ne voyoit pas combien ce qu'il demā-
doit, quand mesme il n'eust point esté
superflus lui eust poisé sur les espaules.
A quoy nous deuons soigneusement
prēdre garde en toutes les choses que
nous affectōs, & apres lesquelles nous
trauaillōs à sçauoir s'il n'y a pas beau-
coup de commodité en elles, ou s'il y a
plus d'incommodité. Mais il s'en faut
tant que nous y prenions garde, que
tout au contraire, nous pensons auoir
reçeu comme en pur don ce qui nous
couste le plus cher. Et en cela pouuons
nous cognoistre nostre bestise, que
nous pensons acheter seulement les
choses pour lesquelles nous donnons
de l'argent: & celles nous semblēt gra-
tuites, pour lesquelles nous nous don-
nons nous mesmes. Ce que nous re-

fuseriõs s'il nous deuoit couster quel-
 qu'une de nos maisons, nous ne crai-
 gnons pas de l'accepter avec sollicitu-
 de, danger, perte de l'honneur de la li-
 berté, & du temps: tant n'y a-il rien
 plus vil à chacun que soy-mesme. Fai-
 sons donc en tous conseils & delibe-
 rations ce que nous auons accoustumé
 de faire, quand nous allons à la bouti-
 que d'un marchand pour acheter sa
 marchandise. Scachõs de quel prix est
 ce que nous demandons. On donne
 souuent beaucoup de ce dont on en
 donne rien. Je te puis monstrier plu-
 sieurs choses, lesqelles acquises & ac-
 ceptées, nous ont arraché des points
 nostre liberté. Nous serions à nous, si
 elles n'estoient pas à nous: Pense y dõc
 soigneusement, non seulement ou il
 fera questiõ du gain, mais aussi ou il le
 fera de la perte. Quand tu auras perdu
 quelque chose, sõge qu'elle estoit for-
 tuite, & que par ci apres tu viuras aussi
 bien sans elle, comme tu as vescu sans
 elle auparauant. Si tu en as longuemēt
 iouy, que t'importe il de l'auoir per-
 due apres q tu en es saoul. Et si tu n'en
 as gueres iouy, tu ne dois pas beau-
 coup

Coup s'êtir la perte d'une chose que tu n'a pas eu loisir de gouter. Si tu as moins d'argent, tu auras moins de fasticherie: si moins de faueur, moins aussi d'êuieux. Regarde à toutes ces choses qui nous mettent à la rage, quand nous les auons perdues: tu iugeras que la perte n'en est pas fastcheuse, mais l'opiniõ de la perte. Nul ne sent les auoir perduës, mais l' imagine. Qui se possede n'a rien perdu: mais à combien est il aduenu de posseder? A Dieu.

De nostre sottise & vanité en nous excusât de nos vices, & qu'il nous est aisé de nous corriger si nous y voulons prendre peine.

ESPITRE. 51.

I'Ay reçu ta lettre plusieurs moys apres sa datte: par ainsi i'ay estimé qu'il estoit superflu de demander ce que tu faisois à celuy qui me la apportée. Car il faut qu'il ait bien fort bonne memoire, s'il s'en peut souuenir: i'espere toutes fois qu'en quelque lieu que tu sois, ie ne puis pas faillir de sçauoir ce que tu fais. Car à quelle autre chose te pourrois-tu occuper qu'àt'amender tous les iours, & cesser

EPISTRES DE

d'attribuer aux choses les vices qui sont en toy-mesme? Tu sçais bien que Harpasté, folle de ma femme est demeurée en ma maison comme vne charge hereditaire: car quant à moy ie suis ennemy mortel de tels monstres. Si ie veux prédre mon passe-temps de quelque fol, ie ne le vay prendre guerre loin: ie me mocque, & me ry de moy-mesme. Ceste pauvre folle à perdu tout à coup la veüe. Ie te diray vne chose estränge, mais toutes fois veritable. Elle ne se sët pas estre auueugle: elle ne cesse de crier apres son gouuerneur qu'il la meine ailleurs, que ceste maison est obscure. Sçache que la mesme fadese qui fait que nous rions d'elle, est en chacun de no^s. Nul ne cognoist qu'il est auare, ou conuoiteux. Et encore en cela somme nous pl^s miserables, que les auueugle demandant quelqu'un pour les guider, & nous ne demandons point de guide en nos erreurs. Chacun se fait accroire qu'il n'est point ambitieux, mais qu'on ne vit point autrement en ceste saison: qu'il n'est point prodigue, mais que la suite des grandes Cours requiert

qu'on face de grādes despences : qu'il n'est point querelleux, ny desbordé, mais que c'est l'ardeur & impetuosité de la ieunesse. Pourquoy nous trompōs nous en nous flattant? Nostre mal ne vient point du dehors, il est au dedans de nous, il a sa source dans nos entrailles : De là, il se fait que plus mal-aisément nous recouurons la santé, pour ne cognoistre pas que nous soyons malades. Et quand aurions nous extirpé tant de sortes de maladies, si no⁹ commençons à ceste heure seulement de nous faire taster le pouls? Et encore apres tāt d'accez, n'y appellons nous point le medecin, lequel eust eu beaucoup moins d'affaire sur la naissance de la maladie. Les esprits nō du tout endurcis, se lairroyēt manier à qui les voudroit redresser. Nul n'est difficilement ramené à la nature, que celui qui s'en est departi. Le mal est, que nous auōs hōte d'apprendre à estre gens de bien. Nous cuidons qu'il soit messeāt de chercher vn maistre d'vne telle chose: Mais si ne doit-on esperer qu'elle aduienne fortuite-ment, Il faut traualler apres, & non

pas toutesfois beaucoup pourueu que
 no^r commencions à former & corri-
 ger nostre ame, auant qu'elle prenne
 le mauuais ply. Encore ne faut-il point
 desesperer de celles qui sont endur-
 cies. Il n'y a rien qu'un traual assidu,
 & vne attentïue diligence ne force &
 abbate. On redresse les arbres pour
 tortus qu'ils puissent estre. La chaleur
 estend les poultries courbées, & con-
 tre leur nature, elles sont tirées à ce
 que requiert nostre vsage, Combien
 plus facilement l'ame qui est plus sou-
 ple & plus obeissante que toute hu-
 meur, prendra elle le ply, & la forme
 qu'on luy voudra donner? Car qu'est
 autre chose l'ame qu'un esprit, lequel
 est de tant plus facile que toute autre
 matiere, qu'il est plus leger & plus te-
 nuë? Il ne faut point donc, amy Luci-
 lius que tu desesperes de nous pource
 que tu vois que la malice en est, il y a
 desia long tēps, en possession. La bon-
 ne ame ne vient iamais plustost a per-
 sonne que la mauuaise. Nous sommes
 tous preoccupez d'apprendre les ver-
 tus, & desaprédre les vices mais avec
 autant plus de courage deuōs nous ap-

procher de nostre amendement, que depuis qu'il nous est acquis, la possession en est eternelle. La vertu ne se desaprend iamais. Les vices se tiennent en nous comme vne plante en vn terroir estranger & mal propre, ainsi il est aisé de les arracher: mais les choses qui viennent és lieux qui sont selon leur nature y prennent vn pied ferme & assuré. La vertu est selon nature, les vices luy sont contraires. Et comme les vertus vne fois prises & receuës ne s'en peuvent plus aller, aussi le commencement de s'acheminer vers elle est mal aisé, pource que c'est l'ordinaire d'vne ame foible & malade de craindre les choses non essayées. A cause dequoy il l'a faut forcer, afin que elle commence, & puis la medecine n'en est n'y amere n'y fascheuse: elle donne plaisir & guarison tout ensemble. On ne sent le plaisir des autres remedes, qu'apres la guarison. La Philosophie est pareillement salutaire & agreable. A Dieu.

Discours sur la meditatō de la mort, lors que on se void en quelque dangereuse maladie.

MA mauuaise disposition m'a-
 uoit donné quelques trefues:
 mais elle m'a repris tout à coup. En
 quelle espece de maladie? dis-tu. Je
 trouue que tu as raison: car il n'y en
 a point en tout qui me soit incognüe.
 Je suis toutes fois particulièrement
 subiet à vne sorte de mal, qui se peut
 assez proprement nommer le mal du
 soupir. L'accez en est fort court, &
 semblable à vn estourbillon. Il passe
 presque ordinairement dās vn heure:
 car aussi qui pourroit longuement ex-
 pirer. Je pense que toutes façons d'in-
 commoditez & de maux m'ont essayé
 mais ie n'en ay point enduré de si fas-
 cheux. Car d'auoir quelqu'un des au-
 tres, est estre malade: mais d'auoir ce-
 stui-cy, est rendre l'ame: & pour ceste
 raison les medecins l'ont nommé me-
 ditation de la mort. Car ceste haleine
 pantoise fait à la fin ce qu'elle a souuēt
 tasché de faire. Tu as, peut estre opiniō
 que ie t'escriy ceste lettre avec beau-
 coup de plaisir d'en estre eschappé:
 mais si ie me resiouissoy de ceste fin icy
 cōme d'une entiere guerison, ie feray
 aussi sottemēt que celuy qui cuideroit

auoir gaigné sa cause, pour auoir obtenu vn delay. Il est vray q̄ sur le trauail mesme de la suffocatiõ, ie n'oublie pas de m'entretenir & soulager de beaux & agreables discours. Pourquoy est-ce, dis- ie, que la mort m'essaye si souvent? Qu'elle passe outre hardimēt, car de mon costé aussi, ie l'ay longuement essayée, à sçauoir auant q̄ ie n'aquiesce. N'est-ce pas mort q̄ de n'estre point? Or ie sçay de ja cela, d'autant que le non estre d' auparauant & d' apres la vie, s'entresemblent. S'il y auoit donc quelque tourment, il faudroit par necessité, qu'il eust esté deuant que nous naquissions. Mais nul de nous n'en a senty en ce tēps là. Et ie te prie, ne seroit-ce pas vn plaifāt hōme celuy qui diroit que le feu est en pire condition, quand il est estaint qu'au parauāt que il ne fust allumé? Nous sommes ainsi estaints & allumez. Pendant le temps qui est entre deux, no^r souffrons quelque chose: mais l'vn & l'autre est en tres-assurée franchise & exemption de mal. Nous no^r trompons, amy Lucilius, en ce que nous iugeons que la mort suit la vie, veu qu'elle la precede.

& la fuiura encore. C'est mort tout ce qui à esté deuant nous : car quelle difference y a-il entre ne commencer point d'estre, ou cesser d'estre, veu que l'effect de l'un & de l'autre est de n'estre point ? Ce sont les exhortations que ie me faisoÿ tacitement au fort de mon mal : car de parler il n'y auoit nul ordre. Et puis ce soupir, qui estoit ja deuenu grosse haleine, se fist peu à peu plus long & plus tardif à passer, & encore à ceste heure, bien qu'il ait cessé, ma respiration ne va pas son train naturel, ie sen qu'elle s'arreste aucunement. Mais face cōme il voudra, pour uen que l'ame se maintienne saine. Et tiē pour certain que ie ne trembleray point pour me voir à l'extremité. I'y suis desia tout duit & préparé de telle forte, que ie ne fais iamais entreprise pour vn iour entier. Louē & imite celuy qui n'estriue point à mourir, quand il a plus de plaisir à viure. Car quelle grande vertu y a-il de s'en aller quand on est chassé ? Encore qu'en cela mesme il y ait de la vertu. Ie suis bien chassé : mais c'est cōme m'en allant volontaiement. Ainsi iamais le sage n'est chas-

fé: car celuy qu'on chaffe, on le met dehors malgré soy. Or le sage ne fait iamais rien mal-gré soy: il s'affranchit de la necessité, dautant qu'il fait tousiours volontairement, ce qu'elle fait faire par force. A Dieu.

Qu'il n'importe de rien de mourir tost ou tard: & s'il est expedient d'auancer sa mort ou de l'attente.

EPISTRE. 71.

A Pres vn long interualle de temps
 A i'ay visité tes Pompées, ou il m'a
 semblé auoir veu, comme dans vn mi-
 rouër, ma ieunesse passée, & me per-
 suadois de pouoir encore faire tout
 ce que i'y auois fait estant ieune, tant
 il me sembloit y auoir peu de iours.
 Nous auons, amy Lucilius, comme en
 nauigant outrepassé la vie, & tout ain-
 si qu'en la mer, comme dit Virgile.

La terre & les villes recalent,
 aussi par la viste course des années,
 nous auons effacé nostre enfance, &
 puis l'adolescence, après encore cet
 âge, qui tient le milieu entre la ieunes-
 se & la vieillesse, confrontant à l'une &
 à l'autre, finalement les meilleures an-

ne de la vieillesse mesme. A ceste heu-
 re nous commençons à descouvrir la
 fin publique du genre humain, la quel-
 le nous redoutons comme vn esleuël,
 & neantmoins c'est vn port tres-aisé,
 & abord tres-gracieux, que nous de-
 uons quelquefois desirer, & iamais fuir
 auquel si quelqu'un est porté en ses
 premieres années, il n'a non plus d'oc-
 casion de se plaindre, que celuy qui
 ayât entrepris vne nauigation, seroit
 arriué à son port, plustost qu'il n'espé-
 roit. Car les vns cōme tu sçais, ne font
 que branler sur mer de tenus par l'en-
 nuyeuse tardiueté des calmes. & des
 bonasses, & les autres semblēt voller,
 tant ils sont chasséz viste par l'aide de
 quelque bon vent qui leur donne en
 poupe. Presuppose que la mesme cho-
 se nous aduient, & que la vie fait dili-
 gence de conduire les vns là où il est
 force que ceux mesmes arriuent qui en
 reculent le plus, & laisse lāguir & ha-
 ler les autres en chemin, auant les ré-
 dre à la retraite. Or il s'en faut rāt que
 no^r deuions desirer la vie que souuent
 no^r ne la deuons pas retenir. Car il n'y
 à nul bien à viure, mais seulemēt à bien

viure. Par ainsi le sage vit autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il considère ou il doit viure, avec qui & com-
mēt. Il pense quelle sera sa vie, & non
combien grāde: & si beaucoup de cho-
ses luy suruiennent qui le faschent &
troublēt son repos, il s'en ennuye soy-
mesme: & non seulement fait-il cela
en la dernière necessité, mais aussi tost
que la fortune commence de luy estre
suspecte, il regarde soigneusement si ce
n'est point là où il luy faille faire bout..
Celuy est tout vn, ou qu'il se face sa fin
ou qu'il la reçoie: qu'elle vienne tard
ou de bonne heure: il ne craint point
de faire pour cela grande perte: car
aussi nul ne peut perdre beaucoup
pource qui reste dans la gouttiere de
la vie. Par ainsi i'estime la parole de ce
Rhodiot-tres-effeminée lequel ayant
esté par le commandement d'un Tyran
ietté dās vne fosse, ou il le faisoit nour-
rir comme vne beste sauuage respon-
dit à quelqu'un, qui luy conseilloit de
s'abstenir de māger, que l'homme doit
esperer toutes choses pendāt qu'il vit..
Quand bien il seroit ainsi, encore ne
faudroit-il pas achepter la vie à tout

pris. Il y a des choses que bien qu'elles soient grâdes & asseurées, ie ne les voudroy pourtant posseder avec vne sale & infame confession de ma faineantise. Et a cause dequoy penseray-ie, que la fortune a pouuoir de faire tout en celuy qui est viuant plustost q̃ de penser qu'elle ne peut rien en celuy qui sçait mourir? Si est-ce neantmoins qu'il pourra quelquefois aduenir, que lorsmesme que la mort sera toute prochaine, & le supplice tout préparé, l'homme sage ne deura point prester ses mains à sa ruine: car c'est vne sotise de mourir pour crainte de mourir. S'il vient quelqu'un pour me tuer, à quel propos le veux-ie preuenir? Pour quoy pren ie procuration de la cruauté d'un autre? Est-ce, que ie porte enuie de ma mort à mon bourreau, ou que ie vueille esparger sa peine? Socrates pouuoit finir sa vie en s'abstenant de manger, & mourir plustost de faim que de poison: mais il ay ma mieux demeurer trente iours en la prison, & en l'attente de la mort, nō en ceste intention d'esperer ce pendant toutes choses, mais pour se conseruer en l'obeissance

des loix, & pour garder la fuite de Socrates mourant à ses amis. Car qu'y eust-il eu plus inepte, que de faire estat de mespriser la mort, & de craindre la poison? Au contraire Drusus Libo, ieune homme autant courageux comme noble, & qui pouuoit par sa raison esperer plus grandes choses, qu'hōme de ce siecle là, ayant esté à cause d'une sienne maladie rapporté du Senat dans une lictiere avec un conuoy, pour dire le vray, fort petit: car tous ces plus proches l'auoient abandonné, ja plus veritablement en la fosse qu'en la prison, commença à demander s'il se tueroit, ou s'il attendroit la mort: auquel Scribonia sa tante femme d'honneur & d'autorité, tint ce langage: Quel plaisir prens tu à faire le fait d'autrui? Il la creut & se tua. Car aussi pis que il deuoit trois ou quatre iours apres mourir à l'appetit de son ennemy, se conseruer cependāt en vie estoit proprement faire le fait d'autrui. Ainsi il est mal aisé d'establir generalement, si faut preuenir ou attendre la mort, quād quelque violence estrangere nous la denonce. Car il y a beaucoup de rai-

fons qui nous peuuent tirer à l'vn & à
 l'autre party. Si l'une mort vient avec
 tourmēt, l'autre vient simple & facile.
 Pourquoi ne prendray-ie plustost ce-
 ste-cy? Je choisiray la meilleure mort,
 pour sortir hors de ceste vie, cōme ie
 feroiy vn nauire, dās lequel ie voulusse
 faire vn voyage sur mer, ou vne maison
 en laquelle ie voulusse habiter. D'auā-
 tage, comme tousiours la plus longue
 vie n'est pas la meilleure, ainsi la plus
 longue mort est tousiours la pire. Et ne
 deuons nous en nulle chose pl^o obten-
 perer à nostre ame, qu'en la forme dōc
 elle veut que nous mourions. Qu'elle
 passe la carriere en laquelle elle aura
 commeneé de prendre sa course, soit
 qu'elle desire le fer, ou la corde, ou le
 veni, qui saisisse les veines: qu'elle ail-
 le auant, & rompe les barrieres de sa
 seruitude. Chacun doit vouloir que sa
 vie soit approuuée de tout le monde,
 & sa mort de soy-mesme. Et celle qui
 plaist est tousiours la meilleure de tou-
 tes. Je sçay que quelqu'un pourra dire
 qu'on peut pl^o genereusement mourir,
 & qu'il y a en cela peu de courage, &
 beaucoup de desespoir. Mais veux, tu

prendre vn conseil, qui sera en ta disposition, & auquel la reputation des hommes n'aura que mordre ? Regarde de t'oster à la fortune le plustost que tu pourras autrement il se trouuera toujours quelqu'un, qui iugera mal de tout ce que tu pourras entreprendre. Tu en trouueras d'autres voire mesme de ceux qui font profession de sagesse, qui nierôt qu'il faille faire force à sa vie, & diront que c'est vn énorme peché d'estre le meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut que nous attendions la fin que nature nous a ordonnée. Quiconque dit cela ne se prend pas garde qu'il ferme le passage à la liberté. La loy eternelle n'a rié fait de mieux, que de quoy elle a donné à la vie vne seule entrée, & beaucoup d'issuës. Que i'attendisse la cruauté d'une maladie, ou d'un homme, veu que ie puis me sauuer du milieu des tourmens, & secouër à vn coup toutes les aduersitez ? C'est le seul point qui fait que nous ne nous puissions plaindre de la vie, de quoy elle ne retient personne par force. Les affaires des hommes sont en bon estat nul n'est miserable que par sa faute. Te

EPISTRES DE

plaist-il de viuire? Ly dōc de par Dieu:
 & fil ne te plaist, il t'est loisible de t'en
 retourner d'où tu es venu. Pour alle-
 guer vne douleur de teste, & pour ra-
 freschir & attenuer le corps, tu t'es
 fait souuent tirer du sang & ouurir la
 veine. Il n'en faut pas faire plus que
 cela: il n'est ja besoin de faire vne pro-
 fonde playe en l'estomach: vne petite
 pointe de lancette t'ouurira le passage
 a ceste entiere & perpetuelle liberte:
 en moins de riente voila en franchise.
 Quelle chose dōc nous fait si paresseux
 à partir? C'est que nul de nous ne pense
 qu'il faut quelquesfois desloger d'icy.
 Nous ressemblons à ces anciens loca-
 taires, que l'indulgence du lieu, & la
 coustume tient acoquinez, voire par-
 my les iniures. Si tu te veux donc deli-
 vrer de la subiection & tyrannie du
 corps, il faut que tu y habites, comme
 tousiours prest à partir. Propose toy
 qu'il faudra quelqfois sortir de ceste
 hostellerie. Cela te donra pl^e de coura-
 ge quand il te sera force de t'en aller.
 Mais cōme quoy pourra monter en la
 teste de ceux qui ont des conuoitises
 sans fin, à la cōsideration de leur fin? Et

si est-ce toutes fois qu'il n'y a chose en
 ce monde, dont la meditatio soit si ne-
 cessaire. Car il est à l'aduëture superflu
 de s'exercer cõtre tout autre accidēt,
 pource que tel se preparera contre la
 pauüreté, à qui les richesses demeure-
 rõt tousiours. Apres que no^r nous se-
 rons armez contre la douleur, nostre
 santé ne requerra iamais q^{u'} nous faciõs
 preuue de ceste vertu. Quãd nous no^r
 ferons commandez de porter patiem-
 ment la perte de nos amis, la fortune
 les fera viure plus que nous mesmes. Il
 n'y a que ceste seule chose, de laquelle
 vne iournée viendra demãder l'vsage.
 Or ne faut-il point que tu te persua-
 des, que seulement les grãds Heros &
 illustres personnages ayēt eu ce cœur
 & ceste force, pour briser les chaines
 de l'humaine seruitude. Il ne faut point
 que tu croies que cela n'aye peut estre
 accompli que par vn Catõ qui s'arra-
 che avec la main l'ame, que le fer ne
 luy auoit du tout desracinée. Car on a
 veu des hõmes de basse cõditiõ s'estre
 d'vne grande ardeur & impetuositẽ,
 élancez dans ceste franchise, voire ius-
 ques là qu'estãs desporueus d'armes

EPISTRES DE

pour se tuer à leur aise, ils ont par leur effort fait servir de glaive chaque premiere chose qui leur est tombée en main. L'autre iour vn Alemád, qui estoit ordonné aux spectacles du matin, se retira à part pour aller à ses affaires (car il n'auoit nul moien que celui là de pouuoir estre sans garde:) or y auoit-il en ce lieu ou il estoit allé vn, bois, auquel estoit attachée vne espöge pour le seruice de ceux qui en vouloyent sortir sans ordure, lequel il plongea tout entier dans sa gorge, & s'estant de ceste façon ferré le passage de l'haleine, s'estouffa. C'estoit à la verité brauer la mort, & luy faire vn affront, & encore bien peu honnestement. Qu'y a-il aussi de si inepte que d'estre delicat à mourir? O l'homme genereux & digne, à qui l'on permit d'ordonner de sa fin. Combien genereusement se fust il seruy d'un poignard? De quel courage se fust il ietté à corps perdu dans la vaste profondeur de la mer, ou du haut en bas des rochers plus espouuentables? Estât destitué de tous moyens, encore trouua-il de quoy, & comment se donner la mort, pour apprendre a tout le monde

qu'il ne tiët à rien qu'õ ne meure, qu'à le vouloir. Qu'õ iuge comme on voudra de ceste action, pourueu qu'on accorde que la plus sale mort qui puisse estre, est preferable à la plus honneste seruitude. Et depuis que i'ay commencé d'vsurper des exemples bas & plebës, ie continueray : car chacun requerra d'auantage de soy quand il verra que ceste chose qu'on estime si haute & si difficile, est mesprisée par ceux mesmes qui sont les plus mesprizez. Ces noms de Catons & Scipions, & autres semblables que nous auons accoustumé d'escouter avec estonnement nous les pensons estre au dessus de toute imitation. I'entreprend de monstrier que ceste vertu trouuera autant d'exemples parmy les belistres, & plus chetiues personnes, que parmy les Ducs & chefs de nos grandes armées. Vn de ceux qu'on enuoyoit avec des gardes aux spectacles du matin sur vne charrette, feignant de chercher vne place pour reposer sa teste, cõme si elle eust esté aggraüée du sommeil, fist tant qu'à la fin il la mist entre les rais de l'vne des rouës, ou il se tint, iusques à ce

que la rouë, venant à donner tour, luy
 tordist le col. Ainsi la mesme charrete
 qui le conduisoit au supplice l'affran-
 chit du supplise. Il n'y a point d'ob-
 stacle à qui s'ë vent aller, il n'y a point
 de place si descouuerte en laquelle na-
 ture ne nous couure, & nous garde.
 Celuy donc choisisse l'issüe la plus ay-
 sée, à qui la necessité le permettra, & à
 qui l'occasion sera difficile, qu'il em-
 poigne la premiere pour la meilleure,
 encore qu'elle soit nouvelle & inouie.
 Nul n'aura faute d'inuention pour se
 faire mourir, qui n'aurapoint faute de
 cœur. Tu vois comment ces chetives,
 & viles personnes, esguilognées par la
 douleur, se sont esueillées, iusques à
 trouuer les moiens de tromper leurs
 gardes. Celuy est grand & vertueux
 qui montre n'auoir pas eu seulement
 du cœur, & de la resolutiõ pour mou-
 rir, mais encore de l'esprit & de l'in-
 uention. Et d'autât que ie t'ay promis
 plusieurs exemples de mesme endroit
 i'y adiousteray cestui-cy. Au second
 spectacle des ieux & combats Nauti-
 ques, vn des Barbares se donna dás la
 gorge d'vne picque, qu'on luy auoit

donné pour combattre son aduersaire. Pourquoy, disoit-il, ne m'exépte-
 ie des meshuy de tout tourment, & de
 toute indignité? Pourquoy attens-ie
 la mort, les armes au poing? Ce specta-
 cle fut d'autât plus remarquable, que
 les hommes apprennent plus honne-
 stemēt à mourir qu'à tuer. Sera-il dōc
 dit, que ceux qu'un long estude & la
 raison, maistresse de toutes choses, à
 instruiets contre tels accidens, n'au-
 ront point le cœur que des ames per-
 nicieuses & miserables peuuent bien
 auoir? la raison est celle qui nous ap-
 prēd que la mort a plusieurs aduenues
 mais tousiours vne mēme fin, & qu'il
 ne peut chaloir par ou commence ce
 qui doit necessairement venir. Elle
 mēme nous admoneste de mourir, s'il
 nous est loisible, sans douleur, & s'il
 ne nous est loisible, de mourir comme
 no^r pourrōs: voire de iecter les mains
 sur chaque premiere chose pour nous
 de pecher de ceste vie. Car viure de
 rapine est bien chose iniurieuse: mais
 au contraire, mourir de rapine est
 chose tres-honorable. A Dieu.

EPISTRES DE

*Il monstre plusieurs raisons qu'il n'y a point
d'autre bien que la vertu.*

EPISTRE 77.

TV te declare mon ennemy,
si ie ne te donne de iour à
autre aduis de tout ce que
ie fay. Or regarde combien
i'en vſe priuement. Ie te veux mander
de mes affaires iusques à ceste particu-
larité. C'est qu'il y a desia cinq iours
que ie ne faut point de me trouuer or-
dinairement à l'eschole d'un Philoso-
phe pour escouter ses disputes. Tu te
mocques à l'aduenture de moy, & dis
que ie deuien apprenty en vn aage tout
propre : mais pourquoy non propre ?
Qu'y a il pl^s ſot, que pource qu'on n'a
pas longuement appris, de n'apprédre
point du tout ? Il ne va que bien pour
moy fil ni a rien que cela qui m'effaye
à ma vieillesse. L'eschole de la sagesse
reçoit indifferemment les hommes en
tous aages. Il est bien seant d'y veoir
aller les vieux, & que les ieunes les y
suyuent. I'iray bien tout vieil que ie
suis aux farces & aux ieux publics,
& ne s'y fera combat de gladiateur,

auquel ie ne me trouue: & i'auray honte d'aller au lieu ou l'on apprend d'estre sage? Aussi long temps que nous ignorerons il faut apprendre, ou aussi long temps que nous viurons, si nous croyons au prouerbe, il faut que tout le long de nostre vie nous apprenions comment il faut viure: & toutes fois encore ne suis-ie point en ce lieu-là sans enseigner: pour le moins enseigné-ie cela, qu'un homme, pour vieil qu'il soit, doit estre soigneux d'apprendre. Au demeurant, i'ay honte du genre humain à chaque fois que i'entre en ceste eschole. Car pour aller à la maison des Matronactes, comme tu sçais il faut trauerser le theatre des Neapolitains. Ie voy vne grande presse à l'entour d'un iouëur de flutes Grec. Et au lieu ou lon apprend d'estre homme de bié, ie n'y trouue que fort peu d'hommes: & ceux-là mesmes la pluspart du monde les tient pour gens oisifs, inutiles, & faineans. Or ie suis bien content qu'on se mocque de moy en ceste façon-là. Il faut escouter avec patience les brocards des ignorans, & celuy qui chemine vers la vertu, se doit rire

EPISTRES DE

de telles risées. Pour sui donc amy Lucilius, & haste toy, afin que le mesme ne t'aduienne, qu'à moy d'apprendre sur la vieillesse, ou plustost haste toy, d'autant qu'à peine aura-tu acheué d'apprendre, quand tu seras vieil, ce que ieune tu as commencé d'estudier. N'espere point d'y auancer, qu'autant que tu y trauailleras. Nul ne deüient sage par hazard. Les richesses te peuuent bien venir sans que tu y penses. Les honneurs, les faueurs, & les dignitez te peuuent estre octroyées, & à l'auenture versées par la liberalité de fortune: mais la vertu ne viendra point fondre sur toy fortuitement: il faut mettre peine pour l'acquerrir, & encore non mediocre. Mais le prix de ceste peine est si grand, qu'il donne la possession de tous biens en vn coup: car il n'y à point d'autre bien que ce qui est hōneste. Aux autres choses, qui sont en prix & reputation parmy la commune, tu n'y trouueras ny verité ny certitude. Je te veux claiement faire entendre pourquoy le seul hōneste est biē. Il est certain que chaque chose à en soy son biē, pour lequel elle est estimée

estimée. La vigne est prisee pour sa fertilité, le vin pour sa liqueur, le cerf pour sa vistesle, le sômier pour sa force. Au chien on louë vn bon nez, pour reslêtir & dresser, pour suivre la beste on estime la legereté de sa cource pour l'approcher & l'affaillir, son cœur & sa hardiesse. En fin en chacune chose, ce pourquoy elle est principalement vtile, & à quoy elle est née est son bien propre. Puis donc que la raison est, ce pourquoy l'homme est p̄cipalement vtile car par elle est il superieur à tous les autres animaux, & inferieur à vn seul Dieu: il s'ensuit que la raison est le propre bien de l'homme. Or est-ce le seul bien de l'homme, celui qui luy est le propre. Car nous ne demandons pas à ceste heure, quelle chose est bien ou non: nous cherchons seulement quel est le bien de l'homme. Et n'en y ayant d'autre que la raison, il s'ensuit qu'elle est son seul bien, mais cōparable à tous les autres ensemble. Toutes autres choses luy sont communes avec les plantes & les bestes: car s'il est fort vigoureux & hardy, aussi sont bien les Lions: s'il est beau aussi sont bien les

Paons: s'il est viste, aussi sont les Che-
 uaux. Je ne mets point en cōpte qu'en
 toutes ces parties, il est surmonté par
 les bestes. Ce n'est pas de mon propos,
 de chercher à celle heure ce qu'il a de
 plus ou de moins, mais ce qu'il a de
 propre. S'il a vn corps, les arbres en
 ont: s'il a vn instinct & mouuement
 volontaire, les bestes & les vers l'ont
 aussi: s'il a vne voix, combien l'ont
 plus claire les chiens, plus claire les ai-
 gles, plus forte les taureaux, plus dou-
 ce & plus mobile les rossignols? puis
 dōc qu'ō estime que chaque chose soit
 paruenue au plus haut chef de sa natu-
 re, qui a atteint la perfection du bien
 qui luy est propre il faut conclure que
 la raison parfaite & accomplie sera
 celle qui accomplira & acheuera la fe-
 licité de l'homme. Ceste raison parfai-
 te s'appelle vertu & honnesteté. D'a-
 uantage c'est là le propre & seul bien
 de l'homme, pour auoir lequel il est
 loué, quād mesme il seroit destitué de
 tous les autres, & pour n'auoir lequel
 il est blasmé, quand mesme il auroit en
 abondance tous les autres. Or si quel-
 qu'un auoit toutes les autres choses, à

ſçauoir, la ſanté, les richesses, la noblesse de la race, la ſuitte d'hōmes, & qu'il fuſt vitieux, tu le blaſmerois. Et au contraire, tu louërois vn homme deſpourueu de tout cela ſ'il eſtoit vertueux. Il ſ'enſuit donc que la vertu eſt le ſeul bien de l'homme. Et puis la condition qui eſt aux choſes, la meſme eſt aux perſonnes. Le nauire eſt appellé bon, non pour eſtre peint de riches & precieus couleurs, ny pour auoir ſon eſperon d'or & d'argent, ny pource que ſes bors ſoient marquetez d'yuoire, ni peut eſtre chargé de threſors & richesses Royales, mais pour auoir les ioints des planches bien ferrez & calfeutrez, afin de ne faire eau, pour eſtre ſolide contre le flot des vndes, ſouple au gouuernail, & agile à la voile. Pareillement tu ne diras point que l'eſpée ſoit bonne, pource qu'elle aura la poignée & les gardes dorées, & le fourreau couuert de pierreries, mais tu la nommeras bonne, ſi elle a le trenchant bien affilé pour couper, & la pointe bien acérée pour fauſſer toute deffence. Et ne ſ'enquerra-on iamais ſi la reigle eſt belle, mais ſi elle eſt droi-

te. D'autât que chaque chose est louée pour l'usage auquel elle est née, & qui luy est propre. Il ne faut point donc regarder en l'homme, combien il ait de terre ou d'argêt à vure, ou de pourfuiuâs qui luy fassent la cour, ou combien soit riche & sumptueux le lit ou il couche, combien beau & clair le vase dans lequel il boiue, mais seulement combien il soit homme de bien : & tel est-il, s'il à la raison entiere, droicte & reiglée à la volonté de sa nature. Celle là s'appelle comme nous auons dit vertu. C'est la l'honneste & vnique bien de l'homme. Car puis que la seule raison parfait l'homme, la seule raison parfaite le rend heureux. Et cela est le seul bien de l'homme, par lequel seul il est rendu heureux. No^s appellons aussi bonnes les choses qui sont parites, & procréées de la vertu, comme sont toutes les actions. Mais elle seule toutes-fois est bien, d'autât qu'il ne peut estre de bien sans elle. Et s'il est ainsi que tout bien soit en l'ame, il faut appeller biens les seules choses qui la rendent plus vigoureuse, plus haute & plus grande. Or cela fait la seule vertu. Car

les autres choses qui attisent & irritent nos conuoitises, l'abaissent & la souillent, & en monstrant de la remplir, la boursoufflent & s'en iouent. La vertu est donc le seul bien par laquelle seule l'ame est faite meilleure. Au surplus vn homme de bien fera ce qu'il cuidera pouuoir faire honnestement, encore qu'il soit penible, dōmageable & dangereux. Au contraire il ne fera point ce qui sera laid & deshoneste, quand bien il luy en deuroit venir des richesses de la volupté, & de la puissance. Nulle crainte ne le destournera de ce qui est honneste, & nulle esperance ne le conuiera à ce qui est deshoneste. Si donc en tous actes de sa vie il suit tousiours l'vn, & suit tousiours l'autre, il faut inferer qu'il n'y a point d'autre biē que la vertu, n'y d'autre mal que le vice. Et si la vertu est seule incorruptible & permanente en son estat, elle seule est bien, ne luy pouuant plus aduenir qu'elle ne soit bien. Car elle s'est affranchie du danger de changement par le moyen de la sagesse, laquelle ne peut pl^{us} estre reuoluē en sottise & folie. J'ay dit fil t'en souuient, que plu-

EPISTRES DE

sieurs par vne indiscrete impetuosité, ont mis sous les pieds ces choses, que le peuple à accoustumé de conuoiter ou de craindre. Il s'est trouué tel, qui a ietté sa main dans les charbons ardans: tel autre, auquel le bourreau au milieu du tourment, n'a peu interrompre le rire: tel qui n'a pas ietté vne seule larme au trespas de ses enfans: tel qui sans effroy est allé rencontrer la mort. L'amour, la cholere, la conuoitise ont volontairement recherché les dâgers. Que si vne briefue obstination de courage excitée par quelque esguilon, à ce pouuoir, combien plus l'aura la vertu, qui n'a point vne force impetueuse & fortuite, mais perpetuelle, & tousiours ressemblante à soy-mesme? Il s'ensuit donc que ces choses qui sont souuent mesprisées par les fols, & tousiours par les sages, ne sont ni bonnes ni mauuaises. Le seul bien donc est en la vertu, qui marche altiere, & esleuée entre l'une & l'autre extrémité de fortune, avec vn grand mespris de toutes les deux ensemble. Que si on receuoit ceste opinion, qu'il y eust quelque bien outre ce qui est honnesté, il n'y auroit

vertu q se peut ou deust acquerir , qui
 seroit contre raison : ainsi elle ne peut
 estre q fausse. Or faut-il aduouër que
 l'homme de bien craint & reuere Dieu
 à cause dequoy il portera patiemment
 ce qui luy sera aduenü, d'autant qu'il
 sçaura bien que c'est de la main & vo-
 lonté diuine. Il estimera donc le seul
 hōneste bien, parce qu'en luy seul gist
 d'obeir à Dieu, de ne se despiter point
 contre les accidens , & de ne déplorer
 point sa fortune, mais plustost de rece-
 uoir de bon cœur ce qu'il luy plaist de
 nous enuoyer, & se rāger sous l'obeis-
 sance de ses commandemēns. Au sur-
 pl^s, s'il y auoit quelque autre bien que
 ce qui est hōneste, il faudroit que nous
 vinssions à souhaitter toutes les com-
 moditez de la vie , qui sont vagues &
 infinies. Ce qui est honneste donc est
 seulement bien, d'autant qu'il a sa me-
 sure. Et qui ne iugera bien que la vie
 des hommes seroit plus heureuse que
 celle de Dieu , si ces choses desquelles
 Dieu n'a nul vsage, comme l'argent &
 les pommes estoient biens ? Et si les
 ames demeurent apres estre séparées
 du corps, il est certain qu'elles sont en

EPISTRES DE

condition plus heureuse, que quād elles y habitent. Et toutesfois elles seroient plus miserables, si ces choses estoient biens, desquelles no^r vsons par le moyen du corps seulemēt. Or ce seroit directement contre nostre creance, de dire que les ames closes & assiegées dās le corps, fussent plus heureuses que celles qui sont libres. Dauantage, si ces choses estoient biens, qui peuent autant aduenir aux bestes que aux hommes, on pourroit dire que les bestes auroient vne beatitude : ce qui ne peut estre en aucune façon. Et puis nous tenons qu'il faut souffrir toutes choses pour l'amour de la vertu : ce qu'il ne faudroit point faire, s'il y auoit quelque bien hors elle. Mais ceste opinion ne te semblera iamais veritable si tu n'esleues ton ame & te sondes toy-mesme, pour sçauoir si au cas que la chose requist que tu mourusses pour ta patrie, & que tu r'achetaisses la vie de tous les Citoyens par la tienne, tu offrirois ta teste, non seulement patiemment, mais volontairement, pour ce que si tu le peux faire tu ne penseras point qu'il y ait autre bien. Tu lairras

tous les autres pour iouir de celuy-la. Regarde combien est grande la force de la vertu : car si tu dois mourir pour le biē public, & que ce ne soit pastout soudain, apres q̄ tu auras sçeu qu'il te le faut faire, tu sentiras en cet interualle vne ioye incroyable & incomprehensible. Et bien que le fruit d'une telle action ne touche point celuy qui est trespasſé & affranchy des choses humaines, si est-ce que la contemplation d'une chose si belle l'entretient cependant en vn aise & contentement merueilleux. Car l'hōme iuste & courageux se representant pour le prix de sa mort, la liberte de sa patrie, & le salut de to^p ceux pour lesquels il fait offrande de sō ame, iouit avec vne tresgrande volupté de sa peine, & de son pareil. Et celuy mesme quin'aura le loisir de gouster ce grand & dernier contentement qu'on reçoit en cet interualle, sans reculer se iettera dans la mort, cōtent du bien & de la pieté, qui reluit en son action. Opposé luy tout ce que tu voudras, pour l'en destourner dy luy que son fait sera soudain oublié & estaint par l'ingratitude de

ses citoyens. Il te respōdra que toutes ces choses sont hors de ton dessein: qu'il contemple seulement l'œuvre en soy, & que sçachāt qu'il est honneste, il se laisse mener, par tout ou il le veut conduire. Cela donc seul est bien, que non seulement vne ame parfaite, mais vne genereuse & bōne nature simplement sent estre tel. Les autres sont legers & muables, possēdez avec sollicitude, & importuns à leurs possesseurs, ordinairement les surchargent & souvent les accablent: car nul de ceux que tu vois vestus de pourpre, n'est non plus heureux que ceux qui aux comedies iouēt le personnage d'un Roy ou d'un Empereur, qu'on voit soudain, apres estre sortis du theatre & de la presence du peuple, despouillez de ces riches accoustremens, & reduits à leur condition premiere. Nul de ceux que les honneurs & les richesses mettent en haut degré, n'est grand pour cela. Ils semblent tels pource qu'on les mesure avec leur base. Un nain sera toujours petit, quād bien il seroit mis sur le sommet d'une montaigne. Et au contraire un colosse, quand bien on l'au-

roit assis au fonds du puits, gardera
 tousiours sa grandeur. Nous sommes
 trompez en ce que nous n'estimons
 personne par ce qu'il est, mais y con-
 tons & adioustons les choses dont il
 est paré: ou tout au cōtraire, pour bien
 estimer l'homme & sçauoir au vray
 quel il est, il le faudroit regarder à nud,
 & qu'il eust mis à part ses possessions
 & honneurs, & les autres enchante-
 mens de fortune, voire qu'il se fust
 despouillé de son corps mesme pour
 voir plus à clair, quelle & combien
 grande est son ame: si elle est grande de
 les biens propres, ou des biens d'au-
 truy: s'il peut tenir la veuë haute con-
 tre la lueur des glaiues estincelans: s'il
 sçait qu'il ne luy importe de rien, que
 sa vie s'en aille par la bouche ou par le
 gosier, lors on le pourra nommer heu-
 reux: si mesprisant les menaces des
 prisons, de l'exil, & telles autres vai-
 nes frayeurs des humaines fantasies: si
 quand le corps, la fortune & la tyran-
 nie r'alliez ensemble luy ont denoncé
 la guerre, il a dit.

*Je ne voy ores comparoistre deuant moy nulle
 nouuelle & inopinée face de deuant. Je les ay*

desi i tous anticipiez, & de longue main re-
 passez en mon entendement. Tu me denon-
 ces aujour d'huy ces choses, mais moy
 ie me les suis de tout temps denoncées.
 I'ay preparé l'homme à toutes choses
 humaines. Le traict que i'ay longtemps
 deuant preueu, ne me fait pas la playe
 fort douloureuse : mais aux sots, & à
 ceux qui se sont iettez entre les bras
 de la fortune, toutes choses viennent
 nouuelles & impinées. Or à l'endroit
 des ignorans la plus grande partie du
 mal est la nouveauté. Et pour te mon-
 strer cela, tu vois qu'ils souffrent les
 mesmes choses qu'ils ont estimé autre-
 fois aspres & fascheuses, quand ils y
 sont acoustumez. Ainsi le sage s'ac-
 coustume aux maux qui peuvent adue-
 nir, & fait par longs discours, ce que
 les autres font par longie souffrance.
 Nous auons quelquesfois ouy ceste
 inepte voix de ceux qui disent : Je ne
 pensoy pas que cela me deust aduenir.
 Le sage sçait que tout luy peut adue-
 nir. Quelque chose qui se face il dit
 tousiours. Je le sçauoy. A Dieu.

*Que ce n'est pas la grande importance de la
vie, de vivre longuement.*

EPISTRE 78.

CE iourd'huy tout à coup nous
sont apparues les naufs Alexan-
drines, que l'on nomme messageres, à
cause qu'on a accoustumé de les en-
uoyer deuant pour aduertir que la flot-
te arriue. C'est plaisir à la campagne de
les voir arriuer. Tout le peuple ac-
court au haure de Pouzzol, & cognoist
à la façon des voiles, celles d'Alexan-
drie parmy les autres. Car il ni a qu'el-
les qui tendent le Boursset à l'arriuee.
Toutes les autres l'ont bien en haute
mer, d'autant que ceste plus haute par-
tie de voile presse & pousse le vaisseau
plus que tout autre: de sorte qu'à cha-
que fois que le vent est trop aspre, on
abaisse l'antenne, ayant moins de for-
ce quand il donne par bas. Comme el-
les ont embouché les Isles de Capry &
le Cap de Minerue, toutes les autres
se contentent de la voile. Le Boursset
est la marque des Alexandrines. En ce-
ste foule de peuple, qui couroit vers le
port, j'ay senty vn grand plaisir de ma

pareſſe. Car ayant à ceſte heure-la re-
 çeu des lettre de ma maiſon, ie ne me
 ſuis point haſté de les ouurir, pour ſça-
 uoir l'eſtat des mes affaires, & les nou-
 uelles qu'elles m'apportoient. Auſſi y
 a-il deſia lōg temps que riē ne ſe pert,
 ny ſe gaigne pour moy. Et quand ie ne
 ſeroy point vieil, ie deuroi auoir ceſte
 meſme opiniō mais à ceſte heure beau-
 coup plus, ou pour peu que i'euſſe, ie
 n'auroy que trop pour le chemin qui
 me reſte à faire: veu meſmement que
 nous ſommes acheminez en voyage
 qu'il n'eſt point beſoin d'acheuer.

Tout autre voyage eſt imparfait, quād
 on demeure à demy chemin, au deça
 du lieu, ou l'on auoit propoſé d'aller,
 mais la vie n'eſt iamais imparfaite ſi el-
 le eſt hōneſte. Elle eſt toute enquelque
 lieu que tu acheues, ſi tu acheues bien.
 Voire meſme il faut ſouuent, & non
 pour fort grādes occaſiōs courageuē-
 ment acheuer: car celles auſſi qui nous
 retiennent, ne ſont pas fort grandes.
 Tullius Marcellius que tu cognoiſſois
 tresbien, ieune hōme, de douce & pai-
 ſible nature, eſtāt tombé en vne mala-
 die nō incurable, mais toute fois lon-

gue & fascheuse, & q' l'assuiettissoit à beaucoup de choses, delibera de mourir: & pour cet effet assembla plusieurs de ses amis, desquels les plus timides luy donnoient le conseil qu'ils eussent pris pour eux. Et ceux qui le vouloient flater, luy conseilloient ce qu'ils soupçonnoient luy pouuoir estre pl⁹ agreable. Entre autre vn Stoique de nos amis, hōme d'honneur & de valleur me semble l'auoir tresbien exhorté en luy tenant ce langage. Ne te donne point de peine, amy Marcellin⁹, comme si tu deliberois de chose de grande importance. C'est peu de chose que viure. Les esclauent viuent & tous les animaux: mais c'est chose grāde & excellente de mourir honnestement, prudēment, valeureusemēt. Pense en toy-mesme cōbien il ya long temps que tu fais & refais mesme chose. La viāde, le sōmeil, les voluptez vont & reuiennent sans cesse. Nous ne faisons que courre & virer autour de ceste rouē. Non seulement l'homme sage & genereux, ou le miserable peut vouloir mourir, mais encore le delicat & l'effeminé. Or n'auoit point Marcellinus besoin d'estre

- Conseillé, mais seulement d'estre aidé. Car ses seruiteurs ne luy vouloyent point obeyr en cela. Ce personnage d'oc premieremēt leur osta toute crainte, & leur fit entendre, que lors seulement les domestiques estoient en danger, quand il estoit incertain q̄ la mort du maistre eust esté volontaire : autrement qu'il seroit d'aussi mauuais exemple d'empescher le maistre de se tuer, comme de le tuer. Au demeurant, il remonstre au mesme Marcellinus, que c'estoit acte d'humanité, tout ainsi qu'après le souper du maistre on donne aux seruiteurs qui sont autour de la table ce qui s'en dessert de donner aussi la vie estant achetée, quelque chose à ceux qui auoient esté les ministres de toute la vie. Tout soudain Marcellinus qui auoit vne ame facile & liberale, lors mesme qu'il donnoit du sien, distribua quelques petites sommes à ses seruiteurs qui pleuroient autour de luy, en les consolant luy-mesme. Or n'eut-il point besoin de glaue pour faire incision & ouverture sanglante à son ame, mais s'abstenant de manger trois iours, & s'estuant d'heure à au-

tre d'eau chaude, il vint peu à peu à de-
 faillir, non sans quelque volupté, ainsi
 qu'il disoit, qu'apporte ce doux & le-
 ger glissement d'ame, laquelle n'est
 point du tout incogneüe à ceux qui
 sont quelquefois tombez en évanouis-
 sement. Je me suis destourné de mon
 propos pour te faire ce conte, qui, à
 mon aduis, ne te fera point de sagrea-
 ble: car il te fera sçauoir la fin d'un tien
 amy, qui n'a esté ny miserable ny fas-
 cheuse. Et bien qu'il se soit fait mou-
 rir soy mesme, il s'en est toutesfois allé
 si doucement, qu'il s'est cōme en cou-
 rant desrobé à la vie. Et aussi ce com-
 pte ne sera point du tout inutile, d'au-
 tant que la necessité peut quelque-
 fois exiger de nous, que nous nous fer-
 uons de tels exemples. Nous deuons
 souuent vouloir mourir, voire & mour-
 rons que nous ne le voulons pas. Si
 est-ce qu'il n'est point d'hōme si igno-
 rant, qui ne sache bien qu'il luy faut
 vn iour passer par là. Et toute fois quād
 on en est à mesme, il n'est nul qui ne
 tournoye dans les toilles, qui ne frif-
 sonne & qui ne pleure. Or celuy ne te
 sembleroit il pas bien simple, qui pleu-

ÉPISTRES DE

reroit dequoy il n'auroit vescu mille ans au parauant? Aussi sot est celuy qui pleure, pource qu'il ne viura pas mille ans. Le non estre a venir, & le passé sont choses pareilles: l'un & l'autre temps ne nous touche en rien. Tu roules sur vn poinct, que quand mesme tu l'estendras, combien le cuides-tu estēdre? Que pleures-tu? Que desires-tu? Tu pers ta peine.

Cesse d'esperer, que l'ordonnance de Dieu se fleschisse par priere.

Elle est certaine & immuable, & regie par vne grande & eternelle necessité. Tu iras là où toutes choses vont. Que trouue tu de nouueau en tout cela? Le mesme est aduenu à tō pere & à ta mere, à tes ancestres à tous ceux qui ont esté deuāt toy, & auendra à tous ceux qui seront apres.

Vn ordre immuable, & qui ne peut estre rompu par aucune force,

lie & tire a toy toutes choses. Combien grand nombre de mortst'accompagnera, combien grand te suiura? Ie croy que tu aurois plus de courage a mourir, si tu mourais en bōne & grande compagnie. Or ie dy qu'une infini-

té de tous animaux rendent l'ame en
 diuerſes façons en ce meſme moment
 auquel tu redoutes de rendre la tien-
 ne. Et quoy ? ſeroit-il poſſible que tu
 penſaſſes de ne paruenir iamais au lieu
 vers lequel tu chemines touſiours ? Ne
 ſçais tu pas qu'il n'y a point de voye
 quin'aye point iſſue ? Tu te trôpes, ſi tu
 as opinion que ie te vueille encoura-
 ger par l'exemple des grands perſon-
 nages : ce ſont des enfans que ie te veux
 mettre deuant les yeux. On conte
 qu'un ieune garçon Lacedemonien
 eſtant priſonnier, diſoit a haute voix
 en ſa langue Dorique : ie ne ſeruiray
 point : & de fait il ſe fiſt comme il le
 diſoit : car auſſi toſt qu'on luy com-
 manda de faire vne choſe baſſe & ſer-
 uile, qui eſtoit de porter vn pot de
 chambre, il ſe fiſt mourir en ſe don-
 nant de la teſte contre la muraille.
 Sera-il donc poſſible que quelqu'un
 ſerue, ayant ſi pres de ſoy la liberté ?
 Qui eſt celuy qui n'aymeroit mieux
 que ſon fils mouruſt en ceſte façon,
 que s'il vieilliuſſoit en la faineantiſe ?
 Dequoy donc t'eſpouuâtes tu, ſi mou-
 rir courageuſement eſt meſme vne a-

ction puerile ? Quand tu ne fuyuras point volontairement, tu seras traîné par force. Fay que ce qui est en la puissance d'autrui soit en la tienne. Ne pourras tu point prendre le cœur d'un enfant pour dire, le ne suivray point ? Misérable que tu es, tu sers aux hommes, aux affaires, & à la vie, car la vie mesme, si la vertu de sçavoir mourir en est à dire, est vne servitude. Quelle chose peux-tu plus attendre ? Premièrement quant aux voluptez qui t'arrestent & te retiennent, tu les as toutes goustées : il n'y en a point qui te soit incogneüe, voire & odieuse par la variété. Tu sçais qu'elle liqueur à le vin & l'hypocras, il n'importe de riē qu'il s'en escoule cēt, ou mille tonneaux par ta vessie. C'est vn sac qui est desia abreuvé. Tu cognois le goust de toutes les pl^{re} delicieuses viâdes, la luxure ne t'a rien reserué pour les années à venir : & toutefois ce sont les choses desquelles tu te déprends si mal volontiers. Car quelle autre chose y a-il que tu te faches de perdre ? Sont-ce tes amis ? Est-ce ta patrie ? De vray, tu l'aymes tant, que tu en souppes plus tard, & estain-

drois si tu pouuois le Soleil. Qu'as-tu
 ramais faict aussi digne de lumiere?
 Confesse la verité, ce n'est point là
 Cour, ny le palais, n'y le desir de co-
 gnoistre la nature des choses, qui te
 faict plus restif à mourir: C'est que tu
 laisses mal-volontiers le marché, au-
 quel toutes fois il ne reste rien qui te
 soit nouveau. Tu crains la mort, & tou-
 tes fois ordinairement parmy les esbats
 & passe temps tu la mesprises: tu veux
 viure (car tu sçais que c'est) & crains
 de mourir. Et dy moy par ta foy, ceste
 façõ de vie n'est-ce pas vne mort? Ainsi
 que Cesar passoit vn iour par la voye
 Latine, vn soldat de la garde, à qui la
 barbe ja toute blâche descendoit ius-
 ques sur l'estomach, luy demanda la
 mort. Et quoy, non amy, luy respondit
 Cesar, penſes-tu viure à ceste heure? Il
 faudroit respondre de mesme à ceux
 auxquels la mort seroit profitable. Tu
 crains de mourir: Pource volontiers
 que tu es en vie. Mais tu diras: Fiest ex-
 pedient que ie viue, moi qui puis faire
 beaucoup de bons seruices. Ie me des-
 pars mal volontiers des deuoirs de la
 vie d'autant que ie m'en acquite bien.

Et ne sçais-tu pas qu'un des devoirs de la vie est mourir ? Tu n'en laisses pas un seul, veu que le nombre de ceux, qu'il t'est prescript d'accomplir, est finy : il n'est point de vie qui ne soit courte. Car si tu regardes à la nature des choses, la vie de Nestor & de Statilia est briefue, qui voulut qu'on escriuit sur son tombeau, qu'elle auoit vescu nonante neuf ans. Et qui l'eust peu supporter s'il luy fut aduenü d'accomplir le centiesme ? La vie est comme vne farce il n'est pas question de la iouer longuement, mais de la iouer bien : il ne peut chaloir ou elle finisse. Finis là où tu voudras, pourueu que tu y mettes vne bonne cause. A Dieu.

Sur l'embrasement de la ville de Lion, il discourt de l'instabilité de la fortune, & peu de durée des choses humaines.

EPISTRE. 79.

N^Ostre commun amy Liberalis est à ceste heure bien attristé, pour la nouuelle qu'il à receuë du bruslement de la ville de Lyon : aussi, à dire vray, est-ce vn accident assez grand pour esmouuoir, non seulement vn

personnage tres-affectionné à sa patrie, mais indifferemment toute personne. C'est pourquoy il trouue à dire à ce coup la constance de son ame, laquelle il a tousiours exercée en tout ce qu'il auoit pensé pouuoir estre craint. Mais il ne se faut espahir que ceste fortune si inopinée, & qui n'auoit point encore trouué d'exemple ailleurs, n'aye point aussi trouué en luy de preuoyance. Car iusquesici plusieurs citez ont bien esté gastées par le feu, mais nulle qu'on sçache du tout enleuée. On l'a veu souuent s'amortir aux lieux ou il auoit esté mis par les mains de l'enemy. Et lors mesme qu'on le seme & qu'on luy donne cours, il ne deuore iamais tellement tout, qu'il n'y reste quelque partie pour le fer. Les tremblemens de terre mesme, à peine ont-ils iamais esté si grands & si dommageables qu'ils ayât renuersé des villes toutes entieres, Brief on n'a point veu suruenir d'embrasement si cruel en lieu du monde, qu'apres celuy-la il n'y soit encore resté quelque chose pour vn autre. Icy vne seule nuit aporté par terre tant de beaux & magnifiques ou-

urages dōt chacun à part soi estoit suf-
 fisant pour illustrer au tant de ville: &
 à souffert ceste pauvre cité en pleine
 paix plus de dégast, qu'elle n'eust peu
 craindre d'une cruelle guerre. Qui
 croira cecy? Les armes estans possedés
 par tout & la seureté generalement es-
 pandue autour l'univers, Lion qui n'a-
 guerres estoit admiré en la Gaule, y est
 à ceste heure cherché. La fortune à per-
 mis à tous ceux qu'elle à publiquemēt
 affligez, à tout le moins de craindre ce
 qu'ils deuoiēt souffrir. Et ne fut iamais
 chose grande, qui n'ait eu quelque ter-
 me & interualle en sa ruyne. En ceste-
 cy il n'y a en qu'une seule nuit entre la
 grandeur & son aneantissement. Bref
 elle à demeuré moins à estre destruite,
 qu'il ne demeure à te le conter. Ces
 choses troublent aucunement nostre
 Liberalis, qui au demeurant à l'ame
 bien ferme & afferée cōtre toutes fa-
 çon d'accidēs. Mais à la verité les cho-
 ses non attendues sont plus fortes à
 supporter. Car la nouueauté adrouste
 beaucoup de poix aux calamitez, & ni
 à homme qui ne se sente plus affligé de
 l'accident qu'il admire. Ainsi nous ne
 nous

nous deuons laisser surprendre à lim-
pourueu. Il faut pour uoir non à ce qui
à accoustumé , mais à tout ce qui peut
arriner Car qu'y a-il que fortune n'o-
ste quād il luy plaist , à celuy mesme q
est plus florissant ? Qu'y a-il qu'elle
n'assaille & qu'elle n'esbranle de tant
plus qu'elle le voit spacieux & emi-
nēt? Qu'elle chose luy est aspre ou dif-
ficile? Elle ne s'embusche pastousiours
en vn mesme endroiēt pour nous sur-
prendre: mais ores elle se sert de nos
mains contre nous mesmes , ores , se
contenant de ses propres forces, for-
ge des perils qui n'ont point de fon-
dement. Nous ne sommes en aucun
temps asseurez à l'encontre d'elle. Les
causes de douleurs naissent au milieu
des voluptez. La guerre se dresse en
pleine paix. Le mesme secours qui no^{us}
fortifie , change souuent nostre asseu-
rance en crainte & en frayeur. D'un
amy & compaignon se faict vn enne-
my. Le beau temps d'Esté se change
en orages soudains , & plus grands
que ne sont ceux d'hyuer. Sans enne-
my nous souffrōs des actes d'hostilité
& vne felicité excessiue , quand toute

autre chose luy defaut, se trame elle
 mesme les causes de sa ruine, La fièvre
 saisira les plus sobres : la phtisie, les
 plus vigoureux : le supplice, les plus in-
 nocés : le tumulte les plus retirez : Lors
 que nous y pensons le moins, le sort se
 sert de quelque nouvelle occasiõ pour
 nous faire voir sa puissance. Vne seule
 journée est bastante de faire porter au
 vent ce qu'une lõgue suite de trauaux
 humains, & indulgẽce diuine aura ba-
 sty en plusieurs siecles. Celuy n'a pas
 encores assez exprimé la diligẽce dont
 vsent les malheurs, quãd ils se veulent
 haster, qui a dit qu'un iour & vne heu-
 re suffit pour renuerſer des Empires. O
 que ce seroit vn grand soulagement à
 nostre imbecilité, si les choses estoient
 réparées de pareille vitelle qu'elles sõt
 destruites ! Mais les accroissemens viẽ-
 nẽt à clochepied, & la ruine court vers
 nous à toute bride. Rien, ni en public,
 ni en priué, n'est stable. Le fuseau de la
 destinée retord la fin des villes aussi
 bien que celle des hommes. L'effroy se
 cache entre les choses paisibles, &
 souuent le mal fait saillie par ou il a
 moins d'apparence. Les Royaumes qui

se feront maintenus contre les guerres domestiques & estrangeres viennent à estre renuersez sans que personne les pousse. Combien peu de villes ont peu longuement porter leur felicité ? Il faut donc preuenir la fortune, en accoustumant & asseurât nostre ame cōtre tout ce qui peut suruenir. Propose toy les exils, les tourmens, les maladies, les guerres, les naufrages. Songe que la fortune peut faire vn desert d'vne ville peuplée qu'elle te peut oster ta patrie, & te peut oster à ta patrie mettons nous deuant les yeux la generale condition du genre humain, & ne nous amusons pas à regarder ce qui aduient souuent ou rarement, mais pensons à tout ce qui peut aduenir de pis. Si nous voulons soustenir courageusement la charge de tels inconueniens qui nous estonnent par leur estrangeté, il faut regarder la fortune en son plein. Combien de fois sont tombées les villes d'Asie & d'Achaie par tremblement de terre ? Combien en la Syrie & en la Macedoine en ont esté englouties ? Combien de fois pareil accident à-il endommagé les Isles de Cypre & de

Paphe? Nous auons souuent ouy conter les pertes & aneantissemens de fonds en comble de plusieurs villes. Et nous chetifs, parmy lesquels ces choses sont contées, combien petite partie sommes nous entre toutes? Tenons donc bon à l'encontre des choses fortuites, & quoy qu'il puisse aduenir, sçachōs qu'il n'est point si grād, comme il en est le bruit. Vne grande, & riche cité, & l'ornemēt de toute sa prouincé s'est bruslée. Celles mesme que tu vois au iourd'huy grandes & magnifiques, le temps les rasera, & en effacera les apparences. Ne vois-tu pas comment en l'Achaie les fondemens de celles qui ont esté d'autres-fois tres-renommées, sont du tout cōsumées, sans qu'il y reste plus rien qui monstre seulement qu'elles aient esté? Ce ne sont pas les seuls ouurages faits des mains des hommes, qui s'escoulent & sentēt la lime des années: mais les sommets des montaignes fondent: des regions toutes entieres s'esuauouissent & s'abyssent. Telle contrée a esté bien éloignée de la mer, qui en est à ceste heure couuerte. Le feu

à devoré les montaignes, par lesquelles il luiſoit : il a rongé cimes, autrefois bien hautes, & à couché les lanternes, reconfort des mariniers, parmy le ſablon de la pleine. Puis donc que les œuvres de la nature ne ſont pas elles meſmes exemptez de ces atteintes, il nous faut porter patiemment celles qui ſurviennent aux villes. Car ou ſoit que quelque vent, s'étonnant dans les concavitez de la terre, leur enleue le pied, ſur lequel elle tiennent, ou que la furie de quelque torrent des bordés les briſe & les emporte, ou que la violence & ſoudaineté des flammes ouvre & rompe les veines & ligatures de la terre, ou ſoit que la vieilleſſe (cōtre laquelle il n'a point de deſſenſes) les aſſoibliſſe & mine par le menu ou que le mauuais air en chaſſe les peuples, & qu'après qu'elles ſont deſertes & inhabitées, le relât & la corruptiō s'y mette, il faut qu'à la fin elles periffent. Or ſeroit-il long de cōpter toutes les entrées de la deſtinée, mais cela ſçay-ie biē que toutes les œuvres des mortels ſont condamnées à mort, & que nous viuons entre les choſes periffables.

C'est la consolation que ie donne à mon amy Liberalis, qui brusle d'un incroyable amour qu'il porte à sa patrie, laquelle à esté à l'auanture arse & consumée, pour estre de nouveau remise & redressée en un meilleur estat. Souuent vne injure à fait place à vne meilleure fortune : plusieurs choses apres leur cheute, ont esté plus hautement releuées. L'ennemy de la grandeur de Rome disoit par le sac & destruction qui s'en faisoit par le feu, luy desplaisoit pour ceste seule occasion, qu'il scauoit bien qu'elle renaistroit plus grâde que elle ne se brusloit. Il est pareillement vray-semblable, qu'en ceste ville-cy, chacun trauaille la à l'enuy, pour y remettre toutes choses plus belles & plus grandes que n'estoient celles qui s'y sont perdues. Dieu veille qu'elles soient de longue durée, & basties avec meilleure fortune. Car il n'y a que cēt ans de l'origine de ceste ville, aage qui n'est pas encore le dernier en l'homme. Dōques que l'ame se forme en l'intelligence & patience de sa condition, & quelle apprenne qu'il n'y a riē d'interdit à l'audace de la fortune, laquelle

le vsurpe autant de droit, & d'authorité sur les Empires, que sur les Empe-
 reurs, sur les villes, que sur les hōmes.
 Et n'y a rien de tout cela qui nous doi-
 ue fascher. Ce sont les loix du monde,
 auquel nous sommes entrez. Te sem-
 blent-elles bonnes? obey donc: Ne te
 le semblent-elle pas? Va t'en quand il
 te plaira. le passage est ouuert par tout.
 Courrouce toy si la loy est contre toy
 seulement: mais si les grands & les pe-
 tits y sont esgalement obligez, r'entre
 en grace avec la destinée, par laquelle
 toutes choses sont dissolutes. Sçaches
 que la fosse nous rend tous esgaux, &
 que si nous ne le sommes quand nous
 naissōs, au moins le sommes nous quād
 nous mourons. I'en d'y autant des vil-
 les que des habitans. Ardea à esté aussi
 bien prise que Rome. Ce grād autheur
 du droit humain ne nous a point di-
 stinguez par qualitez de races & de
 noms, si n'est pendant que nous som-
 mes. Comme nous arriuons à la fin des
 choses mortelles, Retire toy, dit-il,
 ambitio: Tout ce qui est sur terre, soit
 pareil l'vn à l'autre. Nous sommes tous
 esgalemēt suiets à souffrir toutes cho-

EPISTRES DE

ses : Il n'y en à point d'espargné l'un plus que l'autre, n'y qui aie pl^s d'assurance de deuoir estre le lendemain. Alexandre Roy de Madoine, auoit commencé, pauvre sot, d'apprédre la Geometrie, qui luy deuoit enseigner, combien petite estoit toute la terre, de laquelle il n'auoit encore que fort peu occupé. Le l'appelle sot, pource q^u par là il pouuoit entendre qu'il portoit vn faux surnom. Car qui peut estre grand en chose si petite ? Or estoit ce qu'on luy monstroir, subtil & digne d'estre diligemment estudié : mais il ne pouuoit entrer dans la teste d'un homme enflé & forcené d'ambition, & qui pouissoit ses desseins iusques de là l'Ocean. Appren moy (disoit-il a son precepteur) choses qui soient faciles. Et son precepteur lui respōdit, que ces choses là ne se pouuoient enseigner plus facilement à lui qu'à vn autre : qu'elles estoient également difficiles à tout le monde. Imagine toy, que Nature nous en dit autant. Les choses dont tu te plains, se ressemblent par tout : Elles ne sont point de soi plus aisées aux vns qu'aux autres : mais quiconque voudra, se le

rendra bien plus faciles par tolerance & équanimité. Il faut que tu souffres la douleur, la faim, la soif & la vieillesse : & si tu fais plus long sejour entre les hommes, il faut que tu deuenes malade, que tu diminues & qu'à la fin tu defailles du tout. Mais il ne faut pas pourtāt que tu croyes à tous ceux qui bruient autour de toy. Car rien de tout cela n'est mal, rien intolerable, rien fascheux. Ces choses ne sont effroyables que par nostre cōsentemēt. Tu crains la mort, comme la mauuaise reputation. Et qu'y a-il plus sot, qu'un homme qui craint des paroles? Demetrius souloit dire plaisammēt, qu'il faisoit aussi peu de conte des voix des ignorans, comme des vens qui sortent du ventre. Car disoit-il, de quoy peut chaloir, qu'ils sonnent d'enhaut ou d'embas? Cōbien est grāde ceste sottise de craindre d'estre diffamé par ceux qui sont infames? Et tout ainsi qu'on craint le bruit commun sans occasion, aussi est-ce sans occasion qu'on craint les choses, la crainte desquelles despēdit du credit qu'on a donné au bruit commun. De quoy, ie te prie, nuit-il à vn ho-

me de bien d'auoir mauuaife reputa-
 tion? Que la meſme dōc ne nuife point
 à la mort en noſtre endroit. Nul de
 ceux qui la blaſment, ne l'a eſprounée.
 Ainſi c'eſt temerité de iuger de ce qu'on
 ne ſçait pas. Et cela à tout le moins
 ſçait-on qu'elle deliure beaucoup d'ho-
 mes des tourmens, de la pauureté, des
 plaintes, des ſupplices, de l'ennuy.
 Nous ne ſommes en la puiffance de
 perſonne, quand la mort eſt en la no-
 ſtre. A Dieu.

*Que la vie ne laiſſe pas d'eſtre parfaite, en-
 core qu'elle ne ſoit longue.*

EPISTRE 24.

EN l'Epître ou tu te plains de la
 mort du Philoſophe Metrona-
 ctes, comme s'il euſt peu & deu vi-
 ure plus long temps, j'ay trouué à dire
 ton bon iugement, lequel te manque
 en la ſeule choſe, en laquelle il defaut
 à tous. Pluſieurs ſont iuſtes enuers
 les hommes & enuers Dieu, perſonne.
 Nous nous courrouçons tous les iours
 contre l'ordonnance diuine. Pourquoi
 diſons nous ceſtui-cy à-il eſté à demy
 chemin? Pourquoi eſt-ce que Dieu

ne prend cest autre ? Quel besoin est-il que sa vieillesse ennuyeuse & à luy & aux autres luy soit allongée ? Et lequel des deux, ie te prie, iuges-tu estre plus raisonnable, ou que tu obeisses à la nature, ou qu'elle t'obeisse à toy ? Quel interest y à-il, combien on s'en aille tost, puis qu'à toute façon il s'en faut aller ? Ce n'est pas de viure long temps que nous deuons nous soucier, mais de viure assez. Car le viure long temps gist en la destinée & le viure assez en nostre entedement. La vie est longue, si elle est pleine: Or est elle pleine, si l'ame s'est rendu son bié propre, & à trāsferé en soy la puissance de soy-mesme. Qu'aura-il seruy à quelqu'un d'auoir vescu quatre vingts ans inutilemēt ? Il n'a pas vescu, mais à esté lōg & tardif en la vie: Il n'est pas trespasé tard, mais longuement: Il n'a pas vescu mais seulement à esté quatre vingts ans, si n'est que tu vueilles dire qu'il ait vescu, au mesme sens que nous disons, que les arbres viuēt. Quand tu dis qu'il a vescu quatre vingts ans, il importe de sçauoir de quel temps tu le tiennes pour mort. Mais la vie de celui

qui est mort en la fleur de son âge, ayant accompli tous les deuoirs d'un bon citoyen, d'un bon amy, d'un bon fils, & qui n'a manqué en aucune partie, est parfaite, bien que l'age soit imparfait. Ie te prie amy Lucilius faisons que nostre vie ainsi que les choses plus precieuses, aye plus de poix que d'estendue. Mesurons-là, non par le temps, mais par les actions. Veux tu sçauoir la difference qu'il y a entre le ieune, qui se st bien acquitté des charges de la vie, & qui est monté iusques au p^r haut bien qu'elle aye, & cet autre auquel beaucoup d'années sont passées deuant les yeux? L'un vit apres qu'il est mort, l'autre meurt auant qu'il ne meure. Louons donc, & mettons au nombre des heureux celui qui aura bien employé le peu de temps qui luy sera eschu: Car il a veu la vraye lumiere: Il n'a point seruy seulement de nombre: il a eu & vie & vigueur: Quelque fois il a iouy du temps serair: quelque fois, ainsi qu'un astre luisant, il a esclairé à trauers les nuages. Pourquoi demandes-tu, combien il a vescu? Il a vescu, & s'est eslançé iusques à la posterité, &

s'est donné pour memoire , & pour exemple. Je ne refuseroy poartant l'accession de plusieurs années : mais ie ne pēleray point qu'il defaille riē à la vie heureuse , pource que son espace soit racourcy. Car ie ne me suis point attendu à ce iour , que l'esperance conuoiteuse me promettoit le dernier : ie n'en ay regardé nul que comme le dernier, Tout ainsi donc qu'un hōme peut estre parfait en la moindre habitude du corps, ainsi en la plus petite mesure du temps la vie peut estre parfaite. L'aage est entre les choses estrangeres : il depend d'autrui, combien long temps ie soye , mais combien de temps ie soye homme de bien, il depend de moi-mesme. Requiert de moy que ie ne passe point vn aage innoble & incogneu : que i'ēploye la vie, & non que ie coure par dessus. Sçais-tu quel est ton plus grand espace ? Viure iusques à la sagesse : qui est paruenir iusqs à elle ataint la fin , non pas la plus loingtaine , mais la plus grande. Que cestui-là se glorifie hardiment , & rendre grace aux Dieux , & parmy eux mette en conte, à soy , & à la nature de quoy il a esté

Abonne raison le mettra-il en compte.
 Car il rendra à la nature vne meilleure
 vie qu'il ne l'aura receüe. Il a laissé au
 monde le patron & exemplaire d'un
 homme de biē: il a fait paroistre quel,
 & cēbien grand il estoit. Tout ce qu'il
 eust peu faire par cy apres eust esté fē-
 blable au passé car iusques ou voulons
 nous viure? Nous auons desia iouy de
 la contemplation & cognoissance de
 toutes choses. Nous sçauons commēt
 la premiere & superintendante natu-
 re ordonne le monde: par quels de-
 grez elle enuoye & rappelle l'année:
 cōment elle a enclōs & rallié les cho-
 ses vagues & esparſes, & s'est faite la
 fin de soy-mesme Nous sçauōs de quel
 mouuement les astres cheminent: &
 qu'il n'i a rien de stable que la terre, &
 que toutes autres choses courēt d'une
 continuelle vitesse: nous sçauons cō-
 mēt la Lune outrepaſſe le Soleil: pour-
 quoy estant plus tardieue, elle laisse
 derriere soy vn astre, qui a la course
 plus roide: comment elle reçoit sa lu-
 miere, ou la perd, qu'elle cause amei-
 ne la nuit: qu'elle rameine le iour: il
 faut aller là où l'on verra de plus pres.

toutes ces choses. Je m'en vay, dit le Sage, plus courageusement pour l'esperance que j'ay que le chemin m'est ouvert, qui me conduira iusques au thronne de mon Dieu. l'ay merit   d'y estre reçu, voire, & i'y ay esté: j'ay enuoyé mon ame iusques    luy, & luy m'a enuoyé la sienne. Mais presuppose que ie seray du tout esteint, & qu'apres la mort rien ne reste plus de l'homme: Tout aussi grand courage ay-ie de partir, bien que ie ne doive arriuer en auc   lieu. C'est tout vn de n'auoir pas vescu autant qu'on peut viure. Vn liure de peu de feuillets ne laisse pas d'estre louable & vtile. Penses-tu qu'il y aye quelqu'un si desirieux de viure qui aimast mieux qu'on luy coupast la teste sur l'eschaffaut, que sur le degre  ? Nous ne passons pas l'un l'autre de plus grand espace que cela. La mort marche parmy tous, celuy qui tu   fuit le tu  : c'est peu de chose    de quoy nous nous embesongnons tant. Car que te sert-il d'euiter quelque temps ce    quoy il faut tousiours venir, tost ou tard. A Dieu.

Que les vices sont és hommes & non au siècle : & que les pechez ont leur punition en eux-mesmes.

EPISTRE 98.

TV te trompes, amy Lucilius, si tu attribues à nostre siècle la luxure & mespris des bonnes mœurs, & autres vices, dont chacun se descharge sur le temps, il sont és hommes & non és saisons. Il ne s'est point veu d'arge exempt de crimes. Et si tu veux estimer la licence de chacun siècle, j'ay honte de le dire, on n'a iamais plus ouvertement esté vicieux qu'en la presence de Caton. Qui croiroit que l'argent eust trouué entrée en ce iugement ou Clodius estoit coupable d'adultere commis avec la femme de Cesar, ayant violé la sainteté du sacrifice, qu'on dit estre fait pour le peuple, & duquel on chasse tellement les hommes, que les peintures mesmes des animaux masles y sont couvertes & cachées? Et toutes-fois le iugement fut vendu à beaux deniers contans : & qui est encore plus sale que ce trafic : Le

maquerellage & prostitution des principales Dames, fut exigé pour salaire: il y auoit moins de mal au crime qu'en la relaxance. L'accusé d'adultere assigna & diuisa les adulteres, & ne fut pas plustost asseuré d'estre absous, qu'il n'eust rendu les iuges autant coupables que luy. Cuides-tu qu'il y puisse auoir rien de plus corrompu, que les mœurs de ce temps là, auquel le vice n'a peu estre chassé, ny des choses sacrés, ny des iugemens? auquel le coupable commist des crimes beaucoup plus grands par le commandement des iuges, que n'estoient ceux dont il estoit accusé par sa patrie? La question estoit si quelqu'un pouuoit estre asseuré de sa vie ayant commis adultere: Il apparut qu'il ne le pouuoit estre sans adultere. Cela est adueni parmy Pompée & Cesar, Ciceron & Caton. Ce Caton, dy-ie, pendant le magistrat duquel le peuple n'osoit pas seulement demander les ieux floraux esquels on voyoit les femmes nuës. Il ne faut point donc que tu croyes qu'en ce temps-cy seulement on permette beaucoup à la desbauche, & peu à la Loy. Car la ieunesse d'au-

Jour d'huy est beaucoup plus modeste
 que n'estoit celle de ce temps là, quād
 l'accusé nioit l'adultere deuant les Iu-
 ges, & les Iuges le confessoient de-
 uant l'accusé, quand le prix du iuge-
 ment estoit vn maquerelage. Quand
 Clodius, fauorisé pour les mesme cri-
 mes dōt il estoit accusé, estoit le cour-
 tier & entremetteur des voluptez de
 ses Iuges. Qui croiroit cecy? plusieurs
 adulteres ont fait absoudre celuy qui
 n'estoit accusé que d'vn tout seul. tout
 temps à porté des Clodies, & tout
 temps ne portera pas des Catōs. Nous
 nous ad donnons facilement aux cho-
 ses vitieuses : car il ne nous y manque
 ny chef ny compagnon, & sans chef &
 compagnon, la chose procede assez
 d'elle mesme. Le chemin n'est pas seu-
 lement penchant aux vices, mais pre-
 cipiteux, & (qui fait q̄ plusieurs soient
 incorrigibles) les fautes & vices de
 tous les autres arts font honte & dō-
 mage à l'artisan qui a failly, mais les
 vices de la vie plaisent. Vn pilote ne se
 resiouist pas de voir son nauire ren-
 uersé, ni vn Medecin de voir enterrer
 son malade, n'y vn Aduocat de voir

perde la cause à sa partie : mais son propre crime est à chacun agreable. L'un se resiouyra de l'adultere auquel il aura esté induit par la seule difficulté : l'autre se resiouyra du larrecin, & le crime ne luy desplaira pas plustost que la fortune du crime : Cela vient d'une mauuaise coustume. Car afin que tu sçaches que le sentimēt du bien demeure encore aux ames gastées & perduës, & qu'elles n'ignorent pas tant ce qui est honneste, cōme elles n'en font point de conte, chacun dissimule le vice, & quand mesme il a bien succedé, on en veut le fruit & non le bruit. Mais vne bonne conscience veut estre veüe & regardée : la meschāsceté craint mesme les cachettes. A cause de quoy Epicure disoit gentiment, qu'un homme coupable peut bien trouuer lieu ou se cacher : mais nō pas ou il se puisse fier d'estre bien caché. Il est ainsi, la meschāsceté peut bien trouuer lieu de seureté, mais non pas d'assurance. Et si cela est bien entendu, il me semble qu'il ne repugne point à nostre secte, pource que la premiere & plus grande peine que puissent souffrir ceux qui

ont failly, est d'auoir failly, & n'y a point de meschanceté qui demeure impunie, encore que la fortune la couure la defende & l'honore, pource que la punitiõ du mal est au mal mesme. Mais neantmoins les autres peines secon- des tourmentent & affligent les delin- quãs, pour les tenir tousiours en crain- te & desffiance. Pourquoy est-ce que i'osteray ce tourmēt à la malice? Pour- quoy me lairray-ie tousiours en doute & en suspens? Je suis bien d'aduís que nous ne soyons pas de l'opinion d'E- picure, en ce qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut euitier de mal faire, pource que la crainte ac- compagne ordinairement celuy qui fait mal mais aussi deuons nous luy accor- der que la conscience est le fleau des mal-fauteurs, pource qu'elle est bat- tuë & fouettée d'une perpetuelle so- llicitude, & qu'elle ne se peut fier aux ostages, & respondans de la seureté. Car ce mesme argument d'Epicure, monstre que de nature nous abhorre la meschanceté, d'autant que la crain- te l'accompagne mesme parmi les cho- ses asseurées. La fortune deliure plu-

fieurs mal-faïcteurs de la peine , mais nul de la crainte: pource que l'horreur de la chose, que nature condamne, demeure tousiours imprimée en nostre memoire. Par ainsi ceux qui se cachent ne se peuuent iamais asseurer d'estre bien cachez, pource que la conscience les decele , & les produit à eux-mesmes & puis c'est le propre des coupables de trembler. Il iroit mal pour nous si les iugemens naturels & la crainte qui succede en lieu de peine , ne tourmentoit les mal-faïcteurs, d'autant que souuent ils se sauuent de la Loy & des Iuges. A Dieu.

Consolation à Murulle qui auoit perdu son fils encore petit, & de la moderation qu'il faut garder en regrettant ses amis.

E P I S T R E 100.

I Et'ay enuoyé la lettre que i'escri-
uoys à Murulle , apres qu'il eut perdu son petit fils , & que le bruit estoit qu'il portoit tres-impatiemment ceste perte. En laquelle ie n'ay pas suiuy la façon accoustumée , n'ayant pas en opinion qu'il le fallut traiter si doucement , ains qu'il auoit be-

soin d'estre rudoyé plustost que consolé : car il faut bien vn peu ceder à vn homme affligé, quand il souffre malpatiemment vne grande playe encore toute fresche, qu'il se saoule, ou plustost qu'il se deliure, & descharge du faix de la douleur. Mais ceux qui ont fait vœu, & cōme vn prix fait de pleurer, il les faut chastier tout surl'heure, & leur apprédre qu'il y a du vice & de la sottise à verser des larmes. Au lieu qu'ils pensent estre consolez, qu'ils se sentent blasmez. Portes-tu si impatiēment la mort de ton fils? Et que ferois tu si tu auois perdu vn ami? Ton fils est mort estāt encore petit enfant, & d'vne incertaine esperance. Ce n'est que la perte de fort peu de temps. Pourquoy recherchons nous les occasions de nous douloir iniustement de la fortune, commesi elle n'en donne pas souvent d'assez iustes? A la verité tu me semblois auoir assez de cœur contre les maux mesmes qui sont solides & veritables, & non seulement contre les ombres & fantosme de maux, lesquels les hommes sont tourmentez, à cause de l'amour qui est la plus grande

playe de toutes. Si tu auois perdu ton
 amy, encore faudroit-il que tu misses
 peine de te resiouir plustost pour en
 auoir eu la iouissance, que de te con-
 trister pour l'auoir perdu. Mais tout
 au rebours, les hommes pour la plus-
 part ne mettent pas en conte les plai-
 sirs qu'ils ont iouys. La douleur à cela
 mauuais entre autres choses qu'elle
 n'est pas seulemēt vaine & superflüë,
 mais encore ingrate. Et quoy donc?
 Le temps, pendant lequel tu as eu l'ac-
 cointance d'vn tel amy, sera-il du tout
 perdu? Tant d'années, vne si estroite
 conionction & conformité de vie &
 de profession, ont-elles de si peu pro-
 fité? Enseuelis tu l'amitié avec l'amy?
 Et à cause de quoy te fasches-tu de l'a-
 uoir perdu, s'il ne te profite de rien
 de l'auoir eu? Croymoy, la plus grande
 partie de ceux que nous auons aymez,
 encore que la fortune nous les ait o-
 stez, demeure avec nous. Le temps qui
 est passé est nostre, & rien n'est en lieu
 plus alleuré pour nous, que ce qui a
 esté. Nous sommes toutes fois ingrats
 enuers le passé, pour l'esperance de la-
 uenir, comme si le futur, au moins s'il

EPIGRAMES DE

nous aduient, ne passoit pas luy mesme
 incontinent. Celuy donne fort peu
 de terme à la fruition de toutes cho-
 ses qui ne s'esioiust que des presentes.
 Les futures & passées doiuent aussi
 donner du contentement, celles-là
 par l'attente, celles-cy par la souuenā-
 ce. Il est vray que les vnes sont en brā-
 le & incertitude, les autres ne peuuent
 pas n'auoir esté. Quelle bestise donc
 est-ce d'abandonner ce qui est le plus
 certain? Contentons nous des choses
 que nous auons goustées & tirées, au
 moins si nous ne les tirions avec vne
 ame percée, & q̄ reiettaist par vn costé
 ce quelle receuoit par l'autre. Com-
 bien y a-il d'exemples de ceux qui ont
 enterré leurs enfans sans auoir ietté
 vne seule larme? Et qui apres les auoir
 mis en la fosse, s'en sont de ce mesme
 pas allez en l'assemblée du Senat, ou se
 sont mis à faire quelque autres chose,
 ou pour leur public, ou pour leur parti-
 culier? En quoy ils me semblent auoir
 fait ce qu'ils deuoient. Car en pre-
 mier lieu, c'est vne sotise de se plain-
 dre quand pour cela on n'auance rien.
 Apres il est iniuste de se douloir de ce
 qui est

qui est suruenu à vn, & reste à venir à tous les autres: outre que c'estvne cōplainte & vaine ridicule, quand il n'y à gueres à dire entre l'estat de celuy qui est regretté & de celuy qui regrette. Par ainsi nous deuons d'autant plus auoir de patiēce, que nous sommes certains de suiure bien tost ceux que nous estimons perdus. Regarde de quelle vîtesse le temps s'enfuit. Considere combien est courte ceste carriere, en laquelle nous courons si legerement. Iette l'œil sur ceste assemblée du genre humain, qui chemine toute vers vne fin, distinguée par bien petits intervalles, ou mesme ils semblent estre plus grâds. Celuy que tu penses estre perdu est seulement passé deuant. Et quelle plus grâde folie yà-il que d'estre marry, de quoy quelqu'un aura le premier parfourny le mesme chemin, qu'il faut que ceux qui demeurent derriere acheminent à leur tour? Qui est-ce qui peut pleurer pour l'euenement qu'il n'a pas ignoré deuoir aduenir? Et s'il n'a pas pensé que l'homme deust mourir, il s'est imposé à soy-mesme. Qui pleure pour ceste occasion, pleure pour

y ne chose qu'il à bien sçeu ne pouuoir
 non estre faite. Qui se plaint de quoy
 quelqu'un soit mort, se plaint de quoy
 il estoit homme. Nous sommes tous
 obligez à vn mesme marché. A qui cō-
 que il est aduenue de naistre, il reste de
 mourir. Il y a bien quelque difference
 entre nous pour les interualles, mais
 nous sommes pareils en l'issuë. Et puis
 tout ce qui est entre le premier & le
 dernier iour est variable & incertain.
 Il n'y a riē qui ne soit trōpeur & fuiart
 & pl^r muable que toute tēpeste. Tou-
 tes choses sont agitées & poussées, &
 passent bien soudain d'un contraire à
 l'autre, quand la fortune le comman-
 de, & en vne si grande meslée & re-
 muement de choses humaines, il n'y à
 rien d'asseuré à personne que la mort.
 Et toutes fois tous se plaignent de la
 chose en laquelle nul n'est iamais trō-
 pé. Mais diras-tu, c'est vn ieune enfant
 qui est mort. Je n'ay que faire de te di-
 re pour encore qu'il est en meilleure
 conditiō que celuy qui est en vie: mais
 comparons-le avec le vieillard de cō-
 bien peu surmonte-il l'enfant? Propo-
 se toy ceste vaste profondeur du temps,

& embrasse-là tout ensemble, & puis compare ce que nous appellons l'aage d'homme, à ceste infinité: tu verras combien est peu de chose ce que nous souhaittons, & que nous entendons autant que nous pouuons. Deuifons encore de cela ce qu'en emportent les larmes, les sollicitudes la mort mesme desirée auant qu'elle ne vienne, les maladies, la crainte, les inutiles années de l'enfance & de l'extreme vieillesse, les labeurs, les hazards, & au bout de tout cela, le dormir qui tient la moitié de nostre vie, tu entendras que mesme en la plus longue vie, la moindre partie est celle que nous viuons. Mais outre cela, qui t'accordera iamais que celuy ne soit plus heureux, qui est bien tost de retour au lieu ou il se doit tousiours tenir, & qui est arriué au logis deuant estre lassé du chemin? Certes la vie n'est ny bien ny mal, mais seulement le lieu du mal & du bien. Ainsi celuy qui est mort, n'a rien perdu que le iect du dé, qui encore plus ordinairement dit mal. Il a peu reussir prudent & modeste, il a peu sous ta charge estre reformé en mieux, mais ce qui à plus grâde

apparence, il a peu aussy estre semblable à la pluspart. Regarde l'insolence & corruption de la ieunesse de ce tēps, il te sera manifesté qu'il y auoit plus d'occasion de craindre que d'esperer. Tu ne dois pas donc appeller de loin les causes de la douleur, ny par ton indignation faire vn mas de legers inconueniens. Je ne t'exhorte pas de t'efforcer & luitter à l'encontre: Je n'ay pas si peu d'opinion de toy, que ie penſes que tu ayes besoin de toute ſta vertu, cōtre ſi petits accidēs que ceux la: car ce n'eſt pas propremēt vne douleur, ce n'eſt qu'une ſimple demāgeaiſon: tulas fais-toi meſme douleur. Sans doute celuy donne vn grand teſmoignage d'auoir beaucoup profité en l'eſtude de ſageſſe, qui peut d'un courage ferme & aſſeuré trouuer à dire ſon fils, encore mieux cogneu de ſa nourrice, que de ſon pere. Et quoy dōc? Te conſeilleray-ie d'auoir vn cœur dur & inflexible? Voudray-ie que tu porte la teſte leuée à l'enterrement de ton fils, & que ton cœur n'enſoit pas ſeulement tant ſoit peu ferré? Non, ce n'eſt pas mon intention. C'eſt inhumanité, &

non vertu, de regarder d'un œil tout pareil les funeraillies des siens, qu'on auoit accoustumé de les regarder à eux mesmes. Je ne deffens point les choses, sur lesquelles no^r n'auôs point de loy. Les larmes coulent à ceux mesme qui s'efforcent de les retenir, & en les versant on s'allege: permettrons leur donc de tomber, mais ne leur commandons pas. Qu'elles coulent autât que la passion les poussera, & non autanth que l'imitation le requerra. N'adioustôs rien à nostre tristesse, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autrui. L'estimation de la douleur requiert plus de nous, que la douleur mesme. Combien s'en trouuera, il, qui soient tristes à part soy? Chacun se lamente plus fort, quâd il pense estre entêdu, & se taisât quâd il est seul, reueille les pleurs s'il y suruiuent quelqu'un. Lors nous no^r dechirons les cheueux, & nous battôs la teste, chose qui pouuoit estre faicte plus librement, quâd personne n'y assistoit. A ceste heure-là, en nous veautrâs emmy le lit, nous appellons & souhattôs la mort. Et tout aussi tost qu'il n'y a pl^r de spectateur, nostre douleur s'ap-

païse. Nous auons en cecyle mesme vice, qu'en toutes autres choses, de nous former à l'exemple de la plus grande partie & ne regarder pas ce qui se doit faire, mais ce qui à accoustumé d'estre fait. Nous quittons la nature, & nous donnons au peuple, lequel n'estant iamais bõ autheur d'aucune chose est en ceste-cy, cõme en toutes autres, tres-incõstat & muable. Voit-il quelqu'un courageux en son affliction? il l'appelle impie & brutal. Le voit-il qu'il se laisse aller à sa passion? Il le nõme mol, & effeminé. C'est donc à la raison qu'il faut rapporter toutes choses : mais il n'est riẽ plus sot, que de chercher reputation par sa tristesse & par ses larmes: desquelles il ya deux especes: Les vnes tombent avec vne certaine modestie permise à l'homme sage, & les autres par force. Car quand premierement la fascheuse nouuelle de la mort de quelqu'un de nos amis vient à nous frapper l'ame, quand nous voyons que le corps doit aller d'entre nos bras sous terre, vne necessité naturelle espreint nos larmes & l'esprit poussé & leuë par le coup de la douleur, es-

branle les yeux, comme tout le reste du corps, & chasse dehors ceste humeur qui luy est voisine. Ainsi par ceste cōfusion, les larmes tōbent malgré nous. Il y en a d'autres, auxquelles no^r mesmes donnons l'issuë, quand nous retastons la memoire de ceux que no^r auons perdus. Et y a ie ne sçay quoy de doux en ceste tristesse. Quand nous nous representons leurs agreables propos, leur amiable conuersation: leur officieuse amitié, alors nos yeux se relaschent cōme de ioye. No^r sommes flattez par celles cy, & sommes vaincus & rudoyez par les autres. Il ne faut point donc ou lācher, ou contenir les larmes pour le respect de ceux qui sont autour de nous: Elles ne cessent ni coulent iamais de plus mauuaise grace, que quand on leur fait force. Laissons-les aller leur route: Souuent le sage les a laissē couler sans faire tort à son authorité avec vne si grande moderation, qu'il ne leur manquoit ny humanité ny dignité. Il n'est pas inconuenient d'obeir à la nature, & regarder ce qui est de la bien-seance. J'en ay veu aucuns qui portoiet vn visage plein d'asseurāce & de maie-

EPISTRES DE

sté aux funerailles de leurs plus proches, à trauers lequel resplédissoit vne lumiere d'amour & de pieté, & ne se voyoit rien en eux, que ce qu'il faillloit donner à vne legitime passion. Il y à quelque biē-seance & quelque mesure à se douloir, laquelle il faut garder par le moyen de la sagesse, & cōme en toutes autres choses, aussi aux larmes y a il vn assez. Les mal-aduisez se desbordent en leur douleur comme en leurs ioies. Supporte patiemment la necessité : Car que t'est-il aduenü d'incroyable ou de nouveau ? A chaque fois que tu pēseras qu'il estoit enfant, pēse aussi qu'il estoit hōme, auquel on n'a riē promis de certain, & que la fortune n'est obligée de cōduire iusque à la vieillesse. Elle le laisse ou bon luy semble. Au demeurāt parle souuent de lui, honore sa memoire tant q̄ tu pourras, laquelle reuiendra souuent vers toy, si elley reuiēt fās amertume : car nul ne cōuerse volontiers non seulement avec la tristesse : mais ny avec le tristes. Si tu as pris plaisir à quelques mots ou à quelque ieux de son enfance, ramentoy les souuent & assure franchement, qu'il

estoit pour satisfaire aux esperances
 que ton affection paternelle auoit con-
 ceües de luy. C'est actes de cœur inhu-
 main d'oublier les siës, & enterrer leur
 memoire avec leur corps: pleurer des-
 mesuremēt & n'en parler iamais plus.
 Les oyseaux & les bestes ayment ainsi
 leurs petits d'un amour violent & for-
 cené: mais il s'estaint aussitost qu'elles
 les ont perdus. Cela ne siet pas bien à
 vn homme. Qu'il en aye donc vne con-
 tinuelle memoire, & qu'il mette fin à
 ses larmes. Or cela ne puis-je en aucu-
 ne façon approuuer, que dit Metrodo-
 re, qu'il ya en la tristesse quelque mes-
 lange & aliage de volupté, laquelle il
 faut tascher de prendre en telle occa-
 sion: J'ay mis icy ces propres mots, me-
 tenant bien assleuré du iugemēt que tu
 en feras. Car qu'y-pent-il auoir de plus
 mesleāt que de chercher du plaisir par-
 mi les regrets & les larmes ou plustost
 par le moien des regrets & des larmes.
 Et toutefois ce sont ces gēs là qui nous
 accusent d'estre trop seueres & rigou-
 reux en ce que nous disons, ou qu'il ne
 faut point du tout receuoir de douleur
 en l'ame, ou qu'il la faut incontinent

chasser. Et lequel est plus estrange & inhumain, ou de ne sçtir point de des-
plaisir pour la perte d'un amy, ou de
chercher le plaisir dans le desplaisir
mesme? Nous disons qu'apres que ce
premier bouillon de larmes aura ietté
son escume, il ne se faut point abādon-
ner & ietter en proie à la douleur. Eux
ils disent qu'il faut savourer la volupté
dans la douleur. Ainsi appaise-ton les
petits enfans avec des pommes: ainsi
leur verse-ton du laict dans les yeux
pour adoucir & arrester leurs larmes.
Ils ne se veulent pas priver de plaisir,
lors mesmes qu'ils voyent trespasser
leurs amis, & enterrer leur enfans:
ains veulent que la propre douleur les
chatouille: Il y a, dit-il, quelque volu-
pté attachée à la tristesse. Il nous fe-
roit permis de dire cela non pas à eux:
car puis qu'ils tiennent que la seule
volupté est bien, & la douleur mal,
quelle alliance y peut-il auoir entre
le bien & le mal? Mais posons le cas
qu'il soit ainsi, & qu'en tastonnant la
douleur on y trouue quelque chose de
voluptueux. Il y a des remedes qui sōt
propres & salutaires à certaines par-

ties du corps qu'il ne seroit pas honne-
 ste d'appliquer aux autres. N'ont-ils
 point de honte de guerir le regret par
 la volupté ? Il faut penser ceste playe
 plus seuerement que cela. Console toi
 plustost en ce que le sentiment du mal
 ne paruiet point à celuy qui est trespas-
 sé : ou s'il y paruiet, il n'est point
 trespasé. Rien n'offese celuy qui n'est
 plus. Il vit si quelque chose l'offence.
 Pourquoy le pleures-tu ? Ou pource
 qu'il n'est plus rien, ou pource qu'il est
 encore quelque chose ? Or n'estant pl^r
 rien, il est exent de tout tourment : car
 quel sentiment y peut il auoir du rien ?
 & s'il est encore quelque chose, moins
 il est à plaindre : car il à eschappé la pl^r
 grâde incommodité qu'on craingne en
 la mort, qui est de n'estre plus. Disons
 pareillement cecy aux personnes, qui
 regrettent ceux qui ont esté empor-
 tez sur les premières années. Si tu cō-
 pares la briefueté de nostre aage à ce
 grand vniuers, les vieux & les iennes
 sommes tous égaux : car les vns & les
 autres tenons moins de ceste infinité
 de temps, que ce qui peut imaginer
 estre le plus petit, d'autant que ce qui

est le plus petit, est encore quelque partie. Le temps que l'homme peut viure & rien, est presque tout vn. Il n'est estendu que par nostre bestise. Je t'ay escrit ces choses non pas que i'aye pensé que tu eusses besoin de receuoir de moy des remedes si tardifs. Car ie suis bien certain que tu t'es dit à toy mesme, tout ce que tu peux lire dans ma lettre : mais i'ay voulu te chastier pour ce peu mesme de temps, auquel tu t'es esgaré & reculé de toy, t'exhorter de te monstrier pour l'aduenir plus courageux contre la fortune, & de regarder tous ses traits, non comme s'ils pouuoient, mais comme s'ils te deuoient frapper. A Dieu.

De la vanité & lascheté de ceux qui bastissent de longs desseins, & qui condescendent à souffrir des tourmens pour alonger leur vie.

EPISTRE 102.

Chaque iour & chaque heure nostre montre combien c'est peu de chose, ou plustost rien que de nous, & nous aduertissant de nostre fragilité par quelque preuue toute nouuelle, nous contraint de diuertir nos pen-

fées aux choses eternelles, & de regarder vers la mort. Je te diray que veut dire ce commencement. Tu cognoissois Senecion Cernelius Cheualier Romain, homme splendide, & officieux à ses amis. Tu sçais qu'il festoit aduancé d'un fort petit cōmencement, & que mes huy la course luy estoit aysee, & coulante à toutes choses. Car la dignité croist bien plus aysement qu'elle ne commence, & la richesse qui se clost nouuellement, & qui tient encore d'un bout à la pauureté est fort tardieue à venir. Or ce Senecion tenoit fort aux richesses : En quoy il estoit aydé de deux choses, qui y sont merueilleusement propres : à sçauoir la science d'acquérir, & de garder, desquelles l'une suffiroit pour faire un homme riche. C'est homme cy, qui estoit fort sobre & frugal, & non moins soigneux de sa santé que de son bien, m'ayant, selon la coustume, visité le matin, & demeuré tout le reste du iour avec un sien amy, qui estoit malade a la mort, apres tout cela, fait fort bonne chere à son soupper, fut surpris d'une espece de maladie soudaine & preci-

pitante qui luy serra de telle façon la gorge, qui a peine peut-il tirer hors le dernier soupir. En fin, peud'heure apresauoir fait tous actes d'homme fort sain & vigoureux, il deceda. Celuy qui remuoit des thresors par mer & par terre, & qui pour ne laisser aucune façon de gain qu'il n'eust esprouuee, tenoit encore à ferme le reuenu du public, est emporté sur le plus beau train de ses succez, & sur lardeur de la course de sa prosperité. Or.

Ente à ceste heure, ô Molibée, des poiriers, plante des vignes par ordre.

Que c'est vne grande sottise de disposer de son aage à nous, qui n'auons pas vn pauvre lēdemain à nostre commandement. Que la vanité est grande de ceux qui entrent en longues esperances: I'acheteray, i'edifieray, ie presteray, ie demãderay, i'auray des charges honorables: apres ie mettray en repos ma vieillesse lasse & remplie. Croy moy, toutes choses sōt douteuses à ceux mesmes qui sont les pl' heureux. Nul ne se doit rien promettre de l'aduenir, veu que ce que nous tenons nous eschappe souuent des mains, &

que l'heure mesme que nous pressons, le hazard en tien vne partie. Le temps roule bien d'une certaine ordonnance, mais elle nous est cachée. Et de quoy me sert il, que ce qui m'est incertain soit certain à la nature? Pendant que nous entreprenons de longs voyages, que nous proposons de ne retourner de long temps chez nous, que nous allons à la guerre, & en imaginons de tardives recompenses, des graces & aduancemens en honneurs, la mort nous tient la corde au col, à laquelle pourtant nous ne pensons iamais, selon que nous en voyons des exemples en autrui, lesquels ne demeurent en nostre memoire, qu'autant que nous auons l'œil dessus. Qu'y a-il neantmoins de plus ridicule, que de penser plus vne fois que l'autre à vne chose qui peut aduenir à chaque moment? Nous auons bien vne borne stable & certaine, mais nul ne peut sçauoir combien elle soit pres ou loin de soy. Formons donc ainsi nostre ame, comme si tousiours nous estions au terme de la rendre. Ne delayons point, tirons chacun iour nostre vie hors ligne, & que

la mise reuienne à la recepte : Le plus grand vice qui soit en elle, est de quoy elle est tousiours imparfaite, & que quelque partie d'elle est ordinairement remise & differée. Celuy n'a nul besoin de temps, qui aubout de chacun iour aura pris congé de sa vie. Or de ceste indigence de temps vient à naistre la crainte & desir du futur qui nous mine l'esprit : car il ny a point de condition plus miserable, que de ceux qui sont en doute de ce qu'ils doiuent deuenir. L'ame est agitée d'une frayeur qui n'a point de fin, laquelle pense combien c'est, & que c'est qui luy reste. Comment donc euitérons nous ceste tempeste ? En vne seule façon, à sçauoir si nostre vie n'est point trop aduantageuse, & si elle est toute recueillie en soy-mesme. Car indubitablement celuy despendra de l'aduenir à qui le present ne semblera deuoir estre pour rien compté. Mais quand ie me suis rendu ce que ie me doy.

Quand vne ame bien estable sçait qu'il n'y a rié à dire entre vn iour & vn siecle, elle regarde alors, comme d'en-haut, toutes les iournées & succez qui

doient venir apres elle, & se rit de la suite & continuation des années. Ainsi, amy Lucilius, haste toy de viure, & pense qu'autāt de iours sont autant de vies. Celuy qui sera composé en ceste façõ, q̃ti au bout de chaque iour cuidera auoir acheué sa vie, viura avec toute seureté & nonchalance des choses humaines. Car quel trouble t'apportera la varieté & inconstance des accidens si tu es asseuré parmy les choses non asseurées? L'vsure du tēps plus prochain perit à ceux qui viuent en esperance, & suruiēt celle qui estāt tres-miserable, fait aussi toutes choses miserables, la crainte de la mort. De la venoit ce vilain & lasche desir de Mecenas, qui ne refuse point ny la foiblesse ny la deformité, non pas à la fin l'estre mesme cloué & martyrizé, pourueu q̃ parmy ces maux la vie luy fut allongee. Fay moy, dit-il, les mains, les pieds, & les cūisses debiles: fay moy boiteux & bossu: escroule moy les dents tendres & fragiles, pourueu que la vie me reste ie ne luis que bien: ie desire la retenir, voire en souffrant les douloureuses pointes d'vne gesne. N'est-ce pas vn

grand cas, que ce qui seroit tres-miserable, s'il aduenoit, soit souhaitté, & demandé comme la vie propre : à sçauoir la longneur du supplice? Le le penseroiy tref-abiect & mesprisable, s'il eust voulu viure iusques à estre bourelé. Mais toy, disoit-il, extenue moy, & affoibly moy si tu veux pile & cōtourne moy comme il te plaira, pourueu que tu donnes vn peu plus de temps à ce boiteux & monstreux, cloué & crucifié moy, si bon te semble. Il est content de souffrir tous ces maux, & d'estre publiquement pendu à vn gibet, moyennāt que ce que les maux ont de meilleur soit differé, sçauoir est la fin du supplice. Il desre d'auoir vne ame, au prix de la rendre perpetuellement. Que pourroit on souhaiter de pis à vn tel homme, sinon que Dieu exauçast sa priere? Quelle saleté de paroles effeminées est celle-la? Quelle composition de crainte insensée? Quelle ordre & vilaine façon de mendier sa vie? A qui penfes-tu que Virgile ay dit.

Est-ce chose si miserable de mourir?

Il souhaite les derniers maux de tous, & ce qui seroit tref-difficile à

supporter, il demande qu'on luy allonge, & tout cela pour le seul prix de viure. Comment peut on toutefois nommer ce viure autrement qu'un long temps mourir? Est-il possible de trouuer quelqu'un qui aime mieux seicher entre les supplices, & estre deffait piece à piece & par maniere de dire, distiller son ame goutte à goutte, que la souffler & ietter dehors vne fois? Trouuera on quelqu'un qui puisse vouloir estre attaché à ce miserable bois, debile, desbauché & contrefait, pour trainer ame vne chargée de tant de peines? Mais il y en a d'autres qui sont prests d'entrer en compositions bien plus des-honnestes, comme de trahir leurs amis, & d'estre les ministres de l'impudicité de leurs propres enfans, & ce pour voir plus longuement ceste lumiere du iour qui esclaire à tant de meschancetez. Il faut, amy Lucilius, despoüiller ceste affection de viure, & apprendre qu'il ne peut chaloir quand on souffrira, ce qu'il faut quelque fois souffrir: que l'importance est de bien viure, & non longuement, voire & que souuent le bien viure ne gist à ne viure longuement A Dieu.

*Combien l'homme est dangereux à l'homme;
de son deuoir, & comment il se faut cou-
rir & servir de la Philosophie.*

EPISTRE 104.

A Quel proposournes-tu la teste
d'un costé & d'autre, pour cui-
ter les choses qui peuuent à l'aduentu-
re t'aduenir, mais qui peuuent aussi ne
t'aduenir pas? I'enten l'embrasement,
la ruine, & autres telles choses qui
tombent bien sur nous, mais qui ne
nous trahissent point. Que ne te prens
tu plustost garde de celles qui nous
guettent & qui nous dressent des em-
busches? Ce sont bien de grands & fas-
cheux accidens de faire naufrage, &
d'estre renuersé & brisé d'un chariot
& autres semblables: mais ils sont ra-
res. Le danger de l'homme, à l'homme
est ordinaire. Prepare toy & dresse les
yeux contre cestuy-là. Car il n'y en a
point de plus frequent, de plus opinia-
stre, ni de plus blandissant. La tempe-
ste nous fait des menaces auant se le-
uer: les edifices creuent auant tomber:
vn feu se denonce par la fumée: mais le
mal qui procede de l'homme, venant

tout a coup, est de tant plus soigneu-
 sement couuert, que plus il est voisin.
 Tute trompes, si tu te fies au beau
 semblant de ceux que tu rencontres.
 Ils ont le visage d'hommes, & le cœur
 de bestes farouches, & encore en cela
 sont-ils pires, qu'elles ne viennent ia-
 mais à nuire, que contraires par la faim
 ou par la crainte: mais c'est à l'homme
 passe-temps de perdre l'homme. Tou-
 tesfois ne pense point tant aux dangers
 qui peuvent venir de l'homme, que tu
 ne penses quant & quant au deuoir
 auquel nature l'oblige. Pense à l'un, a-
 fin de n'estre offensé, & pense à l'autre
 afin que tu n'offences. Resiouy toy de
 la prosperité d'un chacun, & contriste
 toy de ses mesaduantures. Souuien toy
 de ce que tu dois faire, & de ce que tu
 dois euitier. Il t'aduiendra de là, non
 qu'on ne te nuise: mais qu'on ne te
 trompe. Et sur tout, retire toy sous la
 protection de la Philosophie. Tu seras
 en son temple assésuré, ou plus assésuré.
 Ceux la seulement se choquent qui
 courent en mesme carriere. Quant à la
 Philosophie ie ne te conseille point de
 t'en glorifier. Plusieurs se sont mis en

peine, pour en faire trop de iactance. C'est assez qu'elle t'oste les vices, sans qu'elle les reproche aux autres: qu'elle n'abhorre point les mœurs publiques, & qu'elle ne montre point de condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut estre sage sans vanterie & sans enuie. A Dieu.

Belle epistre sur la beauté de l'ame vertueuse, & laidur de la vicieuse.

EPISTRE 104.

IE ne veux point, amy Lucilius, que tu te travailles par trop à polir ton langage: Je veux que tu ayes soin de plus grandes choses. Cherche non comment tu dois escrire, mais ce que tu dois escrire, & cela mesme ie desire qu'il soit plustost & mieux escript en ton entendement, que sur le papier. Sçache que l'ame de celuy duquel tu verras la parole trop affectée, s'occupe à choses basse & inutiles. Vn grãd personnage parle vn langage plus masse & moins eslabouré. Il y a plus d'assurance & de fermeté en ce qu'il dit, que de curiosité. Tu cognois plusieurs ieunes hommes frisez & pince-

tez, qui portent leur beauté dans vne boëte, n'espere iamais d'eux rien de va-
 leureux, rien de solide. Ainsi la parole
 estant la culture de l'ame, si elle est trop
 parée & fardée, monstre que l'ame
 n'est pas bien saine, & qu'il y a en el-
 le quelque chose de gaste: le fard &
 la polisseure n'est point vn ornement
 virile. Que si il estoit permis à nos yeux
 de voir l'ame d'un homme de bien, ô
 la belle & sainte face que nous luy
 verrions, dans laquelle vne maïesté es-
 claireroit, & vne douceur tout ensen-
 ble! d'un costé la iustice y reluiroit, de
 l'autre la vaillance d'un costé la tem-
 perance, de l'autre la prudence: outre
 celles-cy la frugalité encore & la cou-
 tinance, la tolerance, la liberalité, la
 conuoitise, & celle qui est en l'hom-
 me mesme tresrare, l'humanité, y es-
 pandroient leur lumiere: Et puis la dis-
 cretion & la grace, parmy ces deux
 vne magnanimité tres-eminente. O
 Dieux combien de lustre & de splen-
 deur y apporteroient-elles! Combien
 de douce & agreable autorité! Nul
 ne la diroit amiable, qui quant & quāt
 ne la dist venerable. Si quelqu'un auoit

veu ceste face plus esleuée & plus resplendissante qu'on n'a accoustumé d'en voir entre les choses humaines, ne seroit-il pas tout trāsporté & rauy hors de soy comme au rencontre de quelque deité? Ne feroit-il pas dans son cœur priere qui luy fut loisible de la regarder? Puis s'approchant de plus pres, cōté par la douceur de son visage, ne s'inclineroit-il pas pour l'adorer? Et ayant contemplé ses yeux, rians d'une gracieuse douceur, mais brillans neantmoins d'une viue & estincelante lumiere, ne diroit-il pas tout rauy de zele & d'estonnement avec Virgile?

Quelle pourroy-ie dire que tu fusses, O Vierge?

Car ton visage n'est point d'un mortel, ny ta voix ne sonne rien de l'homme:

Sois heureuse, & quelle que tu sois, donne allegement à nostre peine.

Elle n'est point autre que la vertu mesme, laquelle nous assistera & nous soulagera, si nous la voulons bien seruir. Or ne demande-elle point des offrandes de taureaux, ne qu'on luy appende des veaux

des veaux d'or & d'argent : Ce qu'elle requiert de nous , est seulement vne droite & sincere volonté. Il n'est donc comme i'ay dit, personne qui ne bruslast de l'amour d'elle, s'il luy estoit aduenue de la voir. Car à cet heure plusieurs choses nous enforcellent , & ou par trop de clarté esblouissent nostre veüe , ou par trop d'obscurité la tiennent. Mais tout ainsique la lumiere des yeux est repurgée & esclaircie par certains medicamens: ainsi si nous voulõs descharger celles de l'ame des empeschemens qu'elle à , nous pourrons regarder la vertu, encore qu'elle soit enuelpée & entortillée dans l'espeueur du corps : encore que la pauureté luy face ombrage, & que la bassesse & obscurité y mette tous ses obstacles: nous verrons, dy-je, sa beauté & splendeur, voire quand elle seroit estouffée dans des ordures: cõme au contraire, nous pourrons descouurir la laideur, & le relant d'une ame miserable encore que la richesse enuoye ses rayons , & que la fausse & bastarde lumiere des honneurs & des grandes dignitez vienne à frapper contre nostre veüe. Alors

pourrons nous entendre, combien les choses sont mesprisables, que no^r admirons, ressemblans aux petits enfãs, qui n'estiment & n'ayment que ce qui leur peut seruir de iouët, & qui préférēt à leurs peres & à leurs freres, ie ne sçay quelles poupees & bagues de petite valeur, qu'ô achapte pour les amuser. Qu'y a-il à dire d'eux à no^r, cōme dit Ariston, si ce n'est que deuenis incensez apres des tableaux & des statues, nostre sottise nous est plus cher veduë? Quelques petis cailloux qui se trouvent griuelez au bord de l'eau les delectent & à nous les madreures & diapreures des grosses & hautes colonnes, que nous faisons charier du milieu des arenes de l'Egypte, ou des deserts de l'Afrique, pour en orner nos porches & spatieuses galeries, Nous admirōs les murailles couuertes & reuestuës d'une feuille de marbre, & sçachans biē quel est ce qui est au dessous nous nous plaçons d'imposer à nostre veuë. Et quand nous faisons dorer les labris desplanchers, qu'est-autre chose que nous resiouyr, & entretenir de menlonge? Car nous sçauons bien que

ce q est sous la doreure, n'est en effect
que du bois vermolu. Ce n'est pas seu-
lement aux parois, & aux lâbriffages,
qu'on dōne ceste legere & tenuë infu-
sion d'ornemēs: ceux que tu vois mar-
cher aux premiers rāgs, & s'esleuer au
dessus des autres, n'ont pareillement
qu'une simple fueille & crouste de fe-
licité. Sonde le plus auāt, & tu apprē-
dras combien de mal se cache sous ce-
ste legere escorce de dignité. Tu trou-
ueras que la mesme chose entretiēt les
magistrats, & les Iuges, que celle qui
les a créez; à sçauoir l'or & l'argent,
lequel à renuersé le vray honneur, des
aussi tost qu'il à esté en hōneur. Car e-
stans depuis deuenus marchans, & ex-
posez en vente les vns des autres, nous
ne nous enquerons plus quel on soit,
mais combien on a Delà. Vient que le
gain trouue beaucoup de gēs officieux
l'amitié & le deuoir, pas vn seul. Nous
suiuons les choses honnestes, en tant
qu'elles tirent quelque esperance de
profit prests à suyure les contraires, si
elles nous promettent d'auantage. Nos
peres nous ont nourris en l'admiratiō
de lo'r & de l'argent, & ceste conuoi-

tise iettée sus nos tédres années, a pris pied & s'est augmentée avec l'aage. Et puis le peuple discordât en toutes autres choses s'accorde en cela seul. Chacun l'admire, chacun le souhaite à soy & aux siens, voire on le cōsacre & dedie aux Dieux, comme le plus grand present qu'on luy puisse faire des choses humaines. Finalement nos mœurs sont reduites là, que la pauvreté est exposée à la calomnie & risée de tout le monde, mesprisée des riches & haye des pauvres. D'avantage les Poëtes attisent le feu de nostre conuoitise: dans les œuvres desquels les richesses sont louées comme le seul hōneur & ornement de la vie. Les Dieux mesmes ne semblent avoir rien de meilleur, n'y pour eux, ny pour les autres.

Le palais du Soleil estoit esleué en l'air sur de hautes colonnes, clair & flamboyant de l'or qui y reluisoit.

Et de son chariot.

L'essieu en estoit d'or, le timon d'or, d'or le tour de la roue: les rayons estoit d'argent.

En fin le siecle qu'ils veulent estre tenu pour le meilleur, ils l'appellent doré: Et entre les Tragiques mesmes il s'en

trouue qui veulent changer l'innocence, ou à tout le moins la bonne reputation auec le gain.

Laisse moy nommer meschant pourueu que ie soye nommé riche.

Tout le monde s'enquiert, si on est riche: si on est bon, personne.

On ne demande point d'où, & comment: seulement si on a de quoy.

Chacun à esté autant estimé par tout, comme il a eu de bien.

Demâdes tu ce qu'il est messeant d'auoir, rië. Je souhaite ou de viure riche, ou de mourir, si ie suis pauvre.

Celuy meurt heureusement, qui meurt en s'enrichissant.

O richesse, le plus grãd bien du gẽre humain!

A laquelle nyl les ardens baisers de la mere, nyl les douces mignardises des petits enfans

Ne se peuuent égaler, non le pere venerable ~ par ses merites.

Si quelque chose si doux rit dans les yeux de Venus,

A bon droit elle attire à soy l'amour des Dieux & des hommes.

Après que ces derniers vers eurent esté prononcez en la Tragedie d'Euripide, tout le peuple se mutina, & se le-

ua en surſaut pour chaffer l'acteur hors
 du Theatre, iuſques à ce qu'Euripide
 ſe preſenta luy-mefme, requerât qu'il
 euſt patience d'attendre l'iffuë, que cet
 admirateur de richelſſes faiſoit. Belle-
 rophon ſouffroit en ceſte fable-là les
 tourmens que chacun ſouffre en la ſi-
 ne. Car nulle auarice n'eſt ſans pleine,
 encore qu'elle aye aſſez de peines en
 elle-mefme. O cōbien de larmes, com-
 bien de trauaux demande-elle de nous?
 Cōbiē eſt elle miſerable avec le deſir?
 Combien avec la iouyſſance? Adiou-
 ſtōs-y les cōtinuelle ſollicitudes, qui
 tormentent chacun ſelon la meſure de
 ſon auoir. La richelſſe eſt poſſedée avec
 pl^e de peine, qu'elle n'eſt acquiſe. Cō-
 bien faut-il pleurer pour les pertes?
 Qui pour grādes qu'elles ſoient, ne le
 ſont iamais tant qu'elles le ſemblent
 eſtre. Finablement quād meſme la for-
 tune ne luy oſtera autre choſe, tout cō
 qu'elle n'acquiert point, luy eſt perte.
 Et bien que tout le peuple appelle cō-
 munemēt heureux & deſire reſſēbler
 l'homme qui eſt riche: quoy pour cela?
 Penſes-tu qu'il puiſſe eſtre pire condi-
 tion de gēs, que de ceux qui ſont ſuiets

à la misere enſemble & à l'enuie: Si ceux qui appetent les richesses, conſultoient avec les riches, les ambitieux avec ceux qui ſont promeuſ au premieres dignitez, ie ne doute point qu'ils ne changeaſſent de vœu, bien que ce pendant ceux meſmes viennent à admirer les choſes nouvelles qui auoient condanné les anciennes. Car il n'y a perſonne à qui ſa felicité ſatisface, encore qu'elle luy vienne à ondées. Mais la Philoſophiete dōnera ce bien dont il n'eſt point de plus grand: iamais tu ne viendras à te repentir de toy. Or à ceſte ſi ſolide felicité, qui ne peut plus eſtre troublée par aucune tempeſte, ne te cōduira point vne tiſſure de belles paroles, ny vn lāgage coulāt doucement. Que les paroles aillent cōme elles voudront, pourueu que l'ame aye ſon repos, & ſa fermeté: qu'elle ſoit grande, & nonchalāte des opinions du vulgaire, & que pour les meſmes choſes qui deſplaiſent aux autres, elle ſe plaiſe à ſoy: qui eſtime & meſure ſon auācement par ſa vie, & iuge qu'elle ſçait autant cōme elle ne craint, ny ne deſire. A Dieu.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

EPISTRES DE
trauailles incessammēt à ceste-cy, de
ne craindre la mort. Rens-la toy fami-
liere par vne continuelle cogitation, à
fin que si l'occasion le requiert, tu luy
puisses mesme aller au deuant.



CONTINVATION DES
EPISTRES DE SENEQUE.

EPISTRE 41.

TV fais tresbien, si, comme
tes lettres assuret, tu con-
tinues de former en toy vne
belle ame, laquelle il est im-
pertinēt de souhaitter, puis
que tu la peux obtenir de toy-mesme.
Tu n'as que faire d'esleuer les mains au
Ciel, ny afin d'estre mieux exaucé, re-
querir le secretain du Temple de te
presenter aux aureilles du simulachre:
Dieu est pres de toy, avec toy, & dans
toy. Tien cela de moy, Lucilius, qu'un
Ange obseruateur & gardien de nos
biens & de nos maux, se tient au de-

dans de nous , lequel comme il en est
traitté, nous traite aussi de mesme.

Sans l'œuue & assistance de quelque
diuinité, nul n'est homme de bien.

Quel homme pourroit, n'estoit ce se-
cours-là, s'esleuer par dessus la fortu-
ne : de là sont données les hautes con-
ceptions & les conseils salutaires. Bien
est-il incogneu quel esprit habite en
chacun des gens de bien : tant y a que
quelque esprit y habite. Si tu rēcōtres
vne forest peuplée de vieux arbres de
hauteur excessiue qui par l'espeisseur
de leurs rameaulx, s'entre-rencontrans
& couruans les vns les autres empes-
chent qu'on ne voye le Ciel, ceste pro-
cerité de bois, ceste solitude du lieu,
ceste admiration d'ombre si grosse, &
sans interruption si longue, te met en
opinion, que quelque esprit y habite.
Et si vn rocher soustient vne montagne
suspenduë, duquel le pied soit spacieu-
sément creux & ouuert, non par main
& ouurage d'homme, mais par effets
de la nature, ie ne scay quel soupçō de
religion te vient soudainement frap-
per dans le cœur. Nous reuerons les
sources des grands fleuues, & drellons

EPISTRES DE

des autels es endroicts d'ou nous voyõs sortir tout à coup des gros torrens, sans en voir l'origine. Les fontaines d'eaux chaudes sont presque adorées: & auons sacré quelques estangs, ou pour leur opacité, ou pour leur profondeur desmesurée. Et si tu vois vn homme asseuré parmy les dangers imprenables aux voluptez, heureux entre les aduersitez, & moderé au milieu de toutes les choses impetueuses, duquel l'ame aye vne assiette eminente par dessus les hommes, & esgale aux Dieux: ne seras-tu point saisi de la veneration d'un tel personnage? Ne diras-tu point que telle ame est pl^{us} grande & plus haute, que pour estre creüe semblable à ceste petite masse dans laquelle elle n'est encluse? Que quelque vertu diuine y est infuse, & qu'une celeste puissance agite ceste ame excellente & moderée, qui passe par dessus toutes choses comme moindres qu'elle, & qui se moque de tout ce que nous auons accoustumé de souhaïter ou de craindre. Si grâde chose, certes ne pourroit subsister sans l'etremise d'une diuinité. Il faut donc tenir pour certain que

par merueilleuse part de soy elle tient encor au lieu d'ou elle est descenduë. Tout ainsi que les rayõs du Soleil, encore qu'ils touchët la terre, demeurent neantmoins tousiours au lieu d'où ils sont enuoyez: ainsi vne ame grande & sainte, deleguée icy bas pour nous faire de plus pres recognoistre les choses diuines, bien qu'elle conuerse avec nous, est toutesfois attachée à son origine. Elle pend de la, & y est appuyée, assiste seulement à nos actions pour leur instructiõ & conduite. Mais quelle ame est celle-là? C'est celle qui ne reluit que de son bien propre: car qui a il de plus mal à propos, que de louer vn homme pour les choses qui ne sõt pas à luy, & qui luy sont estrâgeres? Quelle fante d'entendement y a-il plus grande, q̃ de l'admirer pour les ornemens qui soudain peuuent estre transportez en vn autre? la bride dorée ne fait point le cheual meilleur. Autre beauté est celle du Lion, duquel on a doré & peigné le crein, qu'il a fallu harasser pour le reduire à la patience d'vne telle parure: Autre celle qu'il a, quand il est en son naturel, & qu'il iouit de sa

EPISTRES DE

furie entiere. Cestui-cy aspre, courageux, impetueux, beau & spacieux par la herissure de son collier, qui est le paremēt qui luy sied le mieux, & q̄ la nature luy a donné est preferē à cet autre redoré, & de courage abatu & languide : nul ne se doit glorifier que du sien propre. Nous louōs la vigne qui charge ses brāches de fruit, & qui par la pesanteur d'iceluy porte les eschalas par terre. Se trouueroit-il quelqu'un qui voulut preferer à telle vigne vne autre qui auroit d'or ses raisins & ses fueilles ? La propre vertu de la vigne est la fertilité. Pareillement en l'homme, le bien est loüable qui est propre à luy-mesme. S'il a vne grande famille & vne belle maison, s'il sème beaucoup, s'il a de grāds deniers à l'vsure, rien de tout cela n'est à luy, mais seulement autour de luy. Loüons en luy quelque chose, qui ne luy puisse estre ostée ne donnée. Veux-tu sçauoir ce qui est proprement à l'homme ? C'est l'ame & la raison parfaite en l'ame. Son bien dōc est de tout poinct entier & parfaict s'il a accompli ce à quoy il est nay. Et si tu demandes que c'est que raison demā-

de luy, ie te dy que c'est chose tresfacile, qu'il viue seulement selon la mesure de son naturel, mais la commune folie du monde la rendedifficile. Nous nous entrepoussons les vns les autres dans les vices : & quel moyen y a-il de remettre au bon chemin ceux que le peuple pousse, & personne ne retire? A Dieu.

E P I S T R E 74

 Eux-là s'abusent, selon mon aduis, qui estiment que les hommes qui s'addonnent à l'estude de la sagesse, soient rebours & desobeissans, & contempteurs des Roys, des Magistrats, & de ceux qui administrent les affaires publiques : ains au contraire il n'en y a point de plus recognoissans, ne qui soient mieux affectionnez en leur endroit, & avec raison. Car aussi à qui font ils plus de biẽ qu'à ceux ausquels il est loisible de iouyr d'vne tranquillité asseurée? Partãt il est necessaire que ceux ausquels l'asseurance publique donne moyen de suyure la deliberatiõ de bien viure, recognoissent & reue-

rent celuy qui leur est antheur de ce bien là, comme leur pere: voire beaucoup plus q̃ les hommes exposez à la veuë du mōde, lesquels ont, à la verité, de tresgrandes obligations aux Princes, mais aussi alleguent ils de grands merites. D'ou il aduiët q̃ nulle si grande liberalité ne peut estre exercée en leur endroit, qu'elle saoule leur conuoitise, lesquelles croissent à mesure qu'elles se remplissent. Or quiconque pense à receuoir, a desia oublié ce qu'il a reçu: & le desir de plus auoir, n'a rië de si mauuais que l'ingratitude. D'auantage nul d'eux ne prend garde à ceux qu'il precede, mais seulement à ceux dont il est precedé, ne luy estant pas si agreable d'en laisser plusieurs derriere soy qu'ennuyeux de voir que quelqu'un aille deuant. L'ambition à ce vice qu'elle est iniuste & indiscrete: & non seulement l'ambition, mais toute autre cōuoitise, d'autāt que tousiours elle commence par la fin. Mais celuy qui a abandonné la Court, & toute administratiō des affaires publiqs pour se retirer & vacquer à choses plus grandes, il ayne ceux qui font qu'il leur est

permis, avec toute seureté, de ce faire:
 lesquels sans le sçauoir acquerent vne
 grande obligation sur celuy, qui en sa
 conscience leur en rend vn gratit tes-
 moignage. Car tout ainsi qu'il reuer-
 ses precepteurs qui l'ont mis en ceste
 voye, aussi faict il ceux sous la garde
 & protection desquels il exerce ceste
 discipline. Bien est-il vray que le Roy
 maintient & assure ce repos à tous
 autres hommes. Mais ne plus ne moins
 que de ceux qui ont eu la nauigation
 facile & aisée, celuy se ressent deuoir
 plus à Neptune qui a fait porter des
 choses plus precieuses, & le marchand
 paye le vœu bien plus volontiers que
 ne fait le pilote, Et entre les marchâs,
 celuy est pl^r liberal en son payement,
 qui auoit chargé du pourpre ou de la
 pierrerie, q^{u'} tel autre qui n'auoit mis
 que choses viles dans la barque: aussi le
 bien de la paix & tranquillité publi-
 que, est plus sensible à ceux qui en sça-
 uent prendre le fruit par le moyen de
 la sapience. Or plusieurs d'entre les
 courtiſâs sôt plus empeschez en tēps
 de paix qu'en temps de guerre. Estimes
 tu donc que celuy doie autât pour la

paix qui l'employe en yurongnerie, en voluptez, & en autres vices, pour desraciner lesquels il seroit mesme expedient de faire la guerre ? Sinon que tu crusses le sage estre si inique, qu'il ne pense point q' les biens qui sont communs, luy viennent en aucune obligation particuliere. Je doy beaucoup au Soleil & à la Lune, & si ce n'est pas pour moy seul qu'ils se leuent : Je suis particulièrement obligé à l'année & à Dieu, autheur & modérateur d'icelle, encore que ce ne soit pas en ma seule faueur, que les reuolutions soient réglées & limitées. Mais la sotte auarice des mortels fait differēce entre possession & propriété, & ne tiēt nulle chose pour siēne, qui soit puplique. Le sage au contraire n'estime rien estre plus proprement à luy, que ce dont l'vsage luy est commun avec tous hōmes : car aussi n'y auroit-il point de choses cōmunes, si d'icelle il n'en venoit à chacun quelque partie : & la moindre portio de ce qui est commun, fait qu'il y a societé. Dauantage les grands & veritables biens ne sont pas tellement diuisez, que chacun n'en ait que bien pē-

tite part: il n'est personne en qui ils ne
 soient tous entiers. Quand on distribue
 de l'argent au peuple, chacun en rap-
 porte autant comme il a esté ordonné
 pour teste Les banquets publics, &
 les autres choses qui se mettent en la
 main, s'en vôt en plusieurs pieces: mais
 quant à ces biens indiuisibles, comme
 la paix & la liberté, ils appartiennent
 autant tous entiers à chacun, en parti-
 culier, qu'à tous ensemble. Le sage
 donc recognoist, par le moyen de qui
 la iouissance de ses biens luy est don-
 née, par le moyen de qui la commune
 nécessité ne le contraint point de pré-
 dre les armes, aller au guet, & faire la
 ronde à l'entour des murailles, & au-
 tres tels tributs de la guerre: & en le
 recognoissant, en rend grâces au gou-
 verneur, par le fidele tesmoignage de
 sa conscience: car la sagesse apprend
 principalement à bien deuyr & à bien
 payer. Or bien souuent le plus legiti-
 me & agreable payemēt du bien-fait,
 consiste en la confession seule. Il con-
 fessera donc d'estre debiteur à celuy
 par le gouvernement & prouidence
 duquel luy sera aduenu vni si gracieux

repos, & le libre arbitrage & dispensation de son temps, & vne tranquillité non troublée des remuemens publics,

Dieu nous à fait ce repos, ô Melibée:

Car il me sera tousiours comme vn Dieu.

Que si ceste tranquillité doit beaucoup à son autheur, qui consiste seulement en tels effects.

*Par luy il est loisible à mes bœufs d'aller
paistre parmy les champs,*

*Et à moy mesme de dire sur mon chalumeau
telle chanson qu'il me plaist.*

Combien plus est à priser ce repos duquel les Dieux iouissent, voire qui fait les Dieux mesmes? Il est ainsi Lucilius, ie t'accourcy le chemin du Ciel. Sexti^o auoit accoustumé de dire que Iupiter ne pouuoit pas plus qu'un homme de bien: Iupiter à bien plus de choses à donner aux hommes mais entre deux bons, celuy n'est point meilleur qui est plus riche, non plus qu'entre deux pilotes de pareille suffisance, on ne dira point celuy plus excellent qui à son nauire plus grand & plus magnifique. En quoy donc est-ce que Iupiter est preferable à vn homme de bien? Est

ce que sa bonté est de plus longue durée? Mais le sage ne s'estime de rien moins, pour sçauoir qu'en moins de temps ses vertus finissent. Tout ainsi qu'être deux sages, celui qui est decédé le plus vieil, n'est point plus heureux que l'autre, duquel la vertu a pris fin en bien peu d'années. Pareillement Dieu ne surmonte point l'homme de bien en beatitude, encore qu'il le surmonte en durée. La vertu n'est point plus grande pour estre plus longue. Il est vray que Iupiter à toutes choses, mais il en aquitté l'vsage aux autres, & ne s'est reserué que d'estre cause que tous les autres en vsent: & le sage voit en autrui la possession de toutes choses avec autant de nonchalance & de mespris, que Iupiter mesme, & de tant se tient-il plus admirable, que Iupiter n'en peut vser: le sage ne veut pas: Croyons donc à Sextius qui no⁹ mōstre un beau chemin, & nous crie tout haut, C'est par icy qu'on va au Ciel: On y va de ceste part, par le moyē de la frugalité: de ceste-cy, par le moyen de la temperance. de ceste cy, par la vaillāce. Ce n'est point és Dieux en qui se trouue le des-

EPISTRES DE

dain & l'enuie. Ils reçoient tout le monde, & tendent la main pour monter à qui leur demande. Quoy? Te semble-il estrange que les hommes aillent vers les Dieux? Je te dy que les Dieux viennent vers les hommes, & qui est encore plus pres, dans les hommes. On ne voit point de bonne conscience sans l'assistance de Dieu. Il y a dans les corps humains des semences de diuinité, qui sortent semblables à leur origine, si elles tombent en bonne main, mais si en mauuaise, ne plus ne moins qu'une terre palustre & sterile, elle suffoque le grain, & pour le froment produit de l'uraye. A Dieu.

EPISTRE 91.

Qui peut douter, ô Lucilius, que le viure ne soit vn present des dieux immortels, & de la sagesse, le bien viure? D'où certes ils'ensuiuroit que de tant que la bonne vie est plus prisable que la vie, no⁹ luy serios plus obligez qu'aux Dieux, si d'eux-mesmes nous ne tenions la sagesse, de laquelle ils ont donné à tous la faculté, la science à personne. Car aussi s'ils

Feussent faite vn bien vulgaire, & si nous estiōs prudēs dès nostre naissance, elle perdrait ce qu'elle a en soy de meilleur, qui est de n'estre point entre les choses fortuites. Mais cela est en elle precieux & magnifique, qu'elle n'est point accidētale, qu'on ne la demande point à autrui, & que chacun la doit à soy-mesme. Car qu'auroit-elle aussi d'admirable, si on la tenoit pour vn bien-fait, & cōme chose qui puisse estre octroyée? Son vray ourage est de trouuer la verité des choses diuines & humaines: d'elle ne s'esloigne iamais la iustice, la pieté, la religion, & toute la suite des vertus qui s'entre-tiennent & s'enlacent les vnes dās les autres. C'est elle qui a fait reuerer la diuinité, & aimer l'humanité, elle qui a enseigné que les Dieux estoient les vrais seigneurs & Empereurs du monde, & les hommes communs & égaux usufructuaires. Laquelle cōmunauté a demeuré quelque temps entiere, auāt que l'auarice l'eust rompuë & eust esté causé d'une tres-grāde pauvreté à ceux mesme qu'elle a fait tres-riches. Car les hommes aians voulu auoir des pos-

EPISTRES DE

sessions propres & particulieres, ont
 cessé de posséder toutes choses ensem-
 ble mais les premières d'être les mor-
 tels, & ceux qui furent engendrez d'eux
 non corrompus encore, n'auoient autre
 loy ne guide que la nature, cōmis cer-
 tes à la meilleure & plus saine con-
 duite, car elle procede de telle sorte,
 qu'elle soubmet tousiours les choses
 pires aux meilleures Parmy les bestes
 les corps plus grād ou pl^r courageux
 sont ceux qui marchent deuāt pour la
 garde. Ce n'est point le pire des tau-
 reaux qui va le premier, mais celuy qui
 surmonte les autres de grandeur & de
 force. Des elephās, le plus haut meine
 la cōpagnie. Et entre les hōmes, en lieu
 de force & grādeur est la preud'hom-
 mie. C'est donc par l'ame qu'on esli-
 soit le gouuerneur, dont il aduenoit que
 ces hommes estoient biē-heureux, en-
 tre lesquels nul ne pouuoit estre le pl^r
 puissant, qui ne fut le meilleur. Car ce-
 luy peut autāt qu'il veut, qui s'est per-
 suadé de ne pouuoir rien que ce qu'il
 doit. C'est pourquoy Possidonius esti-
 me, qu'en ce siecle là qu'on nomme do-
 ré, les Royautez estoient entre les maïs

des sages. Ceux-cy vsoyent modérément de leur autorité, & empeschoiēt que les plus puissans ne fissent outrage aux plus foibles. Ils conseilloyent ou desconseilloient ce qui estoit à faire, & enseignoient quelles choses estoient vtilles ou inutiles. Leur prudence preuoit que rien ne māquast à ceux qui estoient sous leur garde: leur vaillance repoussoit les dangers, & leurs suiets estoient ornez & enrichis par leur beneficence: le cōmander estoit lors, non vne Royauté, mais vne charge. Nul n'auoit volonté d'essayer cōbien il estoit puissant, à l'encōtre de ceux lesquels il auoit eu sa puissāce. Nul n'auoit ne suiet de faire iniure, ne courage, d'autāt qu'o obeissoit biē à celuy qui cōmandoit biē & ne pouuoit-on menasser les desobeissans de pis, que de les chasser du royaume. Mais depuis que les vices furent glissez dans le cœur des hōmes, & les royautez changées en tyrānies, on commença d'auoir besoin de faire des Loix, qui mesmes à leur cōmencement furent faites par les Sages, Solon qui fōda les loix de la ville d'Athenes, est cogneu pour auoir esté vn d'entre

les sept Sages de son siecle. Et si Lycurgue eust esté de mesme temps, on luy eust donné la huictiesme place en ceste sainte & venerable compagnie. On louë les loix de Zelencus & de Charondas: lesquels tirerēt le droict qu'ils establirēt en la Grece Italienne, & en la Sicile, qui estoit lors tres-florissante, non des plaids & des audiences, ou des consultations des auocats, mais bien du saint & retiré estude des preceptes de Pythagore. Iusques icy ie suis d'accord avec Possidonius: mais q̃ les arts desquels la vie se sert pour son vsage ordinaire ayēt esté trouuez par la Philosophie, cela ne puis ie accorder, n'y faire tāt d'honneur à la mecaniq̃. C'est la Philosophie dit-il, qui enseigne les hommes, lesquels parauāt estoient espars, & qui n'auoiēt que de la chaume pour toute couuerture, ou quelq̃ rocher creusé, ou le pied de quelque arbre pourry, de faire des toits & bastir des maisons: car quant à moy, ie iuge qu'elle n'a non plus inuenté la structure des estages s'esleuans le vns sur les autres, que les reservoirs à poissōs, bastis & fermez à ceste fin seulement: que

la gueule ne courust point de fortune pour la tēpeste: & qu'oresque la tourmente fut grande, lagourmandise eust sa bonasse & ses ports asseurez, dās lesquels elle tint en muē, des poissons distinguez & separez par barrieres. Seroit il dōc possible que la Philosophie nous eust aussi appris l'vsage de la clef & de la serrure, & toute autre pareille chose, qui se pourroit nōmer vn signe fait à l'auarice? Seroit-ce bien elle, qui auroit esleu & suspendu les toits des maisons, avec si grād peril de ceux qui y habitent? Sembloit-il ne suffire pas, d'auoir sa couuerture par rencōtre, & trouuer par tout vn naturel reposoir sans art & sans peine? Croy moy, le siecle heureux estoit auāt les architectes: escarter & sier le bois, & assuiettir sa main à la pollisseure, sont choses nées avec le luxe.

Les premiers hommes ne couppoient le bois qu'avec le coing.

Car lors on ne pensoit point encor à bastir ces salles & galeries à faire festins, & les charrettes ne faisoient poit retētir le pauē, chargées de sapin pour faire ces lambrisseures, dōt ladoreure

peze plus q̃ le bois mesme. Deux foudres portoiẽt toute la maison, sur lesquelles on entassoit des brâches & des fueilles, qui disposées en pête dõnoïẽt cours aux eaux pour grandes qu'elles tombassent. Sous tels toicts que cela logeoient les hommes du premier siecle, mais ils y logoient en assurance. Le chaume à esté la couuerture des hommes libres: car sous l'or & le marbre habite la seruitude, En ce aussi ne suis-je pas de mesme aduis q̃ Possidonius, qui estime que les sages ont esté les inuenteurs de tous les outils & ferremens des artisans: aussi tost pourroit-il dire que par les sages,

A esté inuẽte de prendre les bestes au piege, & de les trõper avec la glu, & d'ẽceindre les grandes forests de plusieurs lesses de leurriers: Car telles inuentions sont bien effects de la sagacitẽ de l'homme, mais non pas de la sagesse. Je ne luy accorde pas aussi que les Sages ayent les premiers descouuert ces metaux, le fer & l'airain, pour auoir ven q̃lques veines fõdues au dessus de la terre qui auoit esté eschauffée, par l'embrasement des forests: telles choses s'inuẽtent par ceux

qui les recherchent. Ne pareillement
 ceste qu'estion ne me sēble point estre
 si subtile comme il la fait : à sçauoir si
 le maillet à esté en vsage auāt la tenail-
 le. L'vn & l'autre à esté inuenté par
 quelque esprit aigu & exercité, plus
 que grand & esleué, comme à esté aussi
 toute autre chose pour laquelle cher-
 cher il se faut courber, & regarder en
 terre. Il a tousiours fort peu fallu au
 Sage pour sō viure, & en ce siecle mes-
 me tout ce qu'il demande, est d'estre le
 plus qu'il pourra deliure. Comment, ie
 te prie, peuuent copatir ces deux cho-
 ses ensemble, d'admirer Diogenes, &
 Dedalus? Lequel des deux prēdrois-tu
 pour sage, celuy qui a inuenté la sie, ou
 celuy qui se plia & coucha dans vn tō-
 neau, & qui ayant veu vn enfant qui
 beuuoit dans le creux de sa main, ietta
 la coupe qu'il auoit dans sa besace en
 se blasmant ainsi soy-mesme. Combiē
 de temps, sot que ie suis, ay-ie eu vne
 charge superflüe & iportune? Au iour-
 d'huy, lequel te semble pl^r sage, celuy
 qui a inuēté cōment avec deux canaux
 cachez dans terre, on fait représenter
 l'arc en Ciel, qui retire les eaux, ou les

EPISTRES DE

fait aller par les iardins à sa poste, qui a fait le lambris des sales, tournans & mobiles, de telle sorte que coup sur coup vne face succede à l'autre, & à mesure qu'on change de mets à table, en mesme temps le toit change de forme: ou celuy qui monstre aux autres & à soy-mesme, comment la nature ne nous a rien ordonné de rigoureux & difficile: que sans tailleur de marbre nous pouuons estre logez, vestus sans le commerce des estrangers, & pourueuz de tout ce qui est necessaire pour nostre vsage, si nous nous voulons cōtéter de ce que nature a mis en sa surface: Ausquelles choses, si l'hōme veut prester l'oreille, il sçaura qu'autāt inutile luy est le cuisinier que le gendarme. Ceux-là certes ont esté sages, ou à tout le moins fort aprochans d'estre sages qui pour l'ëtretenemēt du corps n'ont eu besoin q̄ de fort peu de choses Il ne faut auoir que biē peu de soi, pour les choses necessaires: se sont les delices, pour lesquelles on traueille: tu n'as que faire d'artisa si tu veux suivre la nature. Elle n'a point voulu que nostre viure no^r fut penible ains nous

à suffisamment garnis, pour tout ce à quoyelle nous à voulu contraindre. Si le froid est intolerable à vn corps nud, les peaux des bestes sauuages & des autres animaux, ne suffisent-elles pas pour nous en deffédre? Se trouue-il pas des peuples, qui se couurét d'escorces d'arbres? Les plumes des oiseaux ne seruent-elles point à faire des robes? Encore au iour d'huy vne grand partie des Scythes sôt vestus de peaux de renards & de souris, qui sont douces & maniables, & avec cela impenetrables au vêt & à la pluye. L'anciëneté n'a-elle point fait plusieurs cachettes en certains rochers, lesquels ouuerts ou par l'iniure du temps, ou quelque autre accident, sont deuenus comme cauernes? N'a-il pas esté aisé de façonner vn pieu, l'enduire de boüe, & puis couvrir le dessus de chaumes & autres choses champêtres pour passer sans incommodité, la rigueur des plus grandes froidures? Mais pour repousser les ardeurs de l'esté, il est besoin de quelque ombre espesse. Et quoy? Certain peuples d'Afrique, ne se retirent-ils pas dans des loges qu'ils sôt sous terre n'ayans au-

tre couuerture assez solide contre les ardeurs du Soleil, que la terre aride de sa chaleur mesme? La nature ne nous à point esté si ennemie, qu'ayant rendu aisé à tous les autres animaux, le passage de ceste vie, elle aye voulu que l'homme seul ne peust viure sans tât de sortes d'artifices: Rié de tout cela, ne no^r à esté commandé par elle: Elle ne nous fait rié chercher avec trauail pour l'entretien de nostrevie, ains des que nous sommes nez, nous donne liberalement les prests & munitions d'icelle. Nous mesme no^r faisons toutes choses difficiles, par le desdain des faciles: Les toicts, les couuertures, les vestemens du corps: & les viandes qui nous donnent à ceste heure beaucoup d'affaires se presétoiet d'eux-mesmes gratuitement, ou se pouuoient auoir sans grande peine car ce que la necessité requeroit, estoit le limite de toutes choses: la grandeur & multitude de nos inuentions, est ce qui les a fait cheres & desirables: la nature ayant de quoy fournir de tout ce qu'elle demande, le luxe s'est departy d'elle, qui se suscite tous les iours soy-mesme, & par tant de sie-

cles ne cesse de croistre, appliquât son esprit à faire valoir les vices. Premièrement il fit cōuoiter les choses superflues, & de puis les contraires: & finalement à rendu l'ame suiète & obeissante aux affections corporelles. Car to^r ces mestiers apres lesquels les villes se voyent embesongnées, font seulement les affaires du corps, auquel anciennement toutes choses estoient départies cōme à vn seruiteur, à ceste heure toutes sont apprestées pour luy, cōme pour le maistre. De là sont venues les boutiques des teinturiers & des orfeures, de là les parfumeurs & les baladins, qui apprennent des mouuemēs mesurez à la mollesse, & monstrent à chāter d'une voix rōpuë & effeminée. De ce temps fut bānie la modestie naturelle, qui estaignoit tous desirs par le secours necessaire: Mes-huy de ne vouloir que ce qui suffit, c'est rusticité & misere. Tu ne croiras pas, ô Lucili^r, combien la doceur des belles paroles à pouuoir de faire errer mesmes les plus grands hommes. Voila, Possidonius, vn de ceux, à mon aduis, à qui la Philosophie doit autant, lequel pen-

EPISTRES DE

dât qu'il se plaist à descrire par le menu comment la toile se fait, s'est laissé aller iusques à dire que le mestier du tisserand a esté trouué par les Sages, ne se souuenant pas que de puis on a trouué vne façon de la faire, encore plus subtile. Et qu'eust-il peu dire s'il eust veu nos toiles de ce temps, dont on fait des robes pour ne rien cacher, & desquelles ce n'est pas seulement le corps qui n'en est point voilé, mais ny la honte mesme? De la il passe aux laboureurs, & ne descrit pas avec moins de façon de comment on laboure & sillône la terre par deux fois avec le soc, afin qu'elle s'ouure plus aisément aux racines. Puis comment on iette les semences, & on arrache les herbes avec les mains, à ce que rien de sauuage, qui puisse tuer l'espy, ny suruienne. Il dit pareillement que c'est vne inuention des Sages: cōme si encore auiourd'huy plusieurs laboureurs n'inuentent pas quelques façons nouvelles pour augmenter la fertilité de la terre. D'auantage, ils ne se contente pas de ces arts dont nous auons cy dessus parlé, mais enuoyé, par maniere de dire, le Sage

iusques dans le moulin, nous deuifant
 comment par l'imitation de la nature
 il a commencé de faire le pain. Les
 dents, dit-il, s'entrerencontrans rom-
 pent par leur dureté, la viande receüe
 dans la bouche, & tout ce qui en tom-
 be est r'enuoyé par la langue aux dents
 mesmes, & se destrépe par la salieue, afin
 de pouuoir plus aisément passer par le
 gosier. Quand il est paruenu iusqu'au
 vêtre il se cuit par la chaleur de l'esto-
 mac, & se conuertist en nourriture.
 Quelqu'vn ayât suiuy cest exēple, mit
 deux pierres aspres & dures l'vne sur
 l'autre à la similitude des dents, des-
 quelles vne partie immobile attend le
 mouuement de l'autre. Par l'attrition
 de ces pierres le grain est rompu, & en
 fin broyé & reduit en poudre. Apres il
 ietta de l'eau sur ceste farine, & par as-
 sidu pestrissement fit tant qu'il forma
 vn pain, que premierement on fit cui-
 re aux cendres chaudes dans vn pot de
 terre: finalement furent inuentez les
 fours & autres tels aptifices, afin que
 leur ferueur seruit à ceste industrie. A
 peu a il tenu qu'il n'aye encore dit que
 l'art du rauaudeur a esté trouué par les

sages. Certes c'est biẽ du discours que toutes ces inuentions sont procedẽes, mais non pas du parfait discours. Ce sont bien inuentions de l'homme, mais non pas du sage : non plus que les barques avec lesquelles nous passons les riuieres, & nauigeõs dans la mer, ayãs pour cet effect façonné des voilles afin de prendre la force & roideur du vêt, & mis le gouuernail par le derriere, pour tourner ça & là le cours du nauire. Chose qui a esté prinse de l'imitatiõ des poissons, lesquels sont regis de la queue, par le leger remuement de laquelle ils se contournent souplement de part & d'autre. De toutes ces choses, dit-il, le sage a esté l'inuẽteur, mais comme estans trop basses pour les manier, il les a données à des ministres plus viles. L'estime, au contraire, qu'elle n'ont point d'autres auteurs, que pareils à ceux qui encor pour le iourd huy les exercent. N'auons nous pas veu de nostre memoire sortir tout de nouueau, des inuentions pareilles? cõme l'vsage de mirouẽrs dont la clarté se voit à trauers leur couuercles : des estuues suspendũes, & des tuyaux entez

Dans les murailles, pour enuoyer haut
 & bas vne chaleur esgale? Que diray-
 ie des marbres par lesquels les tem-
 ples & les maisōs reluisent, & de l'ex-
 cessiue hauteur de ces colonnes aron-
 dies & polies, qui soustiēnent des por-
 ches & des toits capables de plusieurs
 peuples? Quoy de l'abreuiation de l'es-
 criture, par laquelle tout parler est re-
 çeu sur le papier, la main accōpagnant
 la celerité de la langue? Toutes ces in-
 uentiōs n'ont autres auteurs que des
 coquins: la sagesse monte bien plus
 haut que cela: elle ne s'amuse point a
 enseigner les mains, elle est la mai-
 tresse des ames. Veux-tu sçauoir ce q̃
 elle a trouué, ce qu'elle a fait: Ce n'est
 point vn agreable geste & mouuement
 du corps, ny la façō de faire sortir vne
 consonance de diuers tons par vne flu-
 ste, en laquelle l'haleine sortāt de droit
 ou de costé, se forme en voix harmo-
 nieuse: non les armes, non les murail-
 les non les guerres: ses effects regar-
 dēt l'vtilité, embrassent la paix, & cō-
 rrient le genre humain à la concorde.
 Ce n'est point, dy-ie, vn ouurier d'ou-
 tils pour nos vsages: Qui la voudroit

tant rabaisser que cela? C'est l'artifice de la vie, à laquelle tous autres mestiers doiuent seruire: Car qui la vie meisme sert, doiuent aussi seruir les ornemens de la vie. Au demeurant, elle tend al'heureuse condition, elle y conduit & y ouure le passage. Elle montre quelle chose est mal, & qu'elle le semble estre: elle descharge de vanité les entendemens & donne vne grandeur solide: mais celle qui est enflée, & specieuse seulement de fumée: elle la reiette & desdaigne, & ne souffre point qu'on ignore la difference qui est entre les choses pleines ou bouffies. Elle donne la cognoissancé de la nature du tout, & de la sienne propre: elle declare ce que sôt les Dieux, & quels ils sôt: quels les infernaux, les domestiques & les Genies. Que c'est que sont les ames eternelles, de la seconde forme apres les Dieux, ou c'est qu'elles setiennent, que c'est qu'elles font, qu'elles peuvent, & qu'elles veulent. Ce sont là ses premiers ordres, par lesquels non les ceremonies de quelque prouince, mais ce grand tēple de tous les Dieux le ciel, est ouuert à tous hommes: du-

quel elle donne à regarder les vrayz simulachres , & les vrayes faces : car pour si grands spectacles la veüe de foy seroit trop debile. De là elle reuient aux pricipes des choses , & l'eternel entendement qui est dans le tout, & la force de toutes les semences , dont chaque chose est si proprement figurée, puis elle commence à traiter de l'ame , d'où elle est , ou pour combien de temps, & en combien de membres diuisée. Apres, elle enseigne de discerner les doutes & ambignitez qui sont en la mort & en la vie. Car en l'vne & en l'autre, le faux est melle avec le veritable. Elle ne s'est doncques retirée de ces autres artifices, comme il semble à Possidonius, mais plustost iamaïs elle ne s'y est appliquée : car le Sage n'eust oncques estimé vne chose digne qu'il l'eust inuentée, laquelle il n'eust point iugé digne d'estre tousiours pratiquée. Ce qu'il eust deu aussi tost laisser, il n'eust pas commencé de l'entreprendre. Anacarsis, dit-il, a inuenté la rouë du potier, par le tour de laquelle sont formez les vaisseaux de terre. Et pour ce qu'on trouue, la rouë du potier

dans Homere, il ayme mieux dire que
 les vers sont faux, que sa fable. Quand
 est de moy, ie ne veux poit debattre, si
 Anacarsis a esté autheur de telle cho-
 se ou non, & s'il aesté, i'aduouë certes
 qu'un sage l'a inuentée, mais non pas
 comme sage: car les sages peuuent faire
 beaucoup de choses, comme estât hō-
 mes, & non pourtant en qualité de sa-
 ges. Presupposé qu'un sage soit bon
 coureur, s'il surpasse les autres en la
 course, ce ne sera pas par ceste partie
 dont il est sage, mais par celle dont il
 est leger & viste. Je desiroy pouuoir
 monstrier à Possidonius vn verrier qui
 avec vne halenée, forme le verre en
 plus de façons, que la plus diligente
 main du mode ne scauroit faire. Or ces
 choses ont esté trouuées: depuis que
 nous auons cessé d'auoir des sages. On
 tient, dit-il, que Democritus a inuēté
 la façon, de faire des voutes, & q̃ les
 pierres panchantes peu à peu par leur
 courbēmēt, se liassent à celles du mi-
 lieu: ce que ie dirois volontiers estre
 faux: car il est nécessaire qu'auant De-
 mocritus il y eüst des pōts & des por-
 tes, dont les linteaux sont ordinaire-,

ment vouitez. Le mesme Democritus à
 aussi inuenté le moyen de resoudre &
 mollifier l'yuoire, & de conuertir par
 le feu le cristal en emeraude, duquel
 artifice on se sert encor pour le iour-
 d'huy, pour colorer plusieurs pierres.
 Je dy donc que bien que telles indu-
 stries ayent esté inuentées par le sage,
 il ne les a point toutes fois inuentées,
 entât que sage; car il fait plusieurs au-
 tres choses, que les plus ignorans font
 aussi bien que luy, ou mieux, & avec
 plus de dexterité. Veux-tu donc sça-
 uoir quelles sont ses inuentions, &
 que c'est qu'il a produit en lumiere? Il
 à premierement descouvert la vraye
 nature, laquelle il n'a point ainsi que
 les autres animaux suiue avec les
 yeux, lesquels sont foibles & tardifs
 pour les choses diuines. Apres il à or-
 donné la loy & reigle de la vie, qu'il a
 formée sur les choses vniuerselles: &
 n'a pas enseigné seulement de cognoi-
 stre, mais encor de suivre les Dieux, &
 de receuoir les accidens, nō d'autre fa-
 çon que les commandemens mesmes.
 Il à examiné les opiniōs fausses, & d'v-
 ne iuste balance à mesuré de quel pois

estoit chaque chose. Il a condamné les voluptez meslée avec la repentance. Il a embrassé ces biens qui sont en tout temps agreables, & a fait voir à tout le monde que celuy estoit tref-heureux, qui n'a point besoï de felicité, & tref-puissant qui tient soy-mesme en sa puissance Mais ie ne parle pas de ceste Philosophie, qui met hors de sa patrie le Citoyen, hors du monde les Dieux, & qui donne la vertu à la volupté: ains de celle là qui n'estime point qu'il y aye d'autre bien, que ce qui est honnesté: laquelle ne peut estre ostée par les presens, ne des hommes ne de la fortune: de laquelle le seul prix est, de ne pouuoir estre prinse par prix quelcōque. Ie ne croy pas que ceste Philosophie fut en ce siecle rude & innocent, auquel il ny auoit point encore d'artifices, & que les hommes apprenoient seulement par l'vsage, ce qui leur estoit utile: comme aussi auant cest aage heureux, auquel la nature exposoit indifferemment en public ses liberalitez à iouir auant que le luxe & l'auarice eust dissocié les mortels, & que de la communauté ils fussent accourus à la rapi-

ne, ces sages n'estoient point bien que naturellement tous fissent choses pareille à celles que les sages disent de- uoir estre faites. Certes on ne pourroit tant loier & admirer nul autre estat du genre humain : & si Dieu permet- toit à quelqu'un d'ordonner des choses de la terre, & former les mœurs des hommes, rien ne luy pourroit plus a- gréer, que ce qu'on dit auoir esté par- my ces premiers peuples, du temps desquels.

*Nuls laboureurs ne cultiuoient la terre,
Le champ n'estoit point party ne limité,
Chacun prenoit par tout ce dont il auoit le
soin,*

*Et la terre portoit toutes choses avec plus
d'abondance, quand elle n'estoit sollicitée
de personne.*

Qui pouuoit il auoir de plus heureux que ces hommes-là ? Ils iouissent en société des biens-faits de la nature, la- quelle suffisoit à l'entretien, & cōser- uation de tous, comme mere commu- ne : & la possession estoit tranquille & assurée des richesses publiques. Ne les pouuoit-on pas appeller trescon- tens & tres-riches, entre lesquels on

n'eust sçeu trouuer vn pauvre? L'auarice s'est iettée au milieu du bon ordre, laquelle ayant voulu mettre quelque chose à part, & le conuertir à son usage s'est renduë estrangere au total, & de l'infiny estant reduite au peu, a introduit la pauvreté, & en conuoitant plusieurs choses, les a perdues toutes. Et quand bié elle voudroit recouurer & reparer la perte qu'elle a faite, & qu'elle adiousteroit possession à possession, qu'elle chasseroit son voisin, ou par argent ou par force, qu'elle estendrait ses terres au iuste espace d'une Prouince, & qu'elle nōmeroit heritage, la longue peregrination qu'elle feroit sur son propre, nulle propagation de limites ne la remettra iamais là d'ou elle est partie. Car apres que nous aurons fait toutes choses, il sera bien vray que nous possederons beaucoup, mais auant tout l'vniuers estoit nostre domaine. La terre non cultiuée estoit plus fertile & prodigue pour l'usage des peuples non auares. Tout ce que la nature produisoit, ce n'estoit pas plus de plaisir de l'auoir trouué, que l'ayant trouué le cōmuniquer aux

autres. Rien ne pouuoit estre ne superflu ne defectueux à personne : Toutes choses estoit diuisees entre gens qui estoient de bon accord & correspondance. Encore le plus puissant n'auoit mis la main sur le plus foible, encore l'auaricieux en faisoit des cachots pour soy, n'auoit osté à vn autre la fruition des choses necessaires. C'estoient choses pareilles, le soin de son compaignon & de soy-mesme. Les armes cessoient & les mains non timides & souillées du sang humain, n'exercoient leur haine que contre les bestes. Ces hommes la que quelque forest espaisse deffendoit du soleil, qui vivoient sous les rameaux, & autre telle vile couuerture, pour se sauuer de l'hyuer ou de la pluie passioient les nuits tranquilles & vuides de soupçon & de crainte. La solitude nous agite & nous harcele dans nostre pourpre, & la terre quelq dure qu'elle soit, leur donnoit vn sommeil doux & agreable. Ils n'auoient point au dessus de leurs testes des poultries ouurées en taille ou en sculpture, mais les corps celestes rouloient par dessus dormans en la campagne : & pour insi-

gne spectacle des nuits, le Ciel alloit comme en tombant & conduisoit vn si grand œuvre avec silence. Tant de nuit que de iour ils auoient la veüe de ceste maison si haute & si splendide. Combien auoient-ils de plaisir en regardât les signes dont les vns estoient par le mouuemēt du Ciel soustraits à la veüe & d'autre costé les autres commençoient à naistre? Qui ne s'esuiroit entre des miracles si frequens, & espars en si grand espace? Mais vous autres tréblez de peur au moindre bruit que vos plâchers facent, & entre vos lanbriz peints & dores, si quelque chose à craqué, vous vous mettez soudainement en fuite. Quât à eux, ils n'auoient point de maisons qui eussent la grandeur & ressemblance de villes, mais vn air libre & ouuert, vne ombre legere de quelque rocher ou de quelque arbre, l'eau claire & viue de quelque fontaine, des ruisseaux non conduits par la force ou artifice, mas coulans de leurs cours naturel, des prezbeaux sans appareil ne industrie & entre toutes ces choses, quelque petite loge champestre, bastie & façonnée d'vne main

rustique, estoient les ornemens de leur
 demeure, conformes à leur condition
 & nature, ou ils habitoient, sans rien
 craindre d'une telle maison, ne pour
 elle. Là où aujourdhuy de nos toicts
 mesmes, nous vient vne grande partie
 de nostre crainte. Bien que toutes fois
 leur vie fut tresbelle & tres-innocen-
 te, si n'estoient-ils point ce que nous
 appellons sages, qui est le nom qu'au-
 jourdhuy on attribue à la plus digne
 & excellente œuvre de la vie. Nō que
 ie vueille nier, qu'il n'y aye eu entre
 eux des hommes de haut entēdement,
 & qui faisoient cognoistre qu'ils sor-
 toient par maniere de dire, frais emo-
 luz de la main des Dieux: comme il ne
 faut point douter que le monde en sa
 ieunesse, n'aye produit les choses meil-
 leures: mais il n'auoient pas commu-
 nément les esprits du tout si parfaits
 & accomplis comme ils auoient le na-
 turel fort & durāt à la peine. Car aussi
 n'est-ce point la nature qui donne la
 vertu. C'est par art qu'on deuient hom-
 me de bien. Vray est qu'ils ne cher-
 choient ne l'or ne l'argent, ne les pier-
 res precieuses dans les entrailles de la

EPISTRES DE

terre, & qu'ils s'abstenoient du meurtre mesme des animaux muets & raisonnables, tant s'en falloit que comme aujourdhuy, l'homme voulut faire mourir l'homme, sans subiect de haine ou de crainte, mais seulement pour spectacle. Leur robes n'estoient point enrichies de broderie: l'or n'estoit point encor tissu, ne seulement tiré hors la miniere. Mais quoy: Ils estoient seulement innocens par ignoréce. Or il y a bien à dire entre ne vouloir pas faillir, ou ne sçauoir pas. La iustice leur manquoit & la prudence & la temperance & la vaillance, mais leur vie agreste & grossiere faisoit que leurs actions auoient de la conformité à toutes ces vertus. Car quand à la vertu, elle ne se voit point qu'en vne ame instituée & disciplinée, & qui l'a acquise par vne exercitation assidue: Nostre essence est bien apte à l'acquérir, mais nous naissons sans elle, & aux meilleures natures du monde, auant l'institution, est bien la matiere de la vertu, mais non pas la vertu mesme. A Dieu.

IE me suis retiré en mon Nomentan,
 pour fuir non, comme tu pourrois
 penser, la ville, mais bien la fieure,
 & mesme si prochaine, que ie com-
 mençoy desia d'en sentir l'accez, le
 cōmanday dōc qu'on m'apprestast mō
 coche: & ma femme Pauline taschoit
 de me diuertir de ceste entreprise: car
 le medecin iugeoit par le battement
 de mon pœux, incertain & hors de sa
 mesure naturelle, que i'auoy quel-
 que ombrage & commencement
 de fieure: i'auoy cela en la memoire
 & en la bouche que Gallion ayant en
 Achaie senty quelque pareil frisson,
 monta tout soudain en vn nauire, di-
 sant que c'estoit vne fieure du lieu &
 non du corps: & faysoy ce conte à ma
 femme, sur le point qu'elle me re-
 commandoit tres-affectuensēmēt ma
 santé: car il faut que tu entendes, que
 son ame tourne aucunement dans la
 mienne: & partant ie pren plus vo-
 lontiers le soin de ma personne, afin de
 conseruer la santé de la sienne: D'ou il
 se fait que bien que ma vieillesse m'aye
 rédu hardy & courageux en beaucoup
 de choses, ie pers toutesfois à sō occa-

EPISTRES DE

sion ce bien-fait & commodité de mō
 aage. Je me represente que dans ce vieil-
 lard il y a quelque ieune persōne, qu'il
 faut contregarder & sauuer. Ne pou-
 uant donc obtenir d'elle, qu'elle mes-
 me plus courageusement, elle obtient
 de moy que ie me contregarde plus
 soigneusement. Car il est raisonnable
 de complaire aux honnestes affections
 de ses amis, & biē queles causes soient
 presentées, on doit reuoker en faueur
 des siens, le dessein qu'ō à fait de mou-
 rir, voire retenir la vie, quand elle se-
 roit à deux doigts pres de son y ssuē. Il
 faut viure avec les gens de bien, non
 autant qu'on l'a agreable, mais autant
 qu'il est expedient & necessaire. Ce-
 luy est trop mol & delicat, qui n'esti-
 me pas tant sa femme ou son amy, que
 de vouloir en leur faueur allonger sa
 vie, & qui s'obstine de mourir, sans
 pouuoir estre flechy, ny par leur cōsi-
 deration n'y par leur priere. Et me sē-
 ble que c'est acte d'humanité de cōser-
 uer plus exactemēt sa vieillesse qui re-
 çoit vn tresgrand & tresagreable fruit
 de la garde de soy mesme, non troublée
 ne agitée d'aucune crainte, quand on
 pense

penſe qu'elle eſt à quelqu'un des ſiens
douce, vtile & deſirable. Cela dauanta-
ge a en ſoy vn contentement & remu-
neration non petite. Car y a-il rien de
plus doux, que de ſe voir eſtre ſi cher à
la femme, que pour ce ſeul reſpect, on ſe
ſoit pl^u cher à ſoy meſme? Pauline d'oc-
me peut cōtre en obligation, non ſeu-
lemēt la ſolicitude pour ma ſaté, mais
encorē la mienne. Et ſi tu deſires ſça-
uoir commēt ceſte reſolution de m'en
aller m'eſt reuſſie, ie te diray que ſou-
dain apres que ie fus ſorty de la ville,
& eu outrepaſſé ceſte fumée des cuiſi-
nes, qui nous font humer toutes les in-
fections qu'elles attirent, ie ſenty vn
incroyable changement en ma diſpoſi-
tion Et combien eſtimes-tu que ie re-
courray de force des auſſi toſt que i'a-
prochay de nos vignobles? Eſtant de-
lié au paſturage, ie me repu de ma viā-
de: & me ſuis refait & chaffé ceſte lan-
gueur de diſpoſition ambiguë & cha-
grineuſe, & commencé de vacquer à
l'eſtude de toute mon ame. Vray eſt
que le lieu n'apporte pas beaucoup de
cōmodité à cela, ſi l'eſprit ne ſe le fait
ſoy-meſme; lequel peut bien, ſ'il veut,

au milieu des occupatiōs trouuer vne
 tranquille retraite: comme au cōtrai-
 re il trouuera dequoy estre interrōpu
 & enueloppé en quelque region qu'il
 puisse choisir, pour se seſtrier des af-
 faires. Car on dit que Socrates respō-
 dit à quelqu'un qui se plaingnoit que sa
 peregrination ne luy auoit de riē pro-
 fité le croybiē: car tu faisois ton pele-
 rinage dans toy-mesme. O combiē se-
 roit-il expedient pour plusieurs, qu'ils
 s'esloignassent & fouruoyassent d'eux
 mesmes? Car à ceste heure ils s'agitent
 s'alterent, & s'espouuentent. Dequoy
 donc peut seruir de trauerſer plusieurs
 mers, & se pourmener de ville en ville?
 Si tu te veux exēpter de ce qui te tra-
 uaille & persecute, il n'est ia besoin
 que tu ailles ailleurs, mais il faut q̄ tu
 sois autre. Imagine toy que tu sois ve-
 nu ou à Athenes, ou à Rhodes, choisi
 quelque ville à ta fantasie: qu'importe
 il quelles coustumes ou qu'elle mœurs
 elle aye, si les tiens t'y accompagnent?
 Tu iugeras q̄ c'est felicité d'auoir des
 richesses: La pauureté dōc te tourmē-
 tēra, & encore ce q̄ est tresmiserable,
 la fausse, car biē que tu possedes beau-

coup toutesfois pourceque quelqu'un
 aura d'auantage, tu te sembleras estre
 d'autât defectueux, q̃ tu seras surmon-
 té d'un autre. Constitues-tu la beatitu-
 de à auoir deshonneur? Toute dignité
 donques & autorité qui sera donnée
 à autruy te mettra en peine, & creueras
 de depit de la gloire & reputatiō qu'il
 pourra auoir acquise? Telle sera la fu-
 rie de l'ambition, q̃ nulle ne te semble-
 ra marcher apres toi, s'il ya quelqu'un
 qui te procede. Si tu estimes que la
 mort soit quelque mal, bien qu'elle
 n'en aye point d'autre, que celuy qui
 est deuant elle, à sçauoir la crainte,
 non seulement les dangers te tien-
 dront en frayeur, mais encore seras-tu
 perpetuellement agité de suspicions
 vaines: car que te profitera-il de t'estre
 sauué de tant de villes, & au milieu des
 ennemis auoir trouué lieu de fuite, la
 paix mesme te fournira les moyens de
 craindre. Ton ame possédée & atter-
 rée de la peur, ne se pourra seulement
 fier aux choses asseurées laquelle s'e-
 fiant fait vne habitude de craindre sās
 aucune mesure ne preuoiance, se rend
 inhabille de pouuoir à son salut, pro-

pre: car elle n'euite pas seulement, elle
 fuit. Or en tournant le dos aux dāgers
 nous leur donnons plus de prinse. Si tu
 iuges la perte de quelqu'un de ceux q̃
 tu aimes estre mal, souuiens toy qu'il y
 a aussi peu de fondement en tel regret,
 comme à pleurer de ce que les fueilles
 tombent aux arbres, qui embellissent
 tes allées. Tout ce qui te plaisoit & cō-
 tentoit est encore en la mesme vigueur
 qu'il estoit quand tu le voyois verdir:
 Il pourra estre qu'en vn autre iour la
 fortune t'en osterā vn autre. Mais tout
 ainsi que la perte des fueilles est lege-
 re, pource qu'elle reuiennent, aussi est
 celle de ceux que tu aimes & q̃ tu esti-
 mes des delices de ta vie, pource que
 encore qu'ils ne renaissēt, point, ils se
 recouurēt. Mais à l'aduenture te plains
 tu de quoy ils ne seront pas les mesmes
 qu'ils estoient. Je te dy, que ne toy aussi
 ne seras pas le mesme que tu es. Cha-
 que iour, chaque heure te change, il est
 vray q̃ le rauissement qui est fait d'au-
 truy, est plus apperceuable: car celuy
 qui se fait de no^r mesmes, est incognu
 pource qu'il se fait à cachetes: & se
 peut dire que les autres sōt emportez,

& nous sommes insensiblement souffraits & desrobez à nous mesmes. Or tu n'as garde de te représenter ces choses, ny d'appliquer ces emplastres à tes playes: plustost tu prouigneras tes maux, en esperant certaines choses, & desesperant des autres. Si tu m'en crois pourtant, & si tu es sages, tu feras vn meflange de l'vn avec l'autre, en n'esperant rien sans des fiance, ny ne desesperant de rien sans esperance. Pour retourner donc à mon propos, ie te demande, de quoy à iamais la peregrination de foy profite à personne? Elle n'a point moderé les voluptez, ny refrené les conuicités, non reprimé la chole-re, non abbattu les indomptables impetuositéz de l'amour. Elle n'a en fin enleué nulle tache ou imperfection de l'ame, elle ne luy a point donné plus de iugement n'a point osté l'erreur de ses opinions, mais l'a seulement amusée & entretenuë de quelque nouueauté: ne plus ne moins, qu'un enfant qui regarde curieusement les choses qui luy sont incogneues. Au demeurât l'inconstance de l'ame, qui de foy est bien fort malade, est renduë plus mobile & plus in-

EPISTRES DE

quiete, par ceste iactation & frequent
 remuement de lieu en autre. D'ou il ad-
 uient que ceux qui auoient souhaité d'e-
 stre en certains lieux, souhaitent encor
 d'auantage de n'y estre pl^s, & tout ainsi
 qu'oyseaux de passage s'en partent plus
 legerement qu'ils n'y viennent. Je te
 diray donc en vn mot qu'en voiageant
 tu acqueras bien la cōnoissance de
 plusieurs peuples, tu verras des formes
 de montagnes toutes nouvelles, & des
 plaines qui auront des estenduës inusi-
 tées, des vallons arrousez d'eaux viues
 & non tarissantes: Tu y pourras encor
 obseruer la nature de quelque fleuve
 comment en Esté le Nil s'enfle & se
 delborde, cōmēt le Tygre est soustrait
 à la veüe, & comme ayant couru vn
 long pays par dessousterre, il apparoit
 tout à coup en sa largeur entiere: ou
 bien comment Meandre, le suiet & ex-
 ercice des poëtes, se plie & serpēte en
 plusieurs tours & retours, & comme
 souuentefois approchant tout contre
 son canal, auāt que d'y couler il se des-
 robe & donne volte: mais au reste tout
 cela ne te fera ne meilleur ne plus sage.
 Il faut donc conuerser avec les mai-

itres de la Sapience, pour apprendre
 d'eux les choses qu'ils ont ia trouuées,
 & chercher celles qui ne le sont pas
 encore. C'est ainsi qu'il faut reformer
 son ame, & d'une miserable seruitude,
 l'esleuer en vne belle franchise. Car
 tant q tu voyageras, ignorant des cho-
 ses qu'il faut fuir ou desirer, ignorant
 de ce qui est necessaire ou superflu, de
 ce qui est iuste, & de ce qui est honne-
 ste, cela s'appellera fouruoyement &
 non voyage. Tu n'auras nul secours ne
 commodité de toutes ces courses &
 pourmenades: car tu voyages avec tes
 complexions, & tes vices sont tous-
 iours à ta suite. Et encore pleust à
 Dieu fussent-ils seulement à ta suite:
 car ainsi au moins feroient ils vn peu
 esloignez de toy, ou à cest heure tu ne
 les meines pas seulémēt, tu les portes:
 partant ils ne cessent de t'importuner,
 & te donner, quelque part que tu sois,
 des incommoditez égalemēt espineu-
 ses non la region, mais le medecin est
 requestable au malade. Si quelqu'un
 s'est rōpu la cuisse, ou s'est desnoué le
 pied, il ne mōtera point soudain à che-
 ual, ou sur vn nauire, mais appellera le

chirurgien pour luy penser la partie rompuë, & remettre la denouïée. Penferois-tu donc qu'une ame difformée de fractures & de distorsions se peust guerir, pour chager seulement de place? Le mal est plus grād que pour estre chassé par vne gestatiō simple, le voyager d'un lieu en autre, ne fait point le medecin ne l'orateur. Comment donc estimerois-tu que la sagesse, qui est le plus haut & plus excellent biē qui soit octroyé aux hōmes, peut estre apprinse ou recueillie sur vn grand chemin? Croy moy, Il n'est poit de chemin qui t'exempte des cōuoitises, des frayeurs & de la cholere, ou s'il y en auoit quelqu'un, tous les hommes feroient effort pour y prēdre place. Ces maux oppresserōt aussi long temps le voyageur par mer & par terre, qu'il emportera la cause & la source dās soy-mesme. T'esbahis-tu que pour t'estre absenté tu ne sens point d'allegeance? Ce que tu suis est dās toy. Reforme toy donc, & defay toy des choses qui t'accablent : amēde tes desirs, ou à tout le moins reigle les à quelque mesure : chasse toute malice hors de ton ame. Si tu veux fai-

fe vn plaissant & agreable voyage, pren
 garde que toute ta cōpagnie soit saine
 car l'auarice se tiendra tousiours avec
 toy, tāt que tu viuras avec vn auare &
 sordide: l'orgueil ne s'esloignera ia-
 mais de toy si tu conuerfes avec vn su-
 perbe. En la frequentation d'un bour-
 reau ne te persuades point que la crui-
 autē t'abandonne: la societe des adul-
 teres allumera tes passions amoureu-
 ses: si tu veux te despoiller du vice, tiē
 toy loin des exemples du vice. Or ie
 t'auise que le desbauchē, l'auaricieux,
 le cruel & le frauduleux, qui te nui-
 roient beaucoup s'ils se tenoient pres
 de toy, sont dans toy-mesme. Change
 donc de main, & accointe toy de ceux
 qui sont de milleure vie. Vy avec les
 Catons, ou avec Lælie, ou avec Tu-
 beron: ou, si tu aimes mieux viure avec
 les Grecs, cōuerse avec Zenon & avec
 Socrate: l'un t'enseignera de mourir,
 s'il en est besoin, l'autre auant mesme
 qu'il en soit besoin. Domestique toy
 avec Chrysippe & Possidonie il te dō-
 neront la cognoissance des choses di-
 uines & humaines. Ceux-là t'ordonne-
 ront de mettre la main à la besogne,

& non seulement pour bien & exquisi-
 sement parler, & ietter des paroles
 choisies, pour l'oblectation de ceux
 qui escoutent: mais d'endurcir ton
 ame, & la releuer contre les tourmens
 & les menaces. Car en ceste vie trouble
 & flotée il n'y a que ce seul port: mes-
 priser les choses accidentales, estre
 ferme, & monstrier le deuant à tous les
 traits de la fortune, sans se cacher &
 sans coniller en façon quelconque: la
 nature nous a créés pour estre magna-
 nimes. Et tout ainsi qu'elle a fait les vns
 des animaux farouches les autres cauts
 & frauduleux, & les autres timides,
 aussi nous a elle donné vn cœur & vne
 ame esleuée, qui cherche ou l'on pour-
 ra non seulement, mais honnestement
 viure semblable au Ciel, qu'elle ensuit
 & imite, autāt qu'il est possible à la cō-
 ditiō humaine & mortelle. Elle se pre-
 sente & se resioit d'estre regardée &
 louée, maistresse & emperiere de tou-
 tes choses, de laquelle il n'y a rien qui
 puisse faire abaisser la virilité, rien qui
 luy soit ou sēble estre in supportable.
*L'a mort & le travail, figures hideuses à
 voir, & espouuentables.*

Non sont, si tu les peux regarder d'un œil affeuré & ferme, & qui passe & penetre à trauers les tenebres. Plusieurs choses nous font peur de nuit, d'esquelles le iour on se mocque. Virgile à tresbien dit:

La mort & le travail figures hideuses à voir & espouuentables.

Il n'a pas dit qu'elles le fussent par effect, mais de semblant & de veüe, c'est à dire qu'elles ne le sont pas, mais les semblent estre. Car qui a-il en elles de tant redoutables comme l'a diuulgué la renommée? Qui a-il, ô Lucilius, pourquoy l'homme doie craindre la mort? & le travail, celui qui a de la verité? Or à tous coups ie rencontre de ces hommes, qui estiment que riē ne peut estre fait de tout ce qu'ils ne peuvent faire, & disent que nos propos vont plus haut que ne peut souffrir la nature humaine. Mais combien ay ie meilleure opinion d'eux qu'eux mesmes? Car ie dy qu'ils peuvent accomplir toutes ces choses, mais qu'ils ne veulent pas. Qui est-ce qui les a iamais voulu essayer, à qui elles n'ayent en l'action mesme semble plus faciles qu'il ne les

auoit conçues? Ce n'est pas pour-cé qu'elles sont difficiles, que nous n'osons pas les entreprendre, mais plustost pource que nous n'osons pas les entreprédre elles sont difficiles. Toutesfois s'ils en veulent des exēples, que ils regardent Socrates, vieillard caduc, & ayant ja, comme on dit, vn pied dans la fosse, que la fortune à porté & traîné par toutes les choses aspres & malaisées combatu de la faim & de la pauvreté, que les charges domestiques rôdoient plus insupportables, & des travaux qu'il a supportez mesmes militaires, par lesquels il a mis sur les champs des armes entieres: & entre iceux encore faut-il conter sa femme fiere, & du tout contraire à ses mœurs, & qui auoit vne licence & desbordement de langue inexpugnable, & ses enfans mal créés & indociles, plus semblables à la mere qu'au pere. Toute sa vie s'est passée, ou en guerre, ou en tyrannie, ou en liberté plus cruelle que les tyrans & que la guerre. L'espace de vint sept ans il fallut combattre, la reddition de la ville d'Athenes à la discretion des trente tyrans, fut la fin de

la guerre, desquels la pluspart luy estoient ennemis mortels, & capitaux. Il fut accusé deuant des Iuges qui luy estoient parties. On luy objecta qu'il mesprisoit la religion, & corrompoit la ieunesse, laquelle on luy reprochoit qu'ils suscitoit cõtre les Dieux, contre les peres, & la chose publique. La prison & le venin apres tout. Mais il s'en fait tant que toutes ces choses fissent changer le courage de Socrates; qu'elles ne firent pas seulement changer la couleur de son visage. Il à cõserué iusques à l'extrémité de sa vie ceste louange singuliere & admirable, que nul n'a iamais veu Socrates ne plus resiouy, ne plus attristé vne fois que l'autre, ayant tousiours esté égal à soy-mesme en vne si grande inégalité de fortune. Veux-tu encore vne autre exemple? Pren le ieune Catõ, que la fortune à traitté avec plus d'opiniastreté, & avec plus de cholere. Car s'estant en tous endroits opposée à ses desseins, il a neantmoins fait paroistre, q'l'homme d'honneur peut viure malgré elle, & mourir malgré elle. En tout son aage il n'a veu autre chose que guerres ciuiles, ou pour le

moins les commencemens. & acheminemens d'icelles. Et peut-on dire qu'il n'a pas moins q̃ Socrates vescu en servitude, si d'aucture on ne vouloit dire, qu'en la compagnie de Cn. Pōpée, Cesar & Crassus, il aye iouy de la liberté. Parmy toute fois les changemens si frequens de la chose publique, nul n'a iamais veu de changemēt en Caton, ains il s'est en tout estat & conditiō, porté tousiours d'une mēme sorte. En l'otroy des dignitez, au refus, aux calomnies & aux honneurs, aux assemblées de ville, en la guerre, en la mort, & finalement en ceste generale frayeur & tremblemēt de la chose publique. Cesar estant d'un costé avec dix legions tresbelliqueuses, & Pompée de l'autre, avec toutes les forces des nations estrāgeres, il se monstra seul assez ferme cōtre toutes choses: & les aucuns enclinans à Cesar, & les autres à Pompée, vn seul Caton fit qu'il y enst quelque bande pour soy & la chose publique. Si tu te veux représenter l'estat de ce temps là, tu verras le menu peuple desireux de nouvelettez d'une part, & de l'autre les riches & puissās, & l'or-

dre des Cheualiers, & tout ce qui estoit de bon & signalé en Rome, Caton & la chose publique laissez seuls au milieu de ces deux partis. Tu t'esbahiras regardant.

Atride & Priamus, & Achilles à tous les deux contraire.

Car il reprouue les actions de l'un & de l'autre, & prononce cōtre tous les deux ceste sentence. Il dit si Cesar est victorieux, qu'il le fera mourir, & qu'il se bannira, si Pompée gagne. Que deuoit craindre celuy q s'estoit ordonné à soy mesme, ou vainqueur ou vaincu telles choses: qu'elles n'eussēt peu, par les plus cruels & passionnez ennemis estre ordonnées pires? Il mourut par sa propre ordonnance. Tu vois doncques bien que les hommes peuvent souffrir la peine. Car allant tousiours à pied, il amena vne armée par le milieu des deserts de l'Afrique. Tu vois qu'ils peuvent endurer la soif: car cōduisant sans aucun bagage par des montagnes cuites par maniere de dire, & de seichées de l'ardeur du soleil, le reste d'une armée deffaite, il a supporté le defect de toute liqueur, sans que pour se rafraichir

EPISTRES DE

chir il aye iamais laissé les armes, & si
 quelque fois il a rencontré de l'eau, il
 n'a iamais beu qu'après to' les autres.
 Tu vois que l'honneur se peut mespri-
 ser & l'infamie car au mesme iour qu'o
 luy refusa vne dignité, il ioua à la pau-
 me en la place publique. Tu vois qu'on
 peut ne caindre point la puissance des
 Princes: car il a prouoqué & irrité
 Pomée & Cesar ensemble, à l'un des-
 quels nul n'osa iamis penser de faire
 offence, si n'est pour gagner la grace
 de l'autre. Tu vois qu'on peut desdai-
 gner la mort & le bannissement: car il
 s'ordonna l'un & l'autre à soy-mesme
 pour refuge, & viuoit cependant en
 guerre. Nous pouuons donc auoir au-
 tant d'assurance & de courage que
 luy contre telles choses. Vueillons
 seulement secoier le bast qui nous
 blesse. Mais il faut en premier lieu
 chasser loin de nous les voluptez: car
 elles nous desneruent & effeminét, &
 requierent de nous beaucoup de cho-
 ses: & le beaucoup il le faut requerir
 de la fortune. Il est en second lieu neces-
 saire de mespriser les richesses: car ce
 sont les pensionnaires de la seruitude.

Quittons là l'or & l'argent, & toute autre chose qui charge les maisons heureuses. La liberté ne peut estre acquise, sans qu'elle couste, & si tu la prises beaucoup, toutes autres choses doivent estre prisées. A Dieu.

E P I S T R E. 121.

L On Epistre s'est diuaguée par plusieurs petites demandes, mais elle s'arreste principalement en vne qu'elle desire estre resoluë. A sçauoir commēt nous est venuë la cognoissance de ce qui est bon & honneste. Or à l'endroit d'aucuns ce sont deux choses differentes, mais parmy nous elles sōt seulement diuisées. Je declareray que c'est. Aucuns estiment que ce qui est utile soit bon, & partant il attribuent ce nom là aux richesses, à vn cheual, au vin & à plusieurs autres choses: à si petit pris mettent-ils le nom de bon, & tant le font-ils descēdre à choses sordides. Et estiment que l'honneste soit ce qui a en soy la reigle & obseruation exacte du deuoir, comme d'estre soigneux du traitemēt deses pere & mē-

re en leur vieillesse, de subuenir à l'in-
 digence de ses amis, de se porter vail-
 lamment en vn combat, de donner vn
 iugemēt plein de moderatiō & de pru-
 dence. Or nous mettons bien ces cho-
 ses en deux, mais no^r les faisons d'un:
 Rien n'est bō que ce qui est honneste,
 rien n'est hōneste qui ne soit bon. Veu
 que i'ay souuēt efois dit, quelle diffé-
 re ce il y a entre ces choses, ie iuge estre
 superflu de le redire, & me cōtéteray,
 pour ce coup, d'aiouster cecy. Que riē
 ne no^r semble estre bō, dōt quelqu'un
 puisse mal vser. Or tu vois qu'aucuns
 vsent tres-mal des richesses, de la no-
 blesse & des forces: Cela estāt estably
 ie reuiens à ce ste heure, à ce dont tu de-
 sires que ie t'esclaircisse, comment no^r
 auons eu premierement la cognoissā-
 ce de bō & de l'hōneste. Car nature n'a
 peu la nous donner. Elle a bien ietté en
 nous quelques semences de la science,
 mais non pas la science mesme. Aucuns
 disent que ceste cognoissance nous est
 fortuitement obuennē, chose qui me
 semble incroyable que quelqu'un aye
 trouué inopinément & par rencontre
 l'image de la vertu. Or ce que nous

pensons estre plus vray semblable est,
 que la conference des choses souuent
 faites l'a recueillie, & que par propor-
 tion & analogie nostre entendement à
 iugé ce qui estoit bon & qui estoit hō-
 neste. Ce mot d'analogie a esté mes-
 huy receu, pour vniuersel & commun
 à toutes langues, i'en vseray donc, non
 comme de receu, mais cōme d'vsité, &
 diray quelle est ceste analogie. Nous
 nous sommes apperceuz que le corps
 auoit sa santé, par laquelle nous auons
 iuré qu'il y en deuoit auoir quelqu'v-
 ne de l'ame: no^s auons veu que le corps
 auoit sa force, & quant & quant auons
 iugé que l'entendement deuoit auoir la
 sienne. Quelques actiōs douces & hu-
 maines, quelques autres valeureuses,
 no^s ont premieremēt estonné, & auōs
 commencé de les admirer comme par-
 faites. S'il y auoit quelques imperfe-
 ctions couuertes par la lueur de quel-
 que acte esclattant & illustre, nous les
 auons dissimulées: car naturellement
 nous augmentons les choses louables,
 & n'est celuy qui n'aye porté au delà
 du vray, la recommandation des choses
 bien faites. Delà doncques nous auons

EPISTRES DE

cōceu & tiré l'espece & le pourtrait du
 parfaitemēt bon. Fabricius refusa l'or
 du Roy Pyrrhus, & iugea q̄ meſpriſer
 les richesses royales estoit plus que la
 royauté meſme. Et comme le medecin
 qui seruoit ce Roy, promit au meſme
 Fabricius de l'empoisonner, il l'aduer-
 tist de se donner garde de la trahison
 q̄ luy estoit preparée. Certes ces deux
 effets sont procedez d'une meſme ver-
 tu, de ne vouloir point vaingre par le
 poison, & n'estre point vaincu par les
 richesses. Nous auens tous admiré la
 valeur de ce personnage, qui ne s'est
 point laiffé fleſchir, ne aux promeſ-
 ses du Roy, ne à celles qui luy estoient
 faites contre le Roy, constant en tous
 exemples de vertu, & qui est tres-dif-
 ficile, innocent en la guerre, qui a creu
 qu'on se deuoit abſtenir de commet-
 tre iniuſtice, voire à l'encontre de ſes
 ennemis, & qui en extrême pauvreté,
 de laquelle il faisoit gloire, n'a pas
 moins reietté les threſors que l'em-
 poisonnement de son aduerſaire. Vy,
 dit-il, par mon bien fait, Pyrrhus, &
 reſiouy toy deſormais de ce dont tu as
 eſté marry iuſques icy, que Fabricius

est incorruptible. Horatius Cocles tint luy seul tout le pont, & commanda qu'on luy ostant par le derriere le moyen de s'en retourner, pourueu aussi qu'on ostant à l'ennemy le moyé de passer outre, soustenât toujours la charge, iusques à ce qu'il entendit le bruit que firent les pieux par leur cheute. Ayât donc tourné lateste, & cogneu que par sô peril il auoit mis hors de danger sa patrie: Vienne, dit-il, s'il y a quelqu'un qui vueille suiure vn tel guide: & se iettant dans ce fleuve roide & impetueux la teste la premiere, il n'eust pas moins de soin de sauuer ses armes que sa vie. Rapportât dōc avec soy ses armes victorieuses, il s'en retourna aussi entier que s'il eust passé par le pont mesme. Cét acte, & semblables nous ont monstré & decouvert l'image de la vertu. Je diray plus & qui semblera bien estrāge: les vices nous ont quelque fois representé l'hōnesteté: car comme tu sçais, ils cōfinēt aux vertus, & y a ie ne sçay quelle semblance de bien, és mœurs perduës & des hōnestes. Ainsi le prodigue contrefait le liberal, encore qu'il y aye

grande difference, entre sçauoir donner, ou ne sçauoir pas garder: Plusieurs ô Lucilius, ne donnent pas, mais versent & iettent. Or de moy ie ne nomme poit liberal celuy que est courroucé contre ce qu'il possède: la negligēce imite la falicité, la temerité la vaillance: ces ressemblances là nous ont rendus plus attentifs, à distinguer les actions, qui sont bien, quāt à l'espece, voisines & conformes, mais, quant à l'effect, fort estoingnées & dissemblables? Et comme nous louons & respectōs ceuxque quelque acte vertueux a rendu illustres, aussi considerons nous & remarquons celuy àq no^r le voyons faire quelque chose genereusement & de grād courage: Mais si no^r le voyons tousiours vaillāt en la guerre, & tousiours craintif & timide en vne ceur, ou supportant courageusemēt la pauureté & laschemēt l'ifamie, no^r louons l'action & mesprisons l'homme. Nous en verrons vn autre qui sera gracieux enuers ses amis, & moderé enuers ses ennemis, qui se comportera saintemēt & religieusemēt, en toute sorte d'affaires, auquel pour les choses qui fau-

dra supporter ny ne manquera point la patience, ny pour celles qui faudra negocier, la prudēce: qui ou il conuiendra donner, donnera à main pleine & ouuerte, & ou il sera besoī de traual-
 ler, durera constammēt à la peine, releuāt la foiblesse & lassitude du corps, par la roideur & fermeté de son ame.
 D'auantage qui sera tousiours le mesme & sēblable à soy, par tout le cours & actes de sa vie, non seulement homme de bien par resolution & volonté, mais encor paruenue par habitude iusques à ce poinct, non de pouoir bien faire seulement, mais de ne pouoir que bien faire. Nous auons conçu qu'il estoit la vertu parfaite, & d'icelle auons fait plusieurs parties: car nous auons iugé qu'il falloit qu'un tel hōme sceut reigler les cōuoitises, re-
 primer la crainte, pouruoir aux choses qui estoient à faire, & distribuer celles qui estoient à rendre dont nous auons comprins en nostre entendemēt la tēperance, la vaillāce, la prudence, la iustice, & auons dōné sa fonction à chacune. Ordés aussi tost que nous eusmes ceste premiere perception de la vertu

EPISTRES DE

son ordre, sa bien-seance, sa cōstance, la cōformité de toutes ses actiōs, & sa grandeur s'esleuant par dessus toutes autres choses, no^r l'a monstrée & donnée parfaitement à cognoistre. De là nous auons apprehédé la vie heureuse, qui va tousiours d'un train égal & tranquille & qui toute dépend de son seul arbitre. Et te diray comment cela mesmes est venu à nostre cognoissance:

Nous auons apperceu que cet homme parfait, & q^{ui} auoit en soy la vertu toute entiere, ne s'est iamais despité contre la fortune, iamais ne s'est attristé pour les disgraces qui luy sont aduenües, ains s'estimât citoyē & soldat en ceste milice de l'vniuers, à tousiours porté comme par commandemēt toutes coruées, & à mesprisé to^t les accidens non comme maux, mais comme charges à luy deleguée par ordonnance. Cecy, a-il dit, quel qu'il soit, est de ma charge. S'il est apre, s'il est durc'est là où il me faut travailler pour le vaincre. Il adonc necessairement fallu estimer celuy tres-grand, qu'on n'a iamais veu abattre au dueil pour les aduersitez qui ne s'est iamais plaint de sa destinée,

Itinée, qui a donné à plusieurs bone con-
 noissance & reputation de soi, qui a-
 esclairé cōme la lumiere entre les te-
 nebres, qui a fait contourner vers luy
 les entēdemēs de to^r hōmes, doux, gra-
 cieux, équitable, & pareillemēt affe-
 cté enuers les choses diuines & humai-
 nes. On a veu que celuy-là auoit vne a-
 me parfaite, & qu'il estoit paruenue au
 cōble & perfection de soy-mesme, au
 dessus de laquelle il n'ya rien sauf l'en-
 tendement de Dieu, duquel vne partie
 est descoulée dās ceste masse mortel-
 le, laquelle n'est iamais pl^r diuine, que
 lors qu'elle pense à la mortalité, & re-
 cognoit que l'hōme est né à condition
 de laisser la vie, & que ce corps n'est
 point vne maison propre, mais vne ho-
 stellerie, de laquelle il faut desloger,
 dès aussi tost q tu te cognoistras estre
 enuieux & importun à l'hoste. Je te
 dy, ô Lucilius, que c'est vn tres-grand
 tesmoignage, qu'un entendemēt p^réd
 son origine de plus haut, si ces choses
 entre lesquelles il conuerse, luy sem-
 blent estre basses & petites, & s'il n'a
 point de craindre de sō issue: car celuy
 sçait ou il doit aller, qui se resouient

d'ou il est venu: Ne voyons nous point combien d'incômoditez nous agitent? Et combien nous accordons mal avec ce corps qui nous loge? Ores le ventre nous fait mal, ores la teste, tantost no^s nous plaindrons de l'estomach, tantost de la gorge: aucunefois les nerfs, d'autrefois les pieds nous affligent: ce sera tantost vn deuoyement, tâtost vn reume, quelquefois il y aura trop de sang, il n'en y aura pas quelquefois assez: de tous costez nous sommes assaillis, & de to^s costez, chassez: c'est ce qui a accoustumé d'aduenir à ceux qui logent chez autrui: & toute fois no^s ausquels est escheu vn corps si pourri & debile, nous proposons vne eternité, & preoccupons autant par esperâce, que l'âge de l'homme se peut estendre, non contans d'aucune richesse, non d'aucune puissance: Que peut il estre, de plus impudēt & estourdi? Rien ne suffit aux mortels voire aux moribundes: Car tous les iours, nous approchons de nostre but, & n'est heure qui ne no^s pousse là où nous deuons faire la cheute: Regarde vn peu en quel auenglement nous sommes; ce que ie dy qui aduien-

dra, se fait presentement, & vne grande partie en est desia faite: car le temps que nous auons vescu, & celuy qui estoit auant que nous vescuissios, no' est mesme chose. Ainsi nous nous abusons grandement de craindre la derniere iournée, veu que chacune de toutes les autres apporte autant pour nostre defaillance, que celle-la: Le pas au quel nous defaillons, n'est pas celuy qui fait en nous la lassitude: mais c'est celuy qui la confesse: La derniere iournée paruiet à la mort, toutes les autres y viennent: celle la nous aualle, mais elle ne nous deuore pas. C'est pourquoy vne ame haute & esleuée, qui entend qu'elle a vne plus excellente nature, met peine sur toutes choses de se comporter honnestement & industrieusement en ceste demeure & garnison qui luy a esté ordonnée: n'estimât pas toutefois qu'aucune des choses qui sont à l'entour d'elle, soient à elle, mais vse d'icelles, cōme vn estrangier & passant des choses prestées. Quand nous verrions en quelqu'un vne telle constâce, pourquoy ne dirions nous pas, que ce seroit vne espece d'une plus qu'humai-

ne nature? Et mesmement s'il mainte-
noit ceste grandeur & fermeté inua-
riable? Car la teneur de la qualité qui
est vraye, dure à tousiours-mais, celle
qui est fausse & dissimulée se chāge &
se passe, Il s'en trouue aucuns qui sont
par fois Vatinien, & par fois Catō,
ausquels pour quelque temps Curius
semblera auoir eu peu de seuerité, Fa-
bricius de pauureté, Tuber ōde fruga-
lité & abstinence: d'autres fois il des-
fieront Crassus en richesses, Apicius à
faire des festins, & Mecænas en deli-
ces. Croy moy, la fluctuation & ass-
idue iactatiō, entre la feinte des ver-
tus & amour des vices, est indice d'une
tres-meschante ame.

*Souuent il auoit deux cens seruiteurs, San-
uēt dix quelquefois de Roys & des Princes
Ayant vn lagage haut & superbe, quelque-
fois vne table de trois piedz, & vne petite
saliere, & vne robe pour le defendre seu-
lement du froid.*

*Qui eust donnē à ce parfunonieux le reuenu
d'une prauince.*

*Dās cinq iours il n'eust eu riē dās ses coffres.
La pluspart sont pareils à celuy que
descriit en c'est endroit là Horace, qui*

n'estoit jamais le mesme ne semblable à soy, tant il varie & diuague d'une extremité en l'autre: l'ay dit la pluspart, peu s'en faut que tous ne le soient: il n'est celuy qui ne chäge tous les iours & de vœu & de conseil. A cet heure il se veut marier, à cet heure auoir vne amie, ores il desirera d'estre Roy, ores il fera le bõ vallet, il s'enfle & se hausse quelquefois iusques à l'enuie, quelquefois il se r'accourcist & s'abaisse, iusques à la plus vile petitesse: ores il despéd & iette ses richesses, ores il rauist celle des autres. C'est ainsi qu'un esprit imprudēt se descouure d'heure à autre il apparoit vn autre hõme, & qui est encore plus vilain dissemblable à soy-mesme. Estime que c'est beaucoup d'estre tousiours vn mesme homme, mais il n'y a que le sage qui soit tousiours vn mesme: tout tant que nous sommes d'autres, nous sommes tous bigarrez, & de plusieurs formes: quelques fois nous tesemblerons frugaux & iudicieux, quelquefois vains & prodigues. Coup sur coup nous chägeons de masque, & prenons toute le contraire à celuy que no^s auions premierement. Or

· EPIST. DE L. ANN. SENECA.
compose toy de façõ que tu te presen-
tes tousiourstel que tu auras commen-
cé d'estre: fay que tu puisses estre loué,
ou pour le moins estre recogneu: car
de celuy que tu vis hier, tu peux à bon
droit demander aujourd'huy, qui est
cestui-cy? tant la mutation est grande.
A Dieu.

LE
CLEANDRE OV
DE
L'HONNEUR ET DE
LA VAILLANCE

*Discours du seigneur de Pressac, Gentil-
homme ordinaire de la chambre
du Roy.*

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



TABLE DES EPISTRES, & de leurs sommaires.

*Le premier nombre demonstre l'Epistre:
le second le fueilles.*

Comment on doit remedier
à la fuite du temps. Epist.
1.fol.1.

Qu'il ne faut aimer le
changement des lieux, & la lecture de
diuers liures : & de la vraye richesse.
2.2.b.

Comment il faut faire & garder vn
amy, & du vice auquel nous tombons
pour trop de fiâce ou deffiance. 4.3.b.

Du mespris de la mort, des gran-
deurs, des richesses. 5.4.a.

De ne chercher point reputatiõ par
l'estrange & austere façon de viure de
l'esperance & de la crainte. 8.5.

De l'amitié & du profit, & aduance-
ment qu'il y a à conuerser avec vn hõ-
me de bien. 10.6.a.

Qu'il faut fuir la multitude. 17.7 b.

Qu'il faut fuir les faueurs de fortune : & que seruir à la vertu est estre libre. 18.13.a.

Comment on doit entendre ceste proposition, que le sage est content de foy-mesme. 16.9 b.

Qu'on doit empescher que les maladuisez ne demeurent seuls, & de la façon de prier Dieu. 21.10.2.

De la rouueur & de la honte, & qu'il se faut proposer quelque homme de vertu à imiter. 22.11.b.

Le bien & commodité de la vieillesse ou nous deuons borner nostre vie : & qu'on ne peut estre contrains de viure en necessité. 24.11.a.

De l'vtilité qu'il y a à s'exercer contre les aduersitez, & des remedes contre la crainte. 27.11 b.

Que c'est que nous deuons à nostre corps : d'euitier les occasions qui peuvent nuire, & que celuy a le plus de richesses qui n'en a point de besoin. 31.14.a.

Du traitement du corps, & comment il faut exercer sa voix, & que la vie du fol est ingrate. 35.15.a.

SOMMAIRES.

Comment la Philosophie nous est
en toutes façons necessaite, & que ce-
luy n'est pauvre qui se mesure à la na-
ture, ny riche qui a l'opinion. 37.16.b.

Que la pauvreté est vn moyen pour
s'acheminer a la vertu 39.17.b.

Qu'il ne se faut du tout sequester
des festes publiques de s'accoustumer
à la pauvreté, & de fuir le courroux dé-
mesuré. 42.18.a.

De l'incommodité qu'il y a à l'en-
tremise des grandes affaires, & com-
bien il est mal aisé d'eschaper aux grâ-
des dignitez: qu'il faut auoir vn amy a-
uec lequel on viue. 45.19.a.

Par quels moyens on se peut assen-
rer cōtre les maux qui nous menacent,
de ne craindre point la mort, & aussi
de ne s'y precipiter. 48.24.a.

Des commoditez de la vieillesse, &
que nostre mort est la preuue de nostre
valeur, & que c'est choses excellente
d'apprendre à mourir. 55.26.b.

Comment se doit comporter celuy
que la vieillesse meine à la mort, &
que c'est vne grande lascheté que de la
craindre. 57.30.a.

S O M M A I R E S.

De reietter les conseils & souhaits du vulgaire, & qu'elle chose maine l'homme au souverain bien. 63.1.2.

Qu'il se faut accoustumer à supporter les choses difficiles, & mespriser la mort. 63.36.b.

Qu'on ne se doit legerement persuader d'estre homme debien, & de regarder à la commodité ou incōmodité des choses avant les accepter. 66.42.a.

De nostre sottise & vanité en nous excusant de nos vices, & qu'il nous est aisé de nous corriger, si nous y voulons prendre peine. 68.51.b.

Discours sur la meditation de la mort, lors qu'on se voit en quelq dangereuse maladie. 70.71.b.

Qu'il n'importe de rien de mourir tost ou tard, & s'il est expediēt d'auācer sa mort, ou de l'attendre. 72.71.a.

Il monstre par plusieurs raisons qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu. 78.77b.

Que ce n'est pas grande importance de la vie, de vivre longuement. 85.78.

Sur l'embrasement de la ville de Lyon, il discourt de l'instabilité de la

fortune, & peu de durée des choses
humaines. 90.79.a.

Que la vie ne laisse pas d'estre par-
faite, encore qu'elle ne soit longue.

96.94.a.

Que les vices sont aux hommes, &
non au siècle, & que les pechezont leur
punition en eux mesmes. 98.99.b.

Consolation à Marullus qui auoit
perdu son fils encore petit, & de la mo-
deration qu'il faut garder enregrettât
ses amis. 102.100.b.

De la vanité & lascheté de ceux qui
bastissent de long desseins, & qui con-
descendent à souffrir des tourmens
pour allonger leur vie. 109.202.b.

Combien l'homme est dangereux à
l'homme, de son deuoir, & comment il
se faut couvrir, & seruir de la Philoso-
phie. 113.103.a.

Belle Epistre sur la beauté de l'ame
vertueuse, & laideur de la vicieuse.

114.104.b.

Des remedes contre les choses for-
tuites à Gallion. fol.119.a.

Beau discours qui est au commence-
ment du premier liure des questions
naturelles. fol.125.a.

SOMMAIRES.

Autre discours qui est à la fin du sixiesme liure des questions naturelles,
129. b.

Table de la continuation des Epistres.

Epistre.	41. 131. 2.
Epistre.	74. 134. b.
Epistre.	91. 137. a.
Epistre.	105. 151. b.
Epistre.	121. 160. b.

Discours du Sieur de Pressac, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy: nommé le Cleandre, ou de l'honneur & de la vaillance. fueil. 166. a.

Fin de la Table.